

Fortuna et son démon

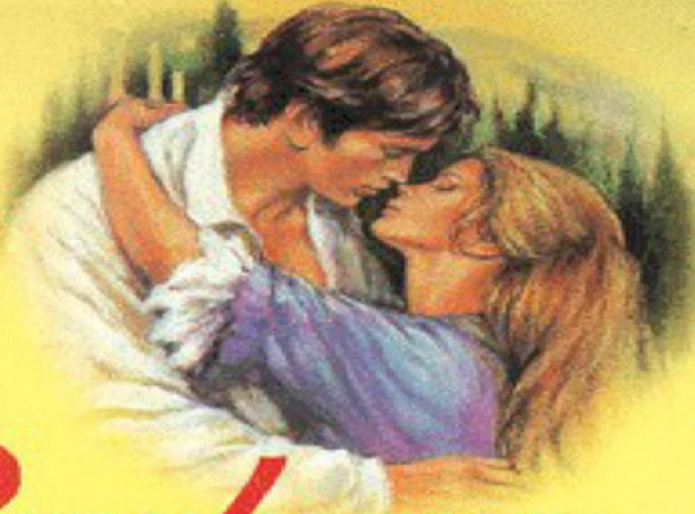
nconnu(e)

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com



*Un amour
au clair
de lune*



Barbara Cartland



2
romans
29 FF
seulement

*Fortuna et
son démon*



*Un amour
au clair
de lune*



Barbara Cartland



2
romans
29 FF
seulement

*Fortuna et
son démon*

R

ésumé :

A la suite d'un odieux acte de félonie, Sylvanus, marquis de Thane, se retrouve ruiné. Son ennemi mortel, le duc d'Accrington, est un personnage sans scrupules. Connaissant son amour immodéré pour le jeu, Sylvanus le défie et regagne peu à peu terres et immeubles...

jusqu'au jour où Fortuna entre chez lui. Fortuna, ravissante jeune fille, aux yeux bleu-vert et aux cheveux blonds...

Elle a un visage d'ange, mais...

1

Un membre du club passa la tête par la porte entrouverte :

- Les Démons sont de retour!

La pièce bourdonna de rires et de commentaires; quelques dandys se levèrent de leurs confortables fauteuils.

- De quoi s'agit-il? demanda un châtelain du nord de l'Angleterre à son hôte, lord Hornbottom.

Celui-ci, un vieillard aux yeux pétillants, répondit :

- Voyons, vous n'avez jamais entendu parler du Jeune Démon et du Vieux Démon?

- Non. Éclairez ma lanterne!

- Oh, c'est toute une histoire! Le Vieux Démon est le duc d'Accrington, un homme que je n'ai jamais pu souffrir.

- Un méchant individu?

- On ne saurait mieux dire. Je le connais depuis longtemps : je ne lui ai jamais vu commettre une seule bonne action. En revanche...

- En revanche?

- Je vais vous citer un exemple. Il met en cause le marquis de Thane; pas celui que nous appelons le Jeune Démon et qui joue aux cartes avec le duc en ce moment, non, le père, quelqu'un qui était estimé et aimé de tous.

Le châtelain eut un sourire :

- L'un blanc comme neige et l'autre tout noir!

- Eh oui... Le duc d'Accrington se fiança; la jeune fille était d'une grande beauté. D'une beauté vraiment incomparable.

- J'aurais aimé la connaître... Je trouve les demoiselles à la mode fort peu attirantes de nos jours.

- C'est que vous vieillissez, mon ami! Comme on allait fixer la date du mariage, la charmante fiancée qui avait tous les hommes à ses pieds disparut avec le marquis de Thane.

- Gênant pour le duc...

- Oh, bien peu l'ont plaint! Il avait déjà fort mauvaise réputation. Et la jeune fille était contrainte à ce mariage par ses parents.

- Le marquis n'était pas un aussi beau parti sans doute?

- Au contraire! Si nous mettons à part le titre, il était supérieur au duc en toutes choses : fortune, charme...

- Ils vécurent heureux et eurent beaucoup d'enfants.

- Us furent très heureux, acquiesça lord Hornbot-tom. Le duc épousa une Irlandaise, deux ans plus tard. Cette jeune femme avait fait ses études dans le même établissement que la marquise de Thane et elle réussit à réconcilier les deux hommes.

- Votre histoire n'est donc pas finie?

- Attendez! Le duc et le marquis semblaient être les meilleurs amis du monde. Thane venait rarement à Londres. Il préférait vivre à la campagne. Son bonheur fut complet quand son épouse donna le jour à un fils.

- Quant au duc?

- Il eut sept filles, oui, sept filles! Et puis, vint enfin l'héritier tant souhaité!

- Ils avaient donc des enfants tous les deux. Qu'est-ce qui a mal tourné?

- Le marquis fit une mauvaise chute de cheval.

Sa santé déclina, au grand désespoir de ses amis, dont moi-même.

Lord Hornbottom fit une pause, puis ajouta :

- C'est alors que le duc frappa!

- De quelle façon?

- Sa vieille haine le conduisit au château de Thane. Je ne vous ai pas

dit que les deux domaines étaient voisins. Le duc désirait construire une école juste à la limite de leurs terres.

Il ne s'agissait que d'un petit problème de mitoyenneté et Thane fut aussitôt d'accord. Le duc fit alors venir son homme de loi qui était resté à attendre dans le hall.

- Votre histoire devient bizarre...

- Certes! La vue du marquis avait beaucoup baissé. Le duc plaça une feuille de papier devant lui, pour qu'il y apposât une signature; il poussa l'obligeance jusqu'à lire le texte manuscrit à haute voix. Quand le document eut été signé, il présenta une copie conforme, que le marquis signa aussi.

Le châtelain poussa un soupir; il devinait la suite des événements.

- Thane mourut trois mois plus tard. Il apparut alors que le second feuillet était, en réalité, un testament, qui annulait tous les précédents et léguait la fortune du marquis - sauf son château et sa maison de Londres - au duc d'Accrington!

- Mon Dieu!... Quelle ruse diabolique!

- Une vengeance méditée depuis des années.

- Que se passa-t-il alors?

- Le jeune marquis de Thane se retrouva sans un sou. Il voulut faire appel en justice, mais le duc avait pris ses précautions! La signature du fameux document avait été faite en présence d'un homme de loi.

- Le malheureux garçon!

- Du jour au lendemain, ce garçon honnête et sérieux devint celui qu'on appelle le Jeune Démon.

- Pardon?

- Il jura qu'il trouverait le moyen de rentrer en possession de sa fortune, même s'il lui fallait y passer sa vie entière.

- Mais comment?

- Je ne vous ai pas révélé que le duc est un joueur effréné. Très habile et très chanceux.

- Le jeune marquis ne comptait quand même pas là-dessus pour retrouver son héritage?
- On apprend bientôt que le jeune Thane passait son temps en compagnie de tricheurs et de charlatans.
- Il cherchait à s'instruire!
- Exactement, convint lord Hornbottom. Le marquis ne s'abaisserait pas à tricher mais il n'y a personne dans tout le royaume qui en sache plus long que lui en matière de cartes.

Quand il réapparut dans le monde, il semblait un autre homme : cynique, indifférent, amer...

Il ne se souciait plus que d'une seule chose...

- Sa vengeance!
- Oui. Oh! encore un de mes oublis: quand Thane mourut, son fils était fiancé. Une alliance parfaite.
- Je devine : la jeune fille rompit.
- Oui, dès le moment où elle apprend qu'il ne possédait plus ni vastes domaines à la campagne ni immeubles de rapport à Londres!
- Ah, triste nature humaine!
- Selon moi, c'est surtout cela qui a rendu le jeune Thane cynique et amer. Parfois, quand je lui parle, je me demande s'il est bien le garçon que je faisais sauter sur mes genoux, qui allait à la chasse avec son père et moi et qui avait fait des débuts si prometteurs dans l'armée!
- Il faut absolument que je rencontre ces deux personnages. Vous dites : le Jeune Démon et le Vieux Démon?
- Oui, les deux Démons.
- Le marquis est-il toujours à court d'argent?
- Non. Sa science des cartes lui en a rapporté beaucoup, aux dépens de ces jeunes provinciaux qui arrivent dans la capitale pour jouer les dandys et qui rentrent chez eux les poches vides mais plus raisonnables! Il pourrait vivre à l'aise mais il ne songe qu'à sa revanche.

- Il ne pense pas aux femmes?

- Connaissez-vous un libertin qui ne soit pas entouré de ravissantes créatures? Sylvanus a beaucoup de séduction. Impossible de vous dire le nombre de maris trompés qui aimeraient le tenir au bout de leur pistolet!

- Et il joue aux cartes contre le duc?

- Accrington ne vient plus aussi souvent à Londres qu'il en avait coutume. Le marquis a ses informateurs. Sitôt qu'on lui signale le duc dans tel ou tel club, Thane vient s'asseoir en face de lui.

- Lequel des deux gagne le plus souvent?

- Ils ne jouent pas d'argent, mais des propriétés. Il y a quelque temps, le marquis a repris ses immeubles de Mayfair et de Chelsea. On me dit que récemment le duc en a regagné quelques-uns.

- Je suis vraiment intrigué! Ne pouvons-nous monter pour que je voie ces Démons de mes propres yeux? Quelle histoire à raconter à mes amis, à mon retour!

- Elle est entièrement vraie.

Lord Hornbottom se dégagea du fauteuil où il était enfoncé, pour mener son compagnon jusqu'à la salle de jeux.

Les deux hommes gravirent l'escalier, traversèrent le palier, ouvrirent la porte d'une petite pièce et y trouvèrent ceux qu'ils cherchaient : ils étaient assis à une table et entourés de spectateurs silencieux.

Lord Hornbottom resta sur le seuil; son ami réussit à se glisser jusqu'au premier rang.

Le duc était maigre, le teint cireux, le visage profondément ridé. Ses yeux brillaient d'un vif éclat et surveillaient les cartes avec la concentration du joueur passionné.

Le marquis n'avait que vingt-huit ans mais on lui en aurait donné davantage. Il était nonchalamment adossé à son siège, l'air lointain. On l'eût dit beau s'il n'avait pas porté sur son visage cette expression de noceur blasé.

Les deux hommes jouaient dans le silence le plus total; le marquis abattit un as; un soupir passa dans l'assistance.

Le vieux duc n'eut pas un tressaillement; il fit simplement signe au serveur de lui apporter un verre de vin.

En même temps, son secrétaire s'avancait pour présenter au marquis une liasse de papiers.

Un laquais apporta une plume d'oie et un encrier. Le marquis de Thane choisit un document dans la pile et le poussa vers le duc pour qu'il y apposât sa signature.

- Bonsoir, Sylvanus! dit lord Hornbottom.

- Bonsoir, milord, répondit Thane en se levant.

La voix du Jeune Démon était basse et glacée.

Avant que lord Hornbottom pût en dire davantage, Sylvanus saisissait la feuille signée par le duc et se dirigeait vers l'escalier.

- Pourquoi s'en va-t-il? chuchota le châtelain.

- Thane joue le temps d'une partie, d'une seule partie. Qu'il gagne ou qu'il perde.

Le marquis passait son manteau dans le hall quand la porte donnant sur la rue s'ouvrit devant un jeune géant vêtu de l'uniforme des Gardes.

- Alors, Sylvanus? En veine, aujourd'hui?

- J'ai regagné Lambeth et Chelsea.

- Bravo! J'aurais aimé voir mon oncle en mauvaise passe.

- Nous en reparlerons; je rentre me changer. Nous voyons-nous au club ce soir?

- Je ne puis rien m'offrir de plus luxueux..., dit le colonel Merrill avec un sourire.

- Nous boirons donc à la damnation de ton méchant oncle, murmura le marquis d'un ton las.

Il se dirigea vers la porte.

- Milord, une lettre pour vous! annonça un des laquais.

Le marquis regarda l'enveloppe posée sur un plateau d'argent. Elle portait une suscription chargée de fioritures et dégageait un parfum raffiné.

- Je la lirai plus tard.

- Oh! C'est trop fort, Sylvanus! s'exclama Merrill. Tu oublies qu'un cœur angoissé attend la réponse.

Le marquis ne répliqua rien. Il franchit le seuil et attendit en haut des marches qu'on lui amenât son phaéton.

La voiture ne stationna qu'une minute devant le club mais déjà un rassemblement se formait pour voir le marquis prendre les rênes et tourner ses deux superbes chevaux bais vers Piccadilly.

Thane avait beaucoup d'allure avec son chapeau crânement posé de côté, son manteau à multiples collets et son long fouet brandi dans la main droite.

Les bêtes courbèrent le cou, secouèrent leur crinière et partirent au galop.

- Il n'y en a pas beaucoup qui peuvent faire pareil! lança un brave homme.

- Je le trouve magnifique..., soupira une jeune fille.

Elle n'était pas la seule à le suivre des yeux, tandis qu'il s'engageait dans Berkeley Street.

La circulation était réduite. Les magasins fermaient; les gens élégants se changeaient pour le dîner. Comme la voiture prenait le virage de Charles Street, une passante quitta le trottoir pour traverser.

Tout se déroula en une seconde : les chevaux arrivaient sur elle quand elle prit conscience du danger; elle voulut reculer, mais elle glissa sur le pavé humide et tomba.

Il fallut au marquis une adresse extraordinaire pour faire dévier son phaéton. Il arrêta les chevaux et passa les rênes à son valet.

Le temps de rejoindre la passante, celle-ci se relevait avec l'aide d'un promeneur. Le marquis reconnut sir Roger Crowley, un débauché notoire qu'il méprisait profondément.

La victime semblait fort jeune, étourdie par sa chute, mais

apparemment, elle n'était pas blessée.

- Souffrez-vous? Puis-je vous aider, mademoiselle? demanda le marquis.

La jeune fille ne répondit pas; elle tentait d'une main tremblante, de rétablir l'équilibre de son chapeau de paille modestement orné de rubans bleus.

- Elle est simplement choquée, répondit sir Roger. Ne vous tracassez pas, milord. Je vais m'occuper de cette jeune personne.

- Merci, mais je n'ai besoin de rien..., dit-elle d'une voix singulièrement fraîche et musicale.

- Un verre de sherry ne vous fera pas de mal! Prenez mon bras, proposa sir Roger.

Le marquis se détournait quand il entendit une protestation angoissée :

- Non, laissez-moi! C'est à cause de vous que je courais et que...

- Nous parlerons de cela dans un endroit plus tranquille.

- Non, laissez-moi! Tout ce que je désire, c'est trouver Thane House.

Le marquis regarda la jeune fille :

- Vous avez dit Thane House?

- Oui, s'il vous plaît! J'ai demandé mon chemin à ce monsieur mais il n'avait pas l'air de me comprendre.

- C'est qu'il n'avait pas envie de vous comprendre!

Le ton du marquis était cinglant.

- Laissez-moi juge de ce qui convient le mieux à cette jeune personne! cria sir Roger.

C'était un homme entre deux âges, au teint rouge, vêtu avec une élégance voyante.

- Mademoiselle s'est exprimée fort clairement, rétorqua le marquis. Elle désire se rendre à Thane House et je suis tout désigné pour l'y conduire, me semble-t-il.

Les deux hommes s'affrontèrent du regard.

- C'est la seconde fois que vous vous mêlez de mes affaires, Démon!
Vous méritez joliment votre sobriquet!

Le marquis esquissa un petit salut moqueur et offrit son bras à la jeune fille :

- Me permettez-vous de vous escorter jusqu'à Thane House, de l'autre côté de cette place?

- Merci, merci infiniment... C'est inutile, je saurai m'y rendre seule.

Elle partit dans la direction indiquée. Le marquis la suivit à trois pas en arrière.

- Vous désirez rencontrer quelqu'un?

- Oui, le marquis de Thane.

Tandis qu'ils parlaient, le phaéton était déjà arrivé, le tapis rouge déployé sur le trottoir, la porte ouverte et de nombreux laquais attendaient sur les marches du perron.

La jeune fille eut un moment d'hésitation, puis releva fièrement le menton et gravit l'escalier :

- Voulez-vous prévenir le marquis de Thane que j'ai un message à lui remettre? demanda-t-elle au majordome.

Celui-ci eut l'air surpris car il apercevait son maître juste derrière la visiteuse.

- Je suis le marquis de Thane!

La jeune fille se retourna : il découvrit qu'elle avait d'immenses yeux bleus frangés de cils noirs et un visage d'un ovale parfait.

- Vous êtes le marquis de Thane? J'aurais dû le deviner!

- Entrez, voulez-vous?

- Oui, bien sûr...

Elle avait soudain l'air craintive devant l'imposante demeure et la foule des serviteurs. Sa modeste robe était tachée de boue.

Confiant son chapeau et son manteau à un valet, le marquis mena l'inconnue à travers le vestibule dallé de marbre jusqu'à la bibliothèque, qui donnait sur un petit jardin éclairé par le soleil couchant.

- Apportez-nous une collation! dit-il au majordome.

- Bien, milord.

L'homme ferma la porte en se retirant et la jeune fille se retrouva seule avec son hôte. Ses yeux brillaient :

- Que je suis contente de vous voir! J'avais très peur que vous soyez absent. Et ce monsieur me disait des choses tellement bizarres! Je n'aurais pas dû le fuir ainsi, sans regarder. Gilly m'aurait fait un sermon si elle avait pu me voir, et elle aurait eu raison!

- Gilly?

- Oui, miss Gillingham. Vous vous souvenez d'elle?

- Miss Gillingham? Naturellement! Mais je n'ai pas eu de ses nouvelles depuis des années.

- Elle ne voulait pas vous importuner. Elle se disait que vous n'aviez pas le temps de penser à votre vieille gouvernante. Mais elle vous aimait toujours; jusqu'au dernier moment de la vie.

Et sa voix se brisa sur ces mots.

- Quand est-elle morte?

- La semaine dernière.

Une larme roula sur la joue de la jeune fille. Le marquis se rappela ses devoirs d'hôte :

- Veuillez vous asseoir. Je crains d'avoir quelque peu négligé miss Gillingham ces derniers temps.

- Elle a été heureuse jusqu'à la fin. Elle n'a jamais manqué d'argent.

La visiteuse prit place au bord d'un immense canapé tendu de brocart; le marquis s'installa dans un fauteuil en face d'elle. Il se cala contre le dossier et, plissant un peu les paupières, il détailla son interlocutrice.

C'était une personne très menue, mal vêtue, et pourtant d'une distinction surprenante. Son visage éveillait de vagues souvenirs.

- Votre père le défunt marquis a offert à Gilly la maison où elle a vécu ses dernières années. Il lui faisait verser par ailleurs une pension. Nous n'avions donc besoin de rien.

- Nous?

- Je logeais chez elle. C'est elle qui m'a élevée. Voilà pourquoi je suis venue vous trouver.

Le marquis se pencha :

- Si vous commencez par le commencement?

- Certainement! Mais puis-je d'abord enlever mon chapeau?

- Je vous en prie. Désirez-vous vous rafraîchir? Sonnerai-je la femme de chambre?

- Non. Simplement, je ne supporte pas les chapeaux. Je n'en mets jamais à la campagne.

Elle enleva son canotier tout en parlant et le marquis eut peine à cacher son étonnement : les cheveux de la jeune fille étaient d'un blond très pâle, presque blanc; de la clarté d'une aube.

« Qu'elle est jolie! » songea le marquis.

Dans le bleu de ses yeux il y avait quelques touches de gris et de vert. Ils étaient transparents comme de l'eau de roche.

« Je n'ai jamais rien vu de pareil... »

Non, ce n'était pas vrai; elle lui rappelait quelqu'un. Mais qui?

Elle posa son châle et son chapeau sur le canapé, auprès d'elle, et sourit :

- Maintenant, nous pouvons parler. Je suis si contente que vous ayez été mon sauveteur!

- Me direz-vous votre nom?

- Fortuna Grimwood.

- Pourquoi Fortuna?

- Beaucoup de gens me le demandent. Quand je suis arrivée chez Gilly, elle traduisait du Démosthène. Vous vous souvenez de son amour du grec! Elle en était au passage : « La fortune a couronné nos vœux », quand on frappa à sa porte.

- Je vous ai demandé de commencer par le commencement.

- Je dois d'abord vous remettre la lettre de Gilly.

Elle sortit une enveloppe de son réticule. Le marquis l'ouvrit et déplia plusieurs feuilles de papier couvertes d'une écriture serrée.

- Savez-vous ce que cette lettre contient?

- Oui, c'est moi qui l'ai écrite.

- Vous?

- Ces derniers mois, Gilly était presque paralysée. Ses mains lui refusaient tout service.

Elle m'a demandé de prendre sous sa dictée. Ce fut très long. Quand j'eus terminé, elle me dit : «Après mon enterrement, tu te rendras chez le marquis de Thane et tu lui remettras ces papiers. »

- Ne serait-il pas préférable que vous me résumiez sa lettre, proposa le marquis.

- Je dois vous donner quelque chose d'autre.

Elle chercha de nouveau dans son sac et en tira un feuillet jauni par le temps, mince et froissé. Le marquis le posa sur une table :

- Je vous écoute.

- Le 30 août 1801...

- Quel âge avez-vous? demanda le marquis.

- J'aurai dix-huit ans le 27 août.

- Bien. Continuez.

- Gilly traduisait Démosthène quand elle entendit frapper à la porte. Elle alla ouvrir et découvrit une femme avec un bébé dans les bras :

c'était Mme Grimwood, la femme d'un fermier voisin. Gilly m'a souvent raconté la scène.

« - Bonsoir, madame Grimwood. Que puis-je faire pour vous?

» - C'est le bébé, miss. Je ne peux pas le garder.

» - Mais pourquoi? Un joli nouveau-né comme cela...

» - Elle a trois jours.

» - Vous n'auriez pas dû faire tout ce chemin à pied! Il faut rester allongée.

» - C'est qu'on part. Toute la famille. En bateau. Elle est pas forte, elle mourra. »

- La femme, poursuivit Fortuna, a jeté l'enfant dans les bras de Gilly et puis elle s'est sauvée. Quand Gilly a ouvert la couverture qui enveloppait le bébé, elle a été surprise de voir une petite créature fragile, qui ne ressemblait en rien aux autres Grimwood.

Fortuna fit une pause.

- Voyez-vous, les enfants de la fermière venaient à l'école du village et Gilly les connaissait bien : noirs de cheveux, et solides! Moi, j'étais menue avec un duvet presque blanc sur la tête. Gilly a cru que j'étais une albinos.

Le marquis sursauta :

- Une albinos!...

- Par chance, je n'ai pas les yeux roses!

- Continuez!

- Il était tard. Gilly prit soin de moi et le lendemain elle demanda au docteur de l'emmener à la ferme des Grimwood avec sa carriole. Il n'y avait plus personne. Ils étaient tous partis.

Gilly s'est renseignée auprès de l'intendant de Sa Grâce...

- Sa Grâce?

- Le duc d'Accrington. La ferme lui appartenait. Quant à notre village,

il était à votre père, mais après sa mort, comme le reste...

Le marquis garda le silence.

- Gilly est allée voir l'intendant. Il ne savait rien. Il a simplement dit qu'on avait dû leur proposer d'aller travailler sur d'autres terres. Alors, Gilly m'a gardée. Elle m'a élevée. J'ai été très heureuse avec elle, jusqu'à sa mort.

Sa voix s'étrangla; le marquis vit entrer avec soulagement le majordome et deux valets qui apportaient les rafraîchissements.

- J'ai pensé que Mademoiselle prendrait volontiers du chocolat, milord, dit le maître d'hôtel.

- Oh, merci beaucoup! C'est ce que je préfère, dit Fortuna.

On plaça près d'elle une petite table chargée de biscuits et de pâtisseries. Une fois les maîtres servis, les valets se retirèrent.

Fortuna leva les yeux vers son hôte; il la regardait avec une grande attention :

- Quel est exactement votre âge?

- Dix-sept ans, neuf mois et trois jours.

- Vous êtes donc née le 27 août de l'année 1801?

- Est-ce tellement important? Vous me jugez trop jeune? J'espérais que vous me trouveriez du travail...

- Quel genre de travail?

- J'ai reçu la même éducation que vous, milord. Je voudrais être gouvernante. Voyez-vous, Gilly m'a enseigné le latin, le grec, les mathématiques, le français et l'italien. Je ne sais ni jouer du piano, ni peindre à l'aquarelle, ni broder. Qu'en pensez-vous?

- Ce que j'en pense?

Le marquis semblait ailleurs. Il se leva d'un bond en criant :

- Une albinos!

Fortuna le regarda, pleine d'inquiétude :

- Mes cheveux vous déplaisent?

- Non, bien sûr que non, dit le marquis d'un air absent. Vos cheveux sont très beaux.

- Ah! Tant mieux! Je désirais tellement vous connaître : Gilly aimait parler de vous. Et quand vous êtes arrivé dans votre voiture, vous étiez exactement comme je vous imaginais!

Le marquis ne l'écoutait pas. Il se parlait tout bas :

- Mon Dieu, je sais maintenant...

Il alla tirer le cordon de la sonnette. La porte s'ouvrit.

- Envoyez une voiture au White's Club. Que l'on demande au colonel Merrill de venir ici le plus rapidement possible.

- Bien, milord.

Le majordome sortit. Le marquis regardait toujours, comme fasciné, les cheveux de Fortuna.

Son expression lasse et blasée l'avait quitté.

- J'ai enfin trouvé qui vous me rappeliez!

2

- Le colonel Alistair Merrill, milord!

Une haute silhouette en uniforme se dressait sur le seuil.

- Une minute! dit le marquis en levant la main.

Le colonel se figea, étonné.

Le marquis se tourna vers Fortuna :

- Auriez-vous l'obligeance de sortir dans le jardin, juste un moment?

La jeune fille se leva, fit la révérence et se dirigea vers la porte-fenêtre. En l'ouvrant, elle jeta un rapide regard au nouvel arrivant, puis s'éloigna.

Les derniers rayons du soleil firent de ses cheveux un halo extraordinairement lumineux. Le marquis traversa la pièce pour fermer le battant et revint ensuite vers son ami.

- Sylvanus! Il m'a semblé apercevoir chez toi l'une de mes cousines, et seule, apparemment. Que fait-elle là?

- Une de tes cousines?

- Qu'est-ce que tu manigances encore? (Il s'interrompt un instant :) Mais au fait, non...

Aucune de mes cousines n'a les cheveux de cette couleur. Seule ma tante Accrington est de cette étonnante blondeur. Il s'agit sans doute d'une ressemblance. Qui est cette jeune fille?

- J'espérais que tu me le dirais.

- Je ne comprends pas.

Le colonel Merrill s'avança jusqu'à la porte-fenêtre pour mieux voir Fortuna, debout près de la fontaine. Un chien venait de pénétrer en bondissant dans le petit jardin : c'était un dalmatien, la race favorite des dandys.

Fortuna se pencha pour le caresser; ravi, il fit des cabrioles autour d'elle, ce qui déclencha le rire de la jeune fille. Elle était si jolie

qu'Alistair Merrill en eut le souffle coupé.

- Qui est-ce? Où as-tu trouvé cette jeune personne aux cheveux de rêve?

Pour toute réponse, le marquis lui tendit la lettre de miss Gillingham .

- Tiens. Lis cela.

Alistair obéit en jetant des coups d'œil fréquents vers Fortuna. Au fur et à mesure qu'il avançait dans sa lecture, ses sourcils se fronçaient et son visage s'empourprait.

- Mon Dieu! Si c'est bien ce que je pense, alors, je fais le serment d'étrangler le Vieux Démon de mes propres mains!

- L'enfant des Grimwood était un garçon, et cette demoiselle, dans le jardin...

- ... est la plus jeune de mes cousines. J'en suis persuadé !

- Je puis te convaincre encore davantage.

Le marquis tenait entre ses doigts la mince feuille jaunie et froissée.

- Ceci est une page de journal de ma vieille gouvernante. Elle se nommait Gillingham et elle s'est chargée de Fortuna, lorsque la famille Grimwood quitta les terres de ton oncle.

- Je vois que Fortuna est née le 27 août 1801; c'est une date qui me dit quelque chose!

- Laisse-moi te lire cela!

Thane scrutait la page d'agenda; l'encre avait pâli avec le temps.

- Cela remonte au 20 septembre 1801. Elle écrit :

« Le bébé profite bien, grâce au lait de chèvre. Ses cheveux sont presque blancs; je ne connais qu'une personne au monde qui les ait de la même couleur. Suis allée voir le pasteur pour lui parler du baptême. J'ai proposé samedi prochain, mais ce jour est déjà retenu pour la présentation de l'héritier ducal aux gens du domaine. Cet enfant est né le 27 août. Durant notre conversation, une paysanne visiblement enceinte est venue s'enquérir de la sage-femme. « Elle n'est plus là, lui a dit le pasteur. Elle a quitté le village sans aucune explication. Le 28

août, je m'en souviens fort bien, car je devais l'emmener à la ville où elle avait une démarche à faire et je n'ai trouvé personne chez elle. »

- Il y a eu échange d'enfants, et le duc a pensé à tout! dit Alistair Merrill : les Grimwood, la sage-femme... Il n'a pas imaginé, cependant, que la mère abandonnerait le bébé.

- Miss Gillingham a déchiré cette page il y a cinq ans, lorsqu'elle a appris le tour abominable joué à mon père par le duc. Elle l'a conservée à mon intention.

- Pourquoi n'est-elle pas plutôt venue te trouver, en amenant Fortuna?

- J'y ai déjà pensé. Elle avait dû s'attacher à la fillette.

Le colonel Merrill se leva :

- Je vais conduire cette jeune fille à mon oncle; il ne pourra pas nier la parenté.

- Le crois-tu? Je n'ai aucune confiance, pour ma part. Il niera tout.

- Non, c'est impossible! Aucune autre famille au monde ne possède cette étonnante combinaison de cheveux presque blancs et de cils très noirs.

- Les O'Keary?

- Cette particularité remonte à la défaite de l'invincible Armada. Plusieurs galions espagnols furent drossés sur la côte sud de l'Irlande. C'est là que se trouvait le domaine des O'Keary.

- Un clan?

- Si tu veux. Leur chef avait même le titre de roi. La légende raconte que parmi les rares survivants du naufrage se trouvait un noble jeune homme qui fut trouvé presque mort sur la plage et qui fut soigné par la fille cadette du roi. Personne ne l'avait demandée en mariage parce que c'était une albinos.

- Voilà, soupira le marquis, voilà ce que j'essayais de me rappeler!

- Ils s'aimèrent, on les maria, et parmi leurs descendants, une ou deux fois par siècle, on trouve un enfant qui unit ces deux traits : de longs cils noirs et des cheveux étrangement clairs. Ce fut le cas de ma tante Erina, et aujourd'hui de sa fille.

- Le duc n'en conviendra jamais!

- Qu'il rôtitte en enfer! Tu ne comprends pas ce que cela signifie pour moi? En tant qu'héritier présomptif de mon oncle, j'ai joui pendant des années d'une confortable pension.

Elle me fut supprimée il y a dix-sept ans : je ne pouvais plus prétendre désormais à la succession. Et maintenant, il me faut vivre de presque rien! Le Vieux Démon fait la sourde oreille à toutes mes demandes.

- Il ne fera plus la sourde oreille.

- Comment? Tu viens de me dire qu'il n'avouera jamais.

- J'ai mon plan.

- Que peux-tu faire? Il est trop rusé et impitoyable. Il se rira de nous!

Le colonel arpentait la pièce en parlant, mais il s'immobilisa soudain devant la porte-fenêtre:

- Et pourtant, je mettrais ma tête à couper que cette petite est la fille de ma tante Erina. Je l'affirmerais même sans la lettre ni la page de journal.

- Quelle femme est ta tante? demanda Thane. Cela fait des années que je ne l'ai vue. Je crois me souvenir d'elle comme d'une personne douce et bonne. Est-ce une erreur?

- Non, j'ai toujours aimé ma tante; même si je déteste et méprise mon oncle! Elle subit sa tyrannie mais je ne puis croire qu'elle ait sciemment échangé son enfant contre le fils d'un fermier.

- Le duc avait tout combiné; il avait mis la sage-femme dans son jeu.

- C'est incroyable...

- Nous devons retrouver les Grimwood.

- Certes, mais comment?

- Je vais y réfléchir. D'après ce que tu me dis, ta tante n'est pas femme à supporter que sa fille vive chez un libertin notoire, n'est-ce pas?

Alistair Merrill regardait son ami sans comprendre.

- Elle restera ici, déclara le marquis. Fortuna sera sous ma protection.

- Crois-tu vraiment...

- C'est la seule solution! Toi, mon cher, tu auras à proclamer par toute la ville qu'une étrange et fascinante créature, le portrait même de ta tante, habite chez moi. Tu trouveras un prétexte pour rendre visite à ta famille et tu parleras longuement d'une certaine miss Grimwood qui a les yeux des O'Keary, les cheveux des O'Keary, et qui a un succès fou dans un certain milieu.

- Je vois...

Le colonel se remit à arpenter la pièce, les sourcils froncés.

- Notre unique chance, mon ami! Le talon d'Achille de ton oncle est son affection pour son épouse.

- Comment feras-tu, de cette enfant qui sort de sa campagne, une beauté à la mode?

- J'ai ma petite idée là-dessus.

- J'espère qu'elle est bonne, car sans cela je finirai en prison pour dettes.

- Tout d'abord, j'habille à ravir Fortuna. Ensuite, je donne une réception en son honneur.

- Et qui inviteras-tu? Crois-tu que les gens du monde se dérangeront pour voir ta nouvelle petite amie?

- Justement? Je veux qu'ils raisonnent comme toi. Ne viendront que des célibataires.

Le colonel semblait mal à l'aise :

- Elle est si jeune!

Il regardait Fortuna qui lançait une branche au chien, le bras levé, les cheveux volant au vent.

- Miss Grimwood espère trouver un emploi comme gouvernante, dit froidement le marquis. Crois-tu qu'elle y réussira, avec un physique comme le sien, dans un monde plein d'hommes du genre de Crowley?

- Crowley!

- Il lui a fait si peur, non loin d'ici, qu'elle a fui pour lui échapper et a manqué rouler sous les roues de mon phaéton.

- Crowley est un débauché de la pire espèce! Il lui faut des vierges et au-dessous de seize ans, m'a-t-on dit.

- Quelles sont les chances de Fortuna? Je te repose la question.

- C'est une pitié...

Le marquis ouvrit la porte-fenêtre :

- Voulez-vous venir, Fortuna?

- J'espérais que vous m'appelleriez; l'air devient frais et j'ai assez joué avec le chien.

- Je vous présente le colonel Merrill. Alistair, voici Fortuna Grimwood.

Fortuna fit la révérence.

- Je ne veux pas vous déranger, milord, mais il se fait tard et mes bagages sont toujours au relais de la diligence. Je dois aller les prendre et trouver un logement pour la nuit.

- J'enverrai quelqu'un pour vos bagages. Vous restez ici.

Le visage de la jeune fille s'éclaira :

- Vous me gardez? Oh, quel bonheur! J'espérais que vous m'inviteriez, mais en voyant cette belle demeure...

Ses yeux brillaient, ses lèvres souriaient. Le colonel la dévisagea avec étonnement.

- Nous devons songer à vous vêtir convenablement, dit le marquis. Je suis sûr que c'était le désir de Gilly.

- Elle regrettait souvent de ne pas être au fait des dernières modes.

Fortuna s'interrompit un instant puis demanda, l'air inquiet :

- N'est-ce pas une grosse dépense?

Le marquis comprit quelle le croyait aussi pauvre qu'au moment de la

trahison d'Accrington.

- Ne craignez rien pour mon compte en banque!

- Il ne faut pas, il est vrai, que vous ayez honte de moi, reprit Fortuna. Je ne puis me présenter devant vos amis, habillée comme une pauvre.

- Je vous trouve charmante! s'exclama le colonel Merrill.

Elle lui sourit, deux exquises fossettes creusant ses joues.

- Fortuna manque sans doute de robes, de manteaux, d'écharpes... A qui nous adresserons-nous, Alistair?

- Mme Bertin est la couturière la plus connue, mais...

Les regards des deux hommes se rencontrèrent. Ils connaissaient trop bien Mme Bertin : elle saurait faire parler cette ingénue.

- J'ai peut-être ce qu'il te faut! s'écria le colonel. Te souviens-tu d'Yvette?

- La ballerine?

- Oui, elle a épousé un vieux lord qui lui a laissé, à sa mort, une jolie fortune. Elle vient d'ouvrir un magasin tout près d'ici.

- Je me souviens qu'elle avait du goût.

- Je puis passer chez elle et lui demander de venir dans la soirée.

- Parfait; et demande-lui d'apporter quelques robes. Il y en aura bien une qui conviendra à Fortuna et qu'elle pourra mettre dès demain.

Alistair Merrill prit la main de la jeune fille et la porta jusqu'à ses lèvres :

- Vous ne pouvez savoir à quel point je suis heureux d'avoir fait votre connaissance!

Il quitta la bibliothèque sans rien ajouter.

- Que veut-il dire? demanda Fortuna au marquis.

- Mon ami a été victime d'une injustice et il pense que vous pourrez

l'aider à faire valoir ses droits.

- Je préférerais vous aider, vous! répliqua-t-elle avec élan. Gilly m'a raconté comment vous aviez été dépouillé. J'ai toujours rêvé de vous faire rendre votre fortune, ou bien de vous sauver la vie.

- Comment feriez-vous?

- Oh, j'y arriverai! Quand on sait qu'on a raison, quand on y met toute sa volonté, on accomplit des miracles!

Le marquis la dévisagea, surpris. Elle leva les yeux vers lui : elle resta immobile, comme prisonnière. Le marquis de Thane se détourna vivement et tira sur le cordon de sonnette. Le majordome entra.

- Qu'on aille chercher les bagages de miss Grimwood au relais! L'Ours Blanc, si je ne me trompe?

- Comment avez-vous deviné? Vous ne voyagez pas en diligence, que je sache?

- Et demandez à Mme Denvers de venir, je vous prie.

- Bien, milord.

- Qui est Mme Denvers? demanda-t-elle.

- La femme de chambre.

- Oh! Je croyais que c'était une dame qui habitait ici.

- Il n'y a pas de dames qui habitent ici. Cela vous ennuie-t-il?

- Pas du tout! Je préfère être en votre seule compagnie. Les femmes sont toujours à me regarder de travers, à cause de mes cheveux...

- Et les hommes?

Le marquis l'étudiait avec un sourire narquois.

- Je ne connais que peu de messieurs : le pasteur qui me permettait d'emprunter à sa bibliothèque, le docteur...

- Et vos soupirants? Vous n'allez pas prétendre que vous n'en avez aucun?

Il parlait d'un ton si impertinent que Fortuna répondit à contrecœur :

- Oui, le fils d'un fermier... Il voulait toujours m'emmener dans sa carriole, mais Gilly n'était pas d'accord.
- Vous aviez envie de sortir avec lui?
- Non, il ne me plaisait pas, et puis il montait si mal à cheval.
- Vous semblez être très difficile!
- Même une campagnarde peut être bon juge d'un cavalier.
- Pardon! s'excusa le marquis d'une voix suave.
- Ai-je été impolie? Je le regrette. Gilly ne serait pas contente de moi.
- Si Gilly pouvait vous voir, seule avec moi dans cette maison, ne serait-elle pas un peu...

surprise?

- Et pourquoi donc? Ne m'a-t-elle pas envoyée vers vous? Elle m'a dit tant de fois combien vous étiez bon, généreux, loyal! Elle savait que vous prendriez soin de moi.

Le marquis plissa le front. Comme il s'apprêtait à répondre, la porte s'ouvrit. Mme Denvers, une petite femme aux cheveux gris, vêtue d'une sobre tenue de soie noire, entra.

- Bonsoir, madame Denvers. Miss Grimwood va loger ici quelque temps. Vous prendrez soin d'elle pour aujourd'hui et, demain, vous lui trouverez une gouvernante.

- Loger ici, milord?

Mme Denvers semblait inquiète.

- Telles sont mes instructions. Je ne pense pas que toutes les chambres soient occupées?

- Non, milord.

- Conduisez miss Grimwood. Ses affaires ne sont pas encore arrivées : elle ne peut se changer pour le dîner. Faites au mieux.

- Je m'y efforcerai, milord, répondit-elle avec réticence. (Puis, s'adressant à Fortuna :) Veuillez me suivre, miss.

Fortuna jeta un coup d'œil anxieux vers le marquis de Thane; il avait pris sa tabatière et ne se souciait plus d'elle.

- Je vous montre le chemin.

Un escalier à double révolution s'élevait au fond du hall.

- Que tout est beau ici, murmura la jeune fille. Je n'aurais jamais imaginé qu'une demeure privée pût être aussi impressionnante.

Mme Denvers ne disait mot. Arrivée sur le palier, Fortuna aperçut par une porte ouverte une pièce tendue de damas bleu et or.

- Est-ce le salon?

- Si vous habitez ici, milord vous en fera les honneurs, dit Mme Denvers en continuant à gravir les marches.

Fortuna la suivit en silence.

Au deuxième étage, Mme Denvers parut hésiter. Elle se dirigea vers une petite chambre qui donnait sur l'arrière de la maison.

- S'il vous plaît, demanda Fortuna, pourriez-vous me montrer le lit décoré de tapisserie au petit point qui servait à Mme la marquise? Gilly m'en a souvent parlé.

Mme Denvers s'arrêta :

- Vous avez dit Gilly?

- Oui, miss Gillingham. Peut-être vous en souvenez-vous? Elle était autrefois la gouvernante du marquis.

- Bien sûr! Je me suis demandé plus d'une fois ce qu'elle était devenue.

- Hélas! elle est morte, la semaine dernière.

- Morte!

- C'est la raison pour laquelle je suis ici.

- Vous viviez avec elle? Pour une surprise... Je ne vais pas vous mettre dans cette chambre, elle n'est pas assez ensoleillée. De l'autre côté, vous serez mieux. Demain, je vous montrerai l'appartement de Mme la

marquise. Il est resté tel quel.

Mme Denver avait changé d'attitude. Elle posa tant et tant de questions à Fortuna que le marquis sortit trois fois sa montre de son gousset avant de voir réapparaître son invitée.

Elle portait toujours sa modeste robe de voyage; Mme Denver avait effacé les taches de boue, noué un fichu de mousseline sur les épaules de Fortuna et coiffé avec art sa ravissante chevelure. Le marquis ne remarqua rien de tout cela. Il nota simplement que les yeux de Fortuna brillaient de joie et que deux fossettes creusaient ses joues de façon adorable.

- Suis-je en retard? Pardonnez-moi! J'ai fait la connaissance de tant d'aimables personnes qui souhaitaient me parler!

- Quelles personnes?

- Celles qui se souvenaient de Gilly, naturellement. Votre maître d'hôtel, Mme Denver, et le cuisinier. Ils avaient mille choses à me demander. Jusqu'au moment où votre majordome a dit : « Sa Grâce doit- être dans une fureur noire. » Alors j'ai couru vers vous.

- Merci du fond du cœur.

- Vous êtes fâché?

- Si le dîner est gâché, certainement.

Fortuna voulut répondre mais la porte s'ouvrait :

- Milord est servi.

Fortuna suivit le majordome vers la salle à manger. Elle semblait flotter dans les airs plutôt que marcher. Sa grâce fit oublier au marquis son irritation.

La table était éclairée par deux immenses chandeliers d'argent et décorée de camélias rouges et blancs. Fortuna parut intimidée :

- Prenez-vous toujours vos repas ainsi?

- Chaque fois que je dîne chez moi, ce qui n'arrive pas souvent.

- Je suis très honorée de vous tenir compagnie. J'espère ne pas vous avoir privé d'une brillante soirée. Comment vous distraire? J'ignore ce qui vous intéresse.

Elle le regardait avec anxiété :

- Oh! Que je suis sotte! Gilly disait toujours que les messieurs n'aiment rien tant que parler d'eux-mêmes! Alors, vous allez me raconter votre vie.

Suivit un silence... soudain interrompu. Chambers, qui présentait la soupière, faillit la laisser choir : pour la première fois depuis des années, il entendait le marquis rire de grand cœur.

Le marquis de Thane fit prendre à ses chevaux la sortie donnant sur Hyde Park. Il était fort élégant, et il avait noué sa cravate selon ce style tout personnel qui faisait mourir d'envie nombre de dandys.

Toutefois, les regards des promeneurs ne s'attardaient ni sur le marquis ni sur son phaéton.

Ils restaient fixés sur sa compagne.

Alistair Merrill avait eu raison de faire appel à Yvette. Seule une Française pouvait avoir l'idée d'une cape de velours framboise couvrant à demi une robe de même couleur, et d'un petit bonnet de satin rose, décoré d'égantines.

L'ensemble avait été apporté quelques minutes avant le départ pour la promenade. Quand Fortuna était descendue par le grand escalier, elle semblait si éclatante et fraîche que les valets, qui faisaient la haie dans le vestibule, oublièrent leurs années de sévère entraînement pour la dévisager sans cacher leur admiration.

- Cet ensemble vous plaît-il? avait demandé la jeune fille au marquis.

- Yvette a parfaitement saisi ce que je désirais.

Lorsque le phaéton eut quitté Berkeley Square, Fortuna s'enquit :

- Quelles instructions lui aviez-vous données?

- J'avais demandé à Yvette de vous habiller avec raffinement mais en respectant votre jeunesse.

- Cela doit coûter affreusement cher...

- Aucune importance, je vous le répète.

Il y eut un silence, puis Fortuna reprit :

- Avez-vous gagné au jeu cette nuit?

Le marquis lui jeta un regard aigu :

- Comment savez-vous que je suis allé jouer? Qui a parlé?

- Croyez-vous garder la moindre chose secrète pour vos domestiques? Ce matin, une bonne est venue ouvrir mes rideaux et m'a dit : « Très beau temps, miss, et Sa Seigneurie a eu de la chance au jeu. »

Le marquis semblait étonné.

- Mais cela les concerne autant que vous! reprit Fortuna. Ils vous sont très attachés, ce qui ne me surprend pas. Gilly m'a dit combien vos parents étaient bons et délicats. Vos serviteurs les aimaient. Quand le duc vous a si odieusement traité, ils étaient au désespoir : non pas dans la crainte de perdre leur place, mais en songeant au préjudice qui vous était fait.

Thane s'absorbait dans la conduite de ses chevaux.

- Ils ont beaucoup d'affection pour vous; ils étaient ravis que la chance vous ait favorisé cette nuit. Tous prient pour vous et sont sûrs que vous rentrerez bientôt en possession de vos biens.

- Je voudrais être aussi optimiste qu'eux!

Ils se trouvaient dans la plus jolie partie du parc, là où les gens à la mode venaient pour se voir et être vus.

Des répliques fusaient :

- Mon Dieu, qui donc se trouve aux côtés de Thane? Une nouvelle conquête, sans doute.

Ce visage m'est inconnu.

- Quelque lorette de Paris?

Le marquis arrêta son attelage au milieu de Rotten Row et fut rapidement hélé par des amis.

- Fortuna, puis-je vous présenter sir Guy Sherrington, lord Worcester, lord Boughton et sir George Freeman?

Ces messieurs se découvraient. Fortuna leur sourit du haut de son siège ;

- Bonjour! Je ne puis vous faire la révérence, perchée comme je le suis!

- Vous êtes ravissante ainsi! déclara sir Guy Sherrington,

- Merci.

- Quel plat compliment! s'écria lord Worcester. Sherrington n'a décidément aucun sens poétique. Pour ma part, je vous décrirai comme une déesse de l'amour, descendue d'un nuage pour éblouir les pauvres mortels.

- Comment vous répondre, milord?

La jeune fille avait rougi légèrement.

- Mes chevaux s'impatientent, dit le marquis. Au revoir.

- Non! Ne nous quittez pas comme cela!

- Vous allez recevoir une invitation. Je donne un dîner chez moi demain soir. Je compte sur vous.

Il s'éloigna. Le phaéton ne mit pas longtemps à dépasser une élégante cavalière :

- Bonjour, Sylvanus!

- Bonjour, Charlotte, dit-il en poussant ses chevaux. Pardonnez-moi, mais...

- Mais je veux vous parler! Il faut que je vous voie. Je vous ai attendu hier soir...

- J'étais pris.

- Cela ne peut continuer ainsi! Comprends-tu Sylvanus? Je ne supporte plus cette vie loin de toi...

Fortuna ne pouvait s'empêcher de regarder cette femme. Elle lui semblait d'une beauté étonnante : une peau très blanche, des lèvres pourpres et une chevelure d'un noir de jais.

Pourquoi le marquis lui parlait-il avec tant de sécheresse?

- Un autre jour, Charlotte! De grâce, un peu de retenue !

- Je te déteste! M'entends-tu? Je te hais!

Les mots étaient cruels mais l'intonation était tendre.

La belle dame fit tourner son cheval et s'éloigna.

- Qui est-ce?

- Lady Charlotte Hadleigh.

- Elle vous aime, n'est-ce pas?

Le visage du marquis était sombre :

- On ne pose pas ce genre de question.

- Je suis désolée... mais cela me semble évident. Lorsqu'un homme est aussi séduisant que vous, les femmes en tombent amoureuses. Elle désire vous épouser?

- Je vous le répète : une jeune fille bien élevée ne parle pas ainsi.

Fortuna poussa un soupir :

- Suis-je une jeune fille bien élevée? Qui suis-je d'ailleurs? Gilly n'a jamais cru que j'étais une fille des Grimwood. On peut m'appeler miss Personne.

- Je me demande si Gilly vous a éduquée comme il convient.

Fortuna se mit à rire :

- A chaque instant, elle me disait de me conduire comme une lady! Étant donné qu'aucune goutte de sang bleu ne coule dans mes veines, je me suis convaincue assez rapidement que je devais cultiver mon intelligence plutôt que mes manières.

Ils étaient arrivés au bout de Rotten Row. Le marquis fit faire demi-tour à son phaéton.

- Vous désirez qu'ils me voient une deuxième fois?

- Pardon?

- Oh! Vous avez sans doute vos raisons pour me parer et me faire voir ainsi dans Hyde Park. Mme Denvers m'a dit tout à l'heure que vous n'aviez fait faire à personne cette promenade depuis plus d'un an.

- J'aimerais que vous cessiez de bavarder ainsi avec les domestiques!

Le ton du marquis était tranchant. Fortuna reprit d'une petite voix :

- Je veux bien vous obéir, mais vous ne m'expliquez rien! J'ai l'impression d'être perdue dans un brouillard...
- Que désirez-vous savoir? demanda-t-il froidement.
- D'abord ce que vous avez gagné hier soir!
- Je ne parle jamais de mes pertes ou de mes gains au jeu.
- Quel dommage! Pourquoi ne pas partager vos émotions avec quelqu'un qui vous comprenne? Il n'est pas bon de les étouffer ainsi.
- Bien. Je cède à votre curiosité. Hier après-midi, avant de faire votre connaissance, j'ai regagné mes immeubles de Lambeth.
- Lambeth? Où est-ce?
- Désirez-vous connaître cet endroit?

Il avait un air étrange en posant cette question.

- Oui, vraiment! Ne pouvons-nous y aller maintenant?
- Comme vous voudrez.

Ils quittèrent Hyde Park, longèrent le Parlement et traversèrent la Tamise. Fortuna admira les bateaux qui remontaient le fleuve, toutes voiles dehors.

Bientôt, cependant, les rues devinrent étroites et sales. Les vitres des fenêtres étaient brisées, pour la plupart; des enfants en haillons, pieds nus, jouaient çà et là.

Le marquis ne disait mot. Il mena ses chevaux jusqu'à une petite place : des hommes aux visages las s'appuyaient aux murs ou bavardaient en petits groupes; des femmes aux lèvres trop rouges, aux joues fardées, les interpellaient du seuil de maisons sordides.

- Voilà ce que j'ai gagné. Êtes-vous contente? Qu'en pensez-vous?

Le regard qu'il posait sur Fortuna était presque cruel.

- Je suis sûre que vos immeubles sont solides, répondit lentement la jeune fille, mais on ne les entretient pas. Ils sont sans doute

surpeuplés. Et je n'ai vu qu'une fontaine par rue.

Comment voulez-vous que les gens soient propres?

L'expression dure du marquis avait laissé place à l'étonnement :

- Vous avez remarqué tout cela?

- Croyez-vous qu'une jeune fille de la campagne ignore ce qu'est la pauvreté? Le duc a laissé bien des fermes de votre domaine à l'abandon.

- Une lady doit tout ignorer de la laideur et de la misère.

Fortuna lui sourit gentiment, comme à un enfant gâté :

- Savez-vous ce que Gilly faisait à la fin de sa vie? Elle cueillait des simples et composait des remèdes. Je crois que votre mère avait autrefois un jardin réservé aux plantes médicinales, n'est-il pas vrai?

- Oui, je m'en souviens...

- Gilly avait pris note de ses recettes. Elle soignait les malades, avec succès. On venait de loin la consulter.

- Et vous l'aidiez? Alors quels remèdes prescririez-vous pour ces pauvres gens que vous venez de voir?

- La réponse est simple : il faut réparer leurs logements, diminuer leurs loyers, installer des fontaines et donner du travail aux chômeurs.

- En un instant! remarqua le marquis d'un air sarcastique.

- Tout dépend du laps de temps durant lequel vous resterez propriétaire du quartier.

- Vous voulez dire : si j'étais certain de ne pas le perdre de nouveau sur une mauvaise carte?

- Vous retrouverez tout, j'en suis sûre. Vous rénoverez Lambeth, vous rebâtirez les fermes!

- Pourquoi le ferais-je? Ces miséreux et leurs problèmes, je m'en moque!

- Je ne vous crois pas. Vous êtes en train de me taquiner parce que

vous me trouvez présomptueuse, avec mes conseils. Vous savez beaucoup mieux que moi ce qu'il faudrait faire. Ah! quelle joie de penser que ces gens seront à nouveau heureux et correctement logés!

Ils remontaient Saint-James en passant devant les clubs les plus select. A la célèbre fenêtre en saillie installée par Brummell, le marquis distingua la longue silhouette de lord Hornbottom. Les membres du White's devaient se perdre en conjectures sur l'identité de sa compagne.

Alors qu'ils atteignaient Thane House, Fortuna se tourna vers le marquis :

- Merci! Oh, merci pour cette merveilleuse promenade! Vous prenez un air indifférent, mais je sais que vous vous faites du souci pour ces malheureux. Je suis persuadée que tout va s'arranger, très vite!

- C'est vous qui m'aurez porté chance, dit-il à voix basse.

Le lendemain après-midi, Mme Yvette vint faire des essayages. Elle apportait de nombreuses robes.

- Je n'ai pas besoin de tout cela! dit Fortuna.

- Mais si, et d'autres toilettes encore! Milord a beaucoup de goût. Il sait ce qui convient à une jolie femme. Vous devez être la plus élégante au dîner qu'il offre ce soir à ses amis.

- Et pourquoi donc?

- La première impression, pardi! Persuadez un homme, au premier regard, que vous êtes ravissante, et chaque fois qu'il vous reverra, il pensera de même.

Une heure plus tard, Mme Denvers vint mettre fin à la séance.

- Miss Grimwood ne tient plus debout. Elle doit se reposer avant de s'habiller pour le dîner.

- Combien seront-ils? demanda la couturière.

- Une trentaine. Sa Grâce a voulu que le couvert soit dressé dans la salle de bal. Elle n'avait pas été ouverte depuis dix ans au moins.

- Où est-ce? demanda Fortuna.

- Au rez-de-chaussée. Le père du marquis l'avait fait installer lors des travaux d'agrandissement. Dieu merci, elle a toujours été parfaitement entretenue.

- Voilà! Je vous abandonne Mademoiselle! déclara Mme Yvette. Je veux qu'elle soit très belle ce soir, il y va de mon renom!

Mme Denvers obligea la jeune fille à s'étendre sur son lit. Elle ferma les rideaux et s'éclipsa.

Fortuna était trop agitée pour dormir. Comment se passerait la soirée? Danserait-on? Si oui, le marquis l'inviterait-il? Elle frémit à la pensée de se retrouver entre ses bras. Il était si beau, si...

Le salon était déjà rempli d'invités quand le marquis entra. Sir Guy Sherrington formula tout haut la question que chacun se posait :

- Sylvanus, ne nous dites pas que nous passerons la soirée entre hommes! Nous nous attendons à quelque chose de tout à fait différent.

- J'espère que vous ne serez pas déçus : j'ai convié le corps de ballet de l'Opéra, une fois la représentation terminée.

- Sacré Sylvanus! lança l'un des invités. Il voit toujours les choses en grand. Le corps de ballet, rien de moins! J'ai remarqué une petite, parmi les plus jeunes, dont j'aimerais fort faire la connaissance!

- Attention, mon cher, murmura un homme mûr, ces mignonnes coûtent les yeux de la tête.

- Elles arriveront à la fin du repas, reprit le marquis, mais nous ne serons pas que des hommes à table : j'ai invité une jeune femme qui vous plaira certainement.

Le maître d'hôtel ouvrit la porte à cet instant précis :

- Miss Fortuna Grimwood, milord.

Tous les regards se tournèrent vers celle qui était ainsi annoncée, et qui s'arrêta un instant, immobile, sur le seuil. Il y eut un murmure étonné.

La robe de Fortuna n'était ni blanche ni de ces teintes pastel si fort à la mode, mais vert émeraude. La mousseline avait été rebrodée de perles nacrées qui faisaient écho à la peau blanche et aux cheveux clairs de la jeune fille : on eût dit une naïade émergeant de l'écume

des vagues.

Pendant une longue minute, les plus blasés des snobs, les plus critiques de ces gentilshommes restèrent silencieux.

Fortuna reconnut le marquis, adossé à la cheminée, au fond de la pièce. Elle courut vers lui comme un enfant. Déjà proche de lui, elle se rappela soudain les bonnes manières et s'arrêta pour s'incliner en une profonde révérence.

- Bonsoir Fortuna. Venez faire la connaissance de mes amis.

La prenant par la main il la conduisit vers les invités.

- Nous nous sommes déjà rencontrés, dit sir Guy Sherrington. Je n'ai fait que penser à vous, depuis hier.

Fortuna lui sourit :

- Les jeunes gens de Londres tiennent-ils toujours d'aussi galants discours?

- Seulement quand ils rencontrent une enchanteresse telle que vous.

- Attention! intervint lord Worcester. Miss Fortuna, ce garçon est dangereux, je vous préviens.

- Vraiment?

- C'est un redoutable voleur. Il va tenter de dérober votre cœur.

- Peut-on voler un cœur? demanda la jeune fille. Il me semble qu'il ne peut être que donné, n'est-il pas vrai?

Ceux qui l'entouraient se mirent à rire.

Le dîner se déroula très agréablement. Fortuna était assise entre le marquis et sir Guy Sherrington. Les murs de la salle de bal avaient été décorés de guirlandes de fleurs et de somptueux bouquets ornaient le centre de la table. Tout était raffiné : le service de Sèvres, les candélabres d'argent, les verres de cristal.

Fortuna se tourna soudain vers le marquis :

- Quel cadre splendide! C'est celui que j'espérais pour vous!

- Que voulez-vous dire exactement?

- Cette assemblée si élégante autour de cette table magnifique me rappelle certains tableaux célèbres. J'avais peur de découvrir que vous viviez dans la gêne et même la pauvreté.

- Est-ce important? Je peux reperdre tout, vous savez?

- Non! Cela ne se produira pas!

- Vous me porterez chance?

- Je le crois. Avez-vous gagné cet après-midi? ajouta-t-elle en baissant la voix.

- Je vous avais déjà dit que jamais... Oui, j'ai gagné.

Il vit le visage de la jeune fille rayonner soudain de joie.

- Vous négligez votre voisin! jeta le marquis d'un ton tranchant.

Fortuna, docilement, se tourna vers le jeune Sherrington.

Comme le repas touchait à sa fin, la porte s'ouvrit à deux battants et les demoiselles de l'Opéra firent irruption dans la pièce, en un tourbillon de couleurs, de bijoux et de rires.

Le marquis se leva pour les accueillir; les valets apportèrent des sièges, de façon que chaque invité ait à son côté une de ces gracieuses créatures. On servit du vin, des fruits.

- A votre santé, Sylvanus! Puissiez-vous avoir souvent d'aussi bonnes idées!

- A la santé du Jeune Démon! lança une jolie personne à l'accent parisien. J'aime beaucoup les petits diables.

Elle bondit sur la table et courut entre les verres poser un baiser sur les lèvres du marquis.

- Et voilà! Je suis maintenant disciple du Malin!

L'orchestre, qui jouait en sourdine au fond de la salle, attaqua un nouvel air avec plus de vigueur. Des messieurs se levèrent et, entraînant leur voisine, se mirent à valser.

- Voulez-vous danser avec moi? demanda sir Guy à Fortuna. Ou Sylvanus me provoquera-t-il en duel pour avoir eu l'audace de vous inviter?

- Je n'en vois pas la raison, dit la jeune fille en se levant.

Le marquis semblait plongé dans une conversation captivante avec Odette, la vive Parisienne.

- Je serai très heureuse de danser avec vous mais les pas que l'on m'a enseignés me semblent un peu démodés à côté de ce que je vois ici.

- Je vais vous apprendre!

Ils rejoignirent les couples enlacés et Fortuna suivit sans peine les figures de son cavalier.

Elle ne manqua la mesure qu'une seule fois. Quand le gentilhomme la reconduisit, d'autres messieurs se précipitèrent pour lui demander la polka suivante. Elle reçut tant de compliments et d'invitations que la tête lui tournait.

- Vous êtes adorable! chuchota lord Worchester en la serrant contre lui.

- Vous ne devriez pas parler ainsi...

- Tant que le marquis ne nous entend point! Vous jugerez sans doute que je manque de courage : c'est que Sylvanus tire tellement mieux que moi au pistolet!

Fortuna se mit à rire :

- Sir Guy lui aussi avait l'air de redouter un duel. Vraiment, il n'y a rien à craindre! Le marquis ne se battra pas pour moi.

- Vous êtes trop modeste! Et trop jeune pour savoir déjà que des hommes, non seulement se battent mais mourront pour vos beaux yeux.

- Quelle horreur! Mais non, vous plaisantez! Merci de me faire croire que je suis une grande séductrice.

- Tant de douceur et d'innocence... murmura lord Worchester d'une voix changée. Quelle pitié!

Il regarda du côté du marquis et ses lèvres se crispèrent. Ils dansèrent en silence.

Quand Fortuna vint se rasseoir à sa place, elle s'aperçut que la plupart des bougies avaient été soufflées. Celles qui étaient encore allumées

répandaient une lumière discrète sur les couples installés çà et là.

Une jeune ballerine bondit au milieu de la pièce et commença de pirouetter seule, sur le tempo de la musique, sa robe tournoyant autour d'elle. Deux messieurs se mirent à la poursuivre en riant. Ils saisirent un pan de l'étoffe légère, qui se déchira.

- Les sept voiles de Salomé! dit l'un d'eux. A nous, les autres!

Avec des petits cris de pudeur feinte, la fille leur échappa. Ils coururent après elle et brandirent de longs morceaux de sa robe sous les rires et les applaudissements.

Une autre femme gagna le centre de la salle et commença d'enlever ses vêtements un à un avec des gestes lents. Quand elle se trouva en chemise, le marquis sortit sa montre et se pencha vers Fortuna :

- Ne désirez-vous pas vous retirer?

- Si, milord.

- Vous n'allez pas nous quitter, n'est-ce pas? dit sir Guy d'une voix suppliante.

- Vraiment, je dois monter. Je ne voudrais pas manquer de courtoisie, mais je suis réellement lasse.

- Je comprends, reprit sir Guy. Sylvanus, je ne te blâme pas de vouloir être seul avec Fortuna. Elle est adorable! Si j'avais pu la découvrir le premier!

Le marquis lui tourna le dos. La petite Parisienne se précipitait :

- Mon Démon, tu viendras me voir demain? N'oublie pas!

Elle se jeta à son cou.

Thane se dégagea pour conduire Fortuna jusque dans le hall. Un valet ensommeillé se mit debout, prêt à répondre aux ordres.

- Ma voiture!

- Bien, milord.

- Bonsoir, Fortuna. J'imagine que vous dormirez bien, après une soirée aussi fatigante.

- Vous allez jouer? Je prierai pour vous, et vous gagnerez.

Au lieu de se diriger vers la porte du grand hall, le marquis s'approcha d'elle :

- Mon dîner vous a plu? Rien ne vous a choquée?

- Choquée? Non. C'était si joli, si réussi!... Je préfère cependant être seule avec vous.

Le marquis la regarda, le visage crispé :

- Montez! Tout de suite!

En posant la main sur la rampe, Fortuna se demanda ce qu'elle avait pu faire ou dire pour lui avoir soudain déplu.

Le colonel Merrill se présenta le lendemain à Berkeley Square.

- Bonjour, Alistair! dit le marquis. Je pensais te voir à ma réception.

- J'ai fait un saut à Eton dans la journée d'hier : je voulais voir mon jeune cousin.

- Et ton-impression?

- Sais-tu que je connaissais le ménage Grimwood? Quand j'étais encore l'héritier du titre, j'allais souvent chez mon oncle Accrington. Un jour, durant une chasse, mon cheval s'est mis à boiter; j'ai demandé l'hospitalité à une fermière, pendant que mon valet allait chercher une autre monture au château. Mme Grimwood m'a servi de la bière et du jambon avec du pain. Son mari est rentré des champs au moment où je m'attablais.

- Comment était-il?

- Petit et râblé, les cheveux très noirs. Le type même du paysan. Mon cousin est sa vivante image.

- Cela ne me surprend pas... Tu es convaincu maintenant?

- Je l'étais déjà. En voyant ce garçon, il m'a fallu faire un effort pour ne pas crier la vérité.

Quand je songe aux ruses que mon oncle a déployées pour mettre tout cela en œuvre!

Le marquis leva la main :

- Attention, Alistair, pas si haut! Nous devons réunir un faisceau de preuves avant qu'il commence à suspecter la moindre chose.

- Des preuves? Si tu peux déceler chez mon soi-disant cousin la moindre ressemblance avec le Vieux Démon et son épouse, je crierai au miracle!

- Tandis que Fortuna...

- ... est le portrait de ma tante. C'est sur cette jeune fille que tout repose. Que vas-tu faire d'elle maintenant?

- Je te tiendrai au courant, le moment venu. Tu n'as pas bien rempli ton rôle, en tout cas : je t'avais dit de te répandre en bavardages par toute la ville, et tu es parti pour Eton! Et je comptais sur toi hier soir.
- Je suis rentré trop tard. On m'a dit que c'était fort réussi. Est-ce vrai qu'une danseuse de l'Opéra s'est mise nue?
- Avec beaucoup d'art!
- Et Fortuna était présente? Sylvanus...
- Elle m'a confié qu'elle n'avait pas été choquée le moins du monde.
- Cette petite? Je ne te crois pas.

Le marquis eut un sourire narquois :

- N'oublie pas qu'elle est la fille d'Accrington.
- Non! Non! Si tu la détestes à cause de son père, ce n'est pas une raison pour la faire souffrir! Je te jure qu'elle est pure et innocente.
- Mon pauvre Alistair, tu es bien crédule. Souviens-toi que notre seul dessein est la défaite du Vieux Démon et que Fortuna est notre as d'atout.
- Quand le sortiras-tu de ta manche?
- Le moment venu. D'ici là, ne perds pas ton temps. Va chez ton oncle, et vois la duchesse.

Après le départ d'Alistair Merrill, Thane se rendit en phaéton dans Park Lane. Arrivé devant une imposante demeure, il envoya son valet demander si lady Charlotte Hadleigh pouvait le recevoir.

La belle dame était encore dans sa chambre, en train de se faire coiffer par le plus célèbre des figaros londoniens. Deux ou trois jeunes gens à la mode l'entouraient.

Quand le marquis fut annoncé, elle bondit de joie :

- Sylvanus! Je ne vous attendais pas si tôt. Ces messieurs me racontaient vos frasques de la nuit dernière. (Et se tournant vers eux :) Vous me pardonnerez, mes amis : je dois avoir une conversation en tête-à-tête avec le marquis.
- Toujours pareil, milord! gémit l'un des dandys. Vous nous prenez les

plus belles et cela jusque sous notre nez.

- Merci, répondit froidement le marquis.

Les messieurs prirent congé; le coiffeur se retira. Lady Charlotte resta seule avec Thane.

Elle était ravissante, en négligé de mousseline saumon qui mettait en valeur sa beauté brune.

Elle se jeta dans les bras du marquis; elle était nue sous la fine étoffe :

- Sylvanus! Je désirais tellement te voir!

- Vous devez faire attention, Charlotte! Cette façon d'engager la conversation en plein Hyde Park!

- Je me moque du qu'en-dira-t-on! Et je me moque de votre nouvelle protégée!

- La trouvez-vous jolie?

Lady Charlotte haussa les épaules :

- Je ne l'ai même pas regardée. Vous pouvez avoir toutes les fantaisies que vous voudrez, Sylvanus; entre vous et moi, c'est différent.

Elle se dirigea vers la fenêtre. En contre-jour, son corps se révélait entièrement, et elle le savait fort bien.

- Puis-je m'asseoir? demanda le marquis.

- Naturellement. J'ai une nouvelle à vous annoncer ; la succession de mon mari est enfin réglée.

- Il a fallu du temps.

- Plus de trois ans. A la mort de George, à Waterloo, on a découvert que ses affaires étaient horriblement embrouillées. Hier, mes avocats m'ont fait part du résultat : je suis riche, Sylvanus, très riche!

- De bonnes nouvelles, en vérité.

- Pour vous aussi. Épousez-moi et toute cette fortune est à vous!

- Vraiment, vous ne faites les choses comme personne, Charlotte!

- Je t'aime, Sylvanus. Je te veux! Quand je serai ta femme, tu pourras oublier cette lutte incessante contre le duc. J'ai des terres près de Leicester mais, si tu le préfères, nous pourrons vivre ailleurs, où tu voudras.

- C'est la première fois, Charlotte, qu'on me demande en mariage.

- Disons plutôt que je t'offre mes millions et mon corps.

Elle se blottit dans les bras du marquis et lui tendit les lèvres.

- Pour les millions, murmura-t-il avec douceur, ma réponse est non. Pour la seconde proposition, ce sera oui.

Il la serra contre lui brutalement et l'embrassa avec passion.

Fortuna vécut une journée solitaire. Elle se rendit dans le jardin pour jouer avec le dalmatien, puis Mme Yvette apporta de nouvelles toilettes.

L'après-midi s'écoula sans un signe de vie du marquis.

Comme Fortuna montait se changer, se demandant si elle dînerait seule, un valet s'entretint un instant avec la femme de chambre.

- De quoi s'agit-il, Mary? demanda Fortuna.

- Sa Seigneurie vous envoie ses compliments et dînera dans une demi-heure avec vous.

- Le marquis est rentré? Venez, Mary!

La voix de Fortuna était soudain toute joyeuse.

- Oui, miss, et vous devez mettre une de vos plus belles robes.

- Il veut m'emmener quelque part, à une réception, probablement! Vite, Mary. Ouvrez la penderie! Que faut-il choisir?

- Je puis peut-être décider pour vous, dit une voix grave.

Fortuna se retourna avec un petit cri :

- Milord, je croyais que vous m'aviez oubliée!

- Chassez cette crainte de votre esprit.

Il traversa la pièce pour examiner les robes suspendues à leurs cintres.

La jeune fille se rendit soudain compte qu'elle n'était vêtue que d'un peignoir de bain, ample et confortable, mais peu élégant. Elle jeta un coup d'œil navré vers un déshabillé de satin rose garni de dentelles qui l'attendait sur un fauteuil.

Mary comprit tout de suite. Elle déploya largement le déshabillé pour que Fortuna pût se dissimuler derrière lui avant de le revêtir. Pendant ce temps, le marquis étudiait les chefs-d'œuvre de Mme Yvette, choisissant telle tenue, puis telle autre.

- Vous porterez ceci, déclara-t-il avant de quitter la pièce aussi soudainement qu'il y était entré.

Fortuna le regarda s'en aller d'un air déçu.

- Vite, Mary! dit-elle aussitôt qu'il eut disparu. Nous ne devons pas faire attendre le marquis!

La robe était longue à mettre; d'un bleu de gentiane, elle était relevée de nœuds de velours et de fines broderies ton sur ton.

Le marquis ne fit aucun commentaire lorsque Fortuna apparut dans le salon mais dans son regard passa un éclair d'admiration.

Oubliant toute timidité, la jeune fille s'avança ;

- Aurai-je l'honneur de dîner en tête à tête avec vous? Ne trouverez-vous pas cela bien terne en comparaison d'hier soir?

- A mon grand regret, je ne puis vous distraire de cette façon tous les jours.

Fortuna se mit à rire :

- Bien sûr que non! Une fête aussi somptueuse! Trop somptueuse, même. A la fin de la soirée, vos invités ne semblaient plus guère en état d'apprécier l'excellence de vos vins.

- C'est vous qui n'aviez pas l'air de les apprécier!

- Vous avez remarqué? Chambers me servait de la citronnade. Il trouvait le champagne trop fort pour moi, et il avait raison. Je ne tiens pas tellement au champagne, d'ailleurs.

- Avec votre longue expérience...
- Ne vous moquez pas de moi! Gilly a fait mon éducation : je sais composer un menu, avec les vins appropriés.
- Que de talents! s'exclama le marquis d'une voix qui manquait de chaleur.
- Chambers est plein d'attentions pour moi. Tout votre personnel, d'ailleurs. Savez-vous que Mme Denvers a si peur des voleurs que chaque soir elle ferme à clef la porte de ma chambre?

A sa grande surprise, Fortuna vit le marquis froncer les sourcils : il n'était guère charmé d'apprendre que ses serviteurs s'unissaient contre lui pour protéger la jeune fille. Puis son sens de l'humour l'emporta : il souriait quand on annonça le dîner.

Service après service, des plats plus délicieux les uns que les autres se succédèrent. Le temps s'envola. Au bout d'une heure et demie, les deux convives s'aperçurent avec étonnement que la table était desservie.

- Dois-je me retirer? demanda Fortuna.
- Non, si vous avez envie de rester.
- Gilly m'a toujours dit que les dames se retirent au salon pendant que les messieurs prennent leurs liqueurs. Mais ce soir cela n'a pas d'importance. Vous ne vous êtes pas ennuyé avec moi?
- Non, très sincèrement.

La jeune fille lui avait parlé de sa vie à la campagne, de ses voisins et de leur opinion sur le duc. Tout en l'écoutant bavarder librement, les yeux brillants d'animation, ingénument assurée qu'il réparerait les innombrables torts commis par le Vieux Démon. Le marquis avait oublié de se montrer amer et cruel.

Il termina son verre de porto :

- Je vous emmène au Palais de la Fortune.
- Il y a une réception?
- Pas tout à fait.

Sa voix était redevenue tranchante.

- C'est un endroit où l'on joue?
- Effectivement. Et j'ai appris que le duc y viendrait ce soir.
- Je vous verrai donc jouer, tous les deux?
- Vous nous verrez. J'ai aussi une chose à vous demander.
- Tout ce que vous voudrez! répondit-elle avec élan.
- Vous suivrez très scrupuleusement les instructions que je vous donnerai là-bas.
- Me présenterez-vous au duc?
- Oui.
- Mais je ne pourrai certainement pas lui dire combien je le hais, combien je le méprise pour la cruauté dont il fait preuve envers vous et envers ces pauvres gens du domaine!
- Vous n'en ferez rien, naturellement. Je ne pense pas d'ailleurs qu'il vous adressera la parole. Si cela arrive, vous devrez lui répondre avec la plus grande prudence. Aucune impolitesse, Fortuna! Je vous interdis formellement la moindre impertinence, la moindre incartade.
- J'ai compris.
- Venez, nous partons.

Ils firent le trajet dans le landau du marquis, une voiture fermée très élégante et confortable.

La jeune fille ne portait pas de manteau, mais une écharpe du même tissu que sa robe, ourlée de marabout.

- Fortuna, vous allez m'écouter, puis m'obéir.

Le marquis semblait nerveux.

Décrivant une vaste courbe, la voiture parvint devant un immeuble tout illuminé où de nombreux laquais en livrée pourpre et or guidaient les clients jusqu'en haut d'un perron éclairé par des torchères.

Le marquis avait pris Fortuna par le bras. Sans lui laisser le temps de contempler les peintures de dieux et de déesses qui ornaient le vestibule, il l'entraîna au premier étage.

Un corridor circulaire desservait des portes numérotées. Le marquis ouvrit l'une d'elles avec une clef qu'il tira de sa poche. La pièce que découvrit Fortuna était fort exiguë, avec une petite fenêtre au fond.

- C'est l'observatoire privé de la propriétaire, expliqua le marquis. Enfermez-vous à clef.

N'ouvrez à personne et ne sortez d'ici qu'à mon signal.

- Quel signal?

- Approchez-vous.

Elle regarda par la fenêtre qui donnait sur une salle immense, en contrebas. Au centre, un jet d'eau montait d'une vasque. Des fleurs et des plantes vertes délimitaient des salles plus petites : dans certaines d'entre elles, des gens dansaient; dans d'autres, on jouait aux cartes.

Le buffet disparaissait sous une montagne de plats, et les valets passaient ici et là pour servir les invités, remplir les verres, enlever discrètement les assiettes vides. Fortuna contemplait ce spectacle divers et coloré quand elle sentit la main du marquis se crispier sur son épaule :

- A droite, la table de jeu isolée...

Elle percevait la tension nerveuse de son compagnon.

Près d'une table couverte d'un tapis vert se tenait un vieil homme. Elle n'eut pas besoin de demander son nom. Le duc était bien tel qu'elle l'imaginait, impassible, sinistre et glacé. Il attendait, sans faire un mouvement.

- Écoutez-moi bien. Je descends jouer avec le duc et dans une heure environ, comme par mégarde, je laisserai tomber mon mouchoir. A ce moment-là, vous viendrez me rejoindre.

Avez-vous compris?

- Oui, répondit calmement Fortuna.

- Vous vous placerez près de ma chaise. Vous ne direz rien. Vous

attendrez que je vous adresse la parole.

- Bien.

- Quand vous quitterez cette pièce, vous la refermerez à clef. N'ouvrez à personne et guettez mon signal.

- Je vous le promets.

- Ne le manquez pas. Ne me quittez pas des yeux, Fortuna.

Il sortit dans le couloir :

- Enfermez-vous!

Elle obéit et plaça la seule chaise de la chambrette devant la fenêtre. Elle étudia les femmes, et leurs toilettes lui parurent encore plus décolletées que celles des danseuses de la veille.

Leurs attitudes trahissaient une coquetterie un peu vulgaire.

Un bruit confus de musique, de conversation et de rires montait de la foule. Autour du duc d'Accrington, c'était le silence. Fortuna vit le marquis fendre la foule des fêtards qui s'écartaient pour le laisser passer. Grand et fier, il ne semblait voir personne. Il vint s'asseoir à la table de jeu.

Le duc ne le salua pas mais prit un paquet de cartes entre ses doigts osseux et commença de les battre. Fortuna gardait les yeux fixés sur le marquis.

« Il doit gagner ce soir, il le faut! »

De son poste d'observation, elle ne voyait pas qu'il avait un bon jeu; il lui semblait seulement qu'un pouvoir très puissant émanait d'elle pour le protéger, l'aider.

Elle était si attentive qu'elle mit un certain temps avant de se rendre compte que quelqu'un criait, dans le couloir.

- Ah! Par pitié... Aidez-moi!

Les appels étaient mêlés de sanglots.

Fortuna se leva. Le marquis serait sans doute fâché, mais elle ne pouvait pas rester indifférente à une telle détresse. Elle ouvrit la porte; il n'y avait personne dans le corridor.

Mais elle vit que sur la droite une autre porte était entrebâillée, découvrant une forme féminine aux vêtements en désordre.

Fortuna suivit le couloir.

- Que se passe-t-il?

- Il est mort, c'est sûr... Mais ce n'est pas ma faute, miss, je le jure!

- Qui est mort?

La femme, qui semblait très jeune, recula dans la pièce et Fortuna la suivit; elle vit comme dans un brouillard une table chargée de mets et de bouteilles, un lit défait, des sièges renversés. Sur le sol, le corps inerte d'un vieillard.

- Il me poussait sur le lit et moi je ne voulais pas! Il a fait un drôle de bruit, comme s'il avait trop de salive, et il est tombé.

- Comment s'appelle-t-il?

- Je ne sais point.

Elle parlait avec un accent campagnard très marqué.

- Je ne connais point les gens de Londres! Je suis arrivée hier avec la diligence. Je ne me plais pas ici! Tout ce que je veux, c'est revenir chez nous!

- D'où venez-vous?

- De Waterless, miss, près du château de Thane. Mon père n'a plus de travail. Alors je suis partie me louer comme bonne. Une dame, à l'arrêt des diligences, m'a dit qu'elle avait une place pour moi.

Elle cacha son visage entre ses mains.

- Je ne comprenais point... Elle m'a dit de mettre cette belle robe et d'être gentille avec le monsieur...

Fortuna vit qu'elle portait une toilette blanche, d'étoffe ordinaire, avec au décolleté un volant de dentelle déchiré.

- Qu'est-ce qu'elle va me faire? Il a tout abîmé ma robe... C'est qu'elle est si méchante, la dame. Elle dira que c'est moi qui l'ai tué... Il me faisait tellement peur!

- Vous avez eu raison de lui résister. Venez avec moi.

Prenant la jeune fille par la main, Fortuna quitta la pièce qu'elle referma soigneusement. Il n'y avait personne en vue. Elles entrèrent dans le petit réduit. Avec son mouchoir, la pauvre fille essuya ses larmes, entraînant du même geste le rouge et la poudre qu'on avait grossièrement plaqués sur ses joues. A présent elle redevenait ce qu'elle était en réalité, une campagnarde égarée dans la capitale.

- Je vais chercher quelqu'un qui vous aidera.

- On voudra me pendre! On croira que je l'ai tué!

- Non ! calmez-vous. Enfermez-vous à clef dès que je vous aurai quittée et ne laissez personne entrer, à moins que vous ne reconnaissiez ma voix.

Fortuna se souvint que le marquis lui avait fait à peu de choses près, les mêmes recommandations. Regardant par la lucarne, elle vit qu'il jouait toujours avec le duc. Pas le moindre mouchoir sur le sol.

- Quel est votre nom?

- Higgins. Emmeline Higgins. Oh, miss, vous pensez vraiment pouvoir m'aider? Je n'ai jamais eu aussi peur de ma vie.

- Tout s'arrangera, lui dit Fortuna en souriant.

Elle sortit dans le couloir, ferma la porte et entendit la clef tourner dans la serrure.

Quand Fortuna parvint sur le palier, un couple montait l'escalier : une jeune fille vêtue de blanc et un homme qui la pressait contre lui.

Bientôt Fortuna put voir qu'il s'agissait presque d'une enfant. Elle se débattait faiblement, elle paraissait droguée.

Son compagnon aperçut Fortuna :

- Si je ne me trompe, voici la jolie personne qui m'a échappé l'autre jour!

Comment ne pas reconnaître la voix trop suave, le teint rouge et la bouche épaisse de celui qui lui avait fait si peur, à deux pas de Berkeley Square?

- Êtes-vous en compagnie, mignonne, ou cherchez-vous un protecteur?

- Je suis venue avec le marquis de Thane.

- Vous vous êtes vendue au Jeune Démon? Il sera vite fatigué de vous... Quel dommage!

Sir Roger Crowley tendit la main vers le visage de Fortuna mais la jeune fille qui l'accompagnait fit un mouvement comme pour lui échapper; il la retint et Fortuna en profita pour descendre vivement les marches.

Se frayant un chemin parmi la foule, elle se dirigea vers la petite pièce où jouait le marquis.

Quelques messieurs tentèrent de l'arrêter au passage mais elle se dégagea, non sans peine, et atteignit la table presque hors d'haleine. Maintenant, elle n'avait plus rien à redouter.

Le marquis était si concentré sur le jeu qu'il ne s'aperçut pas de sa présence. Elle murmura :

- Milord, je dois vous parler...

Il leva les yeux; son regard surpris se teinta de colère :

- Je suis désolée! Je n'aurais pas dû, mais une femme a besoin de votre

aide! C'est une question de vie ou de mort!

- Je vous ai dit, Fortuna..., commença le marquis.

- Thane, à vous de jouer!

Le-duc s'impatientait.

- Je suis navré, Votre Grâce : on m'informe que quelqu'un requiert ma présence.

- Jouez, Thane! répéta le duc en relevant le visage.

- Votre Grâce, puis-je vous présenter miss Grimwood?

Le regard du Vieux Démon se tourna vers Fortuna. Pendant un moment, tout parut figé.

Puis les spectateurs virent le vieil homme se raidir pendant que ses mains veinées de bleu se crispaient lentement.

Fortuna fit la révérence.

- Miss Grimwood est née quelque part sur vos terres, dit le marquis.

Accrington ne répondit pas; il dévisageait la jeune fille avec une étrange intensité.

Le marquis se leva et jeta ses cartes sur le tapis vert :

- Votre Grâce, il est préférable d'annuler cette partie. J'avais la chance pour moi, mais comme c'est moi qui interromps le jeu, ne tenons pas compte de mes points.

- Vous partez...

Le duc murmura ces mots à voix basse, comme halluciné.

- Miss Grimwood a besoin de moi. J'espère retrouver Votre Grâce très bientôt.

Le marquis salua, Fortuna s'inclina en baissant les yeux pour que le duc ne pût y lire la haine qu'elle lui vouait. Puis elle se tourna vers le marquis et s'accrocha à son bras.

Tous deux s'éloignèrent; Thane jeta un coup d'œil derrière lui et vit

avec satisfaction que le regard du Vieux Démon n'avait pas quitté la claire chevelure de Fortuna.

Quand ils arrivèrent au pied de l'escalier, le marquis demanda :

- Que se passe-t-il? Pourquoi m'avoir désobéi?

- Je vous en prie, pardonnez-moi! Nous devons aider une jeune fille dans la plus grande détresse. Quelqu'un est mort, là-haut.

- Mort? En quoi cela vous concerne-t-il? Je vous avais dit de ne pas quitter avant mon signal la pièce où je vous avais conduite.

- Je sais, mais j'ai entendu appeler au secours d'une manière déchirante.

- Cela ne nous regarde pas. Partons.

Ils se trouvaient à mi-hauteur de l'escalier; le marquis fit volte-face.

- Non! Non! s'écria Fortuna. Vous ne pouvez pas abandonner cette jeune fille! Elle vient de Waterless. Elle est née sur vos terres!

- Waterless appartient maintenant au duc, vous le savez fort bien. Cela ne me regarde plus.

- Mais si, au contraire! Emmeline Higgins est venue à Londres pour trouver une place, parce que son père est sans travail. Vous devez l'aider!

- Jamais je..., commença le marquis d'un ton hautain.

Les mots moururent sur ses lèvres quand il rencontra le regard de Fortuna.

Il y vit la même expression de confiance absolue qu'il avait souvent lue dans les yeux de ses chiens; il lui parut soudain impossible d'emmener Fortuna et de se laver les mains de cette affaire.

- Soit. Je verrai cette fille, dit-il d'un ton fâché.

Fortuna le mena jusqu'à la pièce où elle avait trouvé Emmeline. Le corps du vieil homme gisait toujours sur le plancher; ses yeux étaient grands ouverts, ses poings crispés.

- Lord Beaslow! s'exclama le marquis.

- Vous le connaissez? Je crois qu'il est mort...

Thane avait vu assez de cadavres durant ses campagnes militaires pour savoir qu'il n'y avait plus rien à faire.

- Emmeline craignait de l'avoir tué. Il s'est jeté sur elle et elle s'est débattue. Peut-être n'était-il pas en bonne santé? Son cœur...

- Je ne suis pas médecin mais je pense que lord Beaslow est mort d'une attaque.

- Vous le direz à Emmeline? Elle a si peur. Nous devons l'emmener avec nous.

- Impossible! Les jeunes femmes qui habitent ici sont, disons, sous contrat.

- Oh, sûrement pas! La propriétaire a menti pour attirer Emmeline dans cette maison en lui promettant un emploi. Emmeline espérait travailler comme femme de chambre ou fille de cuisine chez des gens riches. Quand elle est arrivée en diligence, la femme lui a promis beaucoup d'argent.

Fortuna leva les yeux vers le marquis. Il semblait fâché. Elle le supplia :

- Il ne faut pas la laisser ici! Elle n'a que quinze ans! Elle veut retourner auprès de ses parents. Vous pourriez peut-être lui trouver du travail au château de Thane?

- Où est cette gamine?

Il sortit de la pièce et ferma la porte.

- Vous l'avez cachée dans ce réduit où je vous avais laissée, je parie? Ce n'est pas notre affaire, je vous le répète. Nous n'avons pas le droit de nous mêler de ce qui se passe au Palais de la Fortune. (Il serra les mâchoires :) Vous ne voulez pas comprendre!

- Mais nous ne pouvons pas l'abandonner, milord! Vous êtes responsable d'elle. Waterless était à votre père et vous reviendra un jour, j'en suis certaine! La propriétaire de cette maison va la punir pour la mort de cet Liomme; et, plus tard, ne l'obligera-t-elle pas à dîner avec d'autres messieurs?

Fortuna semblait glacée d'horreur. Le marquis se dirigea vers la petite

pièce. La jeune fille le suivit :

- Emmeline! Emmeline, ouvrez-moi!

On entendit un bruit de clef tournant dans la serrure; le marquis poussa la porte.

- Vous vous nommez Emmeline Higgins? demanda le marquis.

- Oui, monsieur.

- Avez-vous signé l'un ou l'autre papier en entrant dans cette maison?

- Non... Je ne sais pas écrire, monsieur.

Il y eut un silence. Emmeline fondit en larmes :

- Je ne l'ai pas tué, je vous le jure! Ce n'est pas moi!

- Je vous crois.

Thane se retourna vers Fortuna :

- Restez ici toutes les deux et n'ouvrez à personne. Cette fois-ci, vous m'obéirez!

Il était déjà parti, avant que Fortuna eût eu le temps de répondre. Elle ferma la porte à clef puis revint vers Emmeline et passa un bras autour de ses épaules secouées de sanglots :

- Tout ira bien! Je savais qu'il viendrait à votre secours!

Une heure plus tard, le landau de Thane repartit vers Thane House. Dans la voiture se trouvaient le marquis et Fortuna, ainsi qu'Emmeline Higgins. Vêtue de ses vêtements à elle, une robe de lainage, un châle et un bonnet, elle avait retrouvé son authentique aspect de fille de la campagne.

Quand les lumières du Palais eurent disparu, Fortuna, sans dire un mot, posa sa main sur celle du marquis, pour le remercier. Il ne la repoussa point.

Dans le grand hall de sa demeure, Thane s'adressa au maître d'hôtel :

- Qu'on fasse venir Mme Denvers! (Il se tourna vers Fortuna :) Allez au salon et attendez-moi.

La jeune fille jeta un coup d'œil inquiet vers Emmeline qui regardait autour d'elle avec timidité.

- Faites ce que je vous dis, Fortuna!

Elle obéit. Un valet l'accompagna pour allumer le feu dans la cheminée, puis apporta un plateau chargé de verres et de carafons.

- M. Chambers demande si vous désirez un rafraîchissement, miss?

- Non, merci.

Fortuna était trop agitée pour rester assise. Elle se demandait ce que le marquis était en train de dire à Emmeline et à Mme Denvers; elle craignait que son hôte soit encore en colère contre elle parce qu'elle lui avait désobéi.

Elle se souvint du visage crispé qui était le sien, lorsqu'il avait quitté le Palais de la Fortune.

- Mon Dieu, faites qu'il me pardonne...

Le temps s'écoulait lentement. Le marquis parut enfin. Il s'approcha de la cheminée; son expression était impénétrable. Prenant un verre, il se servit calmement de l'eau-de-vie. Il s'assit dans un fauteuil proche de la cheminée.

Après avoir bu et déposé son verre sur une petite table, il leva enfin les yeux vers Fortuna, immobile et tremblante :

- Miss Grimwood, j'entends être obéi!

- Je sais que j'ai eu tort... Je n'ai pu m'empêcher d'agir comme je l'ai fait.

Un silence tomba. N'y tenant plus, Fortuna s'enquit :

- Emmeline? Qu'avez-vous décidé pour elle?

- Mme Denvers a entendu parler d'une place qui lui conviendrait. Si j'ai bien compris, une parente à moi cherche une femme de chambre.

Fortuna poussa un cri, moitié rire, moitié sanglot. Elle tomba à genoux, près du fauteuil du marquis :

- Oh! Je savais que vous feriez quelque chose! Vous êtes merveilleux!

Elle n'aura pas à rentrer chez elle et à avouer son échec; elle sera dans une maison respectable et elle pourra envoyer de l'argent à sa famille. Merci, du fond du cœur, merci!

- Si vous désirez me prouver votre gratitude, vous veillerez à l'avenir à ne plus m'entraîner dans des aventures désagréables, et fort coûteuses de surcroît.

- On vous a demandé de l'argent?

- Une somme considérable! Je l'avais prévu : la propriétaire considérait cette enfant comme sa propriété.

- Je ne vois pas pourquoi! Emmeline Higgins avait été contrainte, forcée de se maquiller et de mettre cette robe vulgaire pour plaire à des messieurs! (Elle fit une pause et reprit à voix basse :) Il y a quelque chose que je ne comprends pas...

- Quoi donc?

Le feu pétillait gaiement et jouait dans les cheveux pâles de Fortuna. Elle semblait venue d'un autre monde, avec sa robe d'un bleu céleste dont les broderies scintillaient à la lueur des flammes. Son regard était triste et inquiet.

- Qu'est-ce qui vous tracasse? demanda le marquis d'une voix étrangement douce.

- Hier soir, je me suis dit que les dames que vous aviez invitées étaient en quelque sorte comme les hétaires dont parlent les anciens Grecs...

- Gilly aurait dû surveiller vos études de plus près !

- Ces auteurs racontent que des femmes très belles et cultivées fréquentaient les hommes politiques, les chefs d'Etat, comme par exemple, Alexandre le Grand. La nuit dernière, je vous ai comparé à Alexandre...

- Des hétaires! murmura le marquis. Je comprends pourquoi vous n'étiez pas choquée.

Mais cette femme qui s'est dévêtue, qu'en avez-vous pensé?

- Gilly disait toujours que la nudité n'a rien de honteux quand elle va de pair avec la beauté.

Elle rougit et baissa les paupières :

- Toutefois, découvrir les choses dans leur réalité est différent.
- Certes, convint le marquis.
- Ces jeunes femmes étaient si vives et si jolies! Je comprenais très bien que vos invités soient contents de les regarder, de leur parler... En revanche, pour Emmeline ou cette enfant qui accompagnait sir Roger Crowley tout à l'heure...
- Sir Roger? Vous l'avez vu?
- Il montait l'escalier tandis que j'allais vous chercher.
- Il vous a parlé?

Fortuna détourna la tête.

- Vous a-t-il adressé la parole? interrogea Thane.
- Oui.
- Que vous a-t-il dit?
- Je préfère ne pas le répéter...
- J'insiste! Vous m'entendez?
- Il m'a dit que vous seriez vite las de moi. Je ne voulais pas l'écouter!

Il y eut un long silence.

Fortuna posa sa joue contre l'accoudoir du fauteuil et murmura :

- S'il vous plaît, ne me chassez pas d'ici!
- Ne craignez rien de ce genre. Je vous promets, Fortuna, que je veillerai sur vous dans l'avenir. Oubliez ce qui s'est passé ce soir.
- Le pourrai-je?

La jeune fille leva les yeux; ils étaient pleins de larmes.

- Plus jamais, promit le marquis, plus jamais je ne vous conduirai en pareil lieu.

- C'était horrible! Je ne comprends pas qu'une personne comme vous prenne plaisir à s'y rendre.

- Fortuna, je vous ai dit d'oublier. Voulez-vous déjà me désobéir?

- Non! Non! Simplement, je ne m'attendais pas à trouver à Londres tant de choses déconcertantes! J'essaierai de ne plus y penser, mais comment effacer de ma mémoire ce vieil homme étendu sur le sol, et la pauvre fillette entraînée par sir Roger Crowley?

Le marquis se leva d'un mouvement brusque :

- Si Gilly était encore de ce monde, je vous renverrais auprès d'elle dès demain.

- Vous me chasseriez? Vous êtes en colère contre moi? Tout va mal aujourd'hui! J'étais si heureuse pendant le dîner! Mais depuis... Tout est gâché. C'est ma faute. Pardonnez-moi!

Thane contempla longuement la silhouette menue de Fortuna.

- Il est temps de monter vous coucher, dit-il enfin.

- Je ne pourrai pas dormir! Je penserai à toutes les sottises que je viens de faire... (Une idée soudaine parut la frapper :) Vous désirez rejoindre le duc pour une autre partie? Ou encore l'une de vos hétaires, beaucoup plus charmante que moi?

- Que vous êtes jeune... Faut-il vous dire que je n'ai plus aucune envie de jouer ce soir?

Que je vous trouve plus charmante que n'importe quelle hétaire? (Il eut un sourire :) Je soupçonne fort les auteurs grecs de les avoir idéalisées!

Il s'assit de nouveau et prit le visage de Fortuna entre ses mains :

- Oubliez ce que vous avez lu à leur sujet. Oubliez ce qui s'est passé tout à l'heure. Au Palais de la Fortune, vous êtes peut-être une miss Personne, comme vous l'avez prétendu, mais vous restez fondamentalement une dame : on vous a élevée comme une jeune fille de bonne famille et sous mon toit vous devez vous conduire correctement. Une dame ne parle pas de ces choses-là, ne soupçonne même pas leur existence.

- Merci, vous êtes bon, mais je me rends compte que je suis une

personne sans famille, sans statut social; ni une lady comme les belles promeneuses de St. James ou de Hyde Park ni une paysanne comme Emmeline. Et je ne puis m'empêcher de m'interroger sur mon avenir. Quand le temps viendra où vous ne voudrez plus de moi ici...

Fortuna regardait le marquis droit dans les yeux. Soudain, quelque chose d'étrange survint entre eux. Ils ne pouvaient plus se quitter des yeux. Les mains du marquis semblaient brûlantes sur les joues de Fortuna : elle restait immobile, n'osant plus respirer.

Un frisson la secoua et le marquis la libéra.

- Vous avez raison! dit-il d'une voix dure. Vous n'avez ni famille ni rang!

Fortuna s'effondra au pied du fauteuil.

Le marquis se leva :

- Demain matin, nous partirons pour le château.

- Le château de Thane? Oh, je désirais tellement le connaître! Voir l'endroit où vous habitiez enfant sous la surveillance de Gilly.

- Nous partons là-bas parce que cela servira mieux mes projets que de rester à Londres.

- Comment cela?

- Arrêtez de poser des questions! jeta-t-il d'un air excédé.

Il alla tirer le cordon de sonnette.

- Vous avez appelé, milord? s'enquit le maître d'hôtel.

- Miss Fortuna et moi prendrons la route pour Thane demain matin. Envoyez un messenger, afin de prévenir le personnel de notre arrivée. Nous voyagerons avec le phaéton. Les bagages suivront.

- Bien, milord.

- Et maintenant, Fortuna, dit le marquis comme Chambers se retirait, je vous propose de monter vous coucher car je désire que nous partions tôt demain matin, et je déteste attendre.

- Je ne dormirai pas! Quel plaisir de voir le château! Gilly me l'a décrit

tant de fois... Me montrerez-vous les endroits où vous alliez vous promener, enfant?

- J'y réfléchirai, dit le marquis d'un ton plus doux. Emportez une amazone si vous en possédez une. Mes chevaux auront besoin d'être montés.

- Quelle chance! Mme Yvette a déclaré que c'était là un vêtement de première nécessité.

- Yvette me connaît! D'ailleurs, elle faisait une charmante cavalière.

- Vous l'avez déjà emmenée avec vous à cheval?

- Plusieurs fois... (Il s'arrêta net:) Vous posez trop de questions! Ne soyez pas si curieuse!

- Ainsi... Mme Yvette a été l'une de vos hétaires. Je m'en doutais un peu : elle semblait si bien connaître vos goûts. Vous avez dû avoir beaucoup de belles amies. Tout comme Alexandre le Grand!

Elle fit la révérence et s'éclipsa prestement.

Le marquis la suivit des yeux puis se versa un verre d'alcool; il allait le porter à ses lèvres lorsque avec un juron qui résonna dans la pièce, il le jeta contre les chenets : mille éclats de cristal s'éparpillèrent, les flammes bondirent.

- Je le vaincrai! Malheur à lui! Qu'il rôtit en enfer!

- Comme c'est beau! Plus merveilleux que je l'imaginais!

La vue du château était, en effet, splendide.

Le phaéton du marquis avait passé d'immenses grilles de fer forgé pour s'engager dans une allée de marronniers. Les arbres étaient tous en fleurs blanches ou roses, piquées comme des chandeliers parmi les feuilles.

Et soudain le bâtiment s'était dressé devant eux, avec son donjon datant de l'époque normande, carré, puissant, imprenable. Au fil des siècles, les seigneurs du lieu avaient ajouté d'autres constructions, une aile au temps de la grande Elisabeth, une autre sous Charles II.

L'ensemble paraissait surgir de quelque conte. Protégée du vent par une forêt de pins, cernée de douves pleines d'eau où elle se réfléchissait, la fière demeure bravait les années, semblant même défier encore ses ennemis de jadis.

- C'est exactement le cadre qui vous convient, milord!

- Un château sans terres...

Il y avait tant de souffrance dans la voix du marquis que Fortuna posa la main sur la sienne :

- Vous les retrouverez! Vous me croyez peut-être folle, mais je sais que je vous porterai chance.

- C'est à voir, dit le marquis d'un ton neutre.

Mais Fortuna sentit, sous l'indifférence affichée, comme une nuance d'espoir.

Dès qu'ils furent descendus de voiture, Thane conduisit Fortuna dans tous les endroits qu'elle désirait connaître : la salle d'études où il travaillait avec Gilly, la chapelle romane où il assistait à la messe, les innombrables salons.

Pour la jeune fille, c'était comme une leçon d'histoire : elle sentait de façon presque palpable la succession des générations qui avaient habité ces lieux.

- Comment supportez-vous de vivre loin d'ici? demanda-t-elle.

Le marquis buvait un verre de madère en attendant le déjeuner.

- Croyez-vous que cela me plaise d'être confiné dans quelques hectares, alors que mon père en possédait des milliers?

Fortuna frissonna sous la violence de sa réplique. Elle avait manqué de tact. Pour sa part, cependant, elle n'en eût pas demandé plus : elle aurait été heureuse de rester là, parmi les merveilles du château serti dans son écrin de verdure et de lacs ! où nageaient des canards et des cygnes.

Fortuna fut chaleureusement reçue par le personnel, comme elle l'avait été par les domestiques de Thane House qui avaient connu Gilly. Le vieux maître d'hôtel, Bateson, avait servi le père du marquis, et aussi son grand-père; les servantes se rappelaient parfaitement miss Gillingham, et de nombreux serviteurs déclarèrent qu'ils vouaient grande admiration à la gouvernante de « Master Sylvanus ».

Beaucoup d'entre eux parlaient du marquis comme s'il était encore un enfant. Fortuna put se le représenter facilement courant partout, glissant le long des rampes interdites, et parcourant la campagne avec ses chiens.

Il y avait encore des chiens au château : ils firent au marquis un accueil délirant et, comme il se penchait pour les caresser, Fortuna crut voir son expression désabusée laisser place au contentement d'un homme heureux.

Bien trop vite, l'amertume revint. Quand il regarda le portrait de son père, ce fut pour dire :

- Grâce à Dieu, il n'a pas vu ce qui s'est passé après sa mort!

Fortuna eut du mal à entretenir la conversation pendant le déjeuner mais elle y parvint et fit même rire Sylvanus deux ou trois fois.

- Voulez-vous faire un tour à cheval, cet après-midi? demanda-t-il. Nous ne pourrions pas aller loin, de peur de franchir les limites de mes terres, mais si cela vous plaît, nous partirons dans une demi-heure.

- Je ne serai pas longue à me préparer!

Elle se rendit dans sa chambre où plusieurs caméristes l'attendaient,

non pour prendre soin d'elle mais pour parler des anciens jours.

- Que cette pièce est jolie! s'exclama Fortuna.

Le lit avait un baldaquin brodé, avec des plumes d'autruche piquées aux quatre coins; les meubles étaient dorés et sculptés; partout, des vases de fleurs.

De la fenêtre, Fortuna put contempler les buissons de lilas mauves et blancs, les cytises avec leurs grappes jaunes agitées par la brise, les seringats.

Tout était d'une beauté si parfaite que Fortuna faillit pleurer. Pourquoi le marquis ne pouvait-il être heureux ici?

Courageusement, elle sourit à la femme de chambre qui préparait son amazone. Mme Yvette s'était surpassée : le joli vêtement avait été conçu pour être porté dans Hyde Park et non à la campagne; il était de velours vert, très ajusté à la taille, avec une ample jupe. Le voile du chapeau était également vert, en fine mousseline.

Fortuna se changea rapidement et descendit.

Les chevaux étaient vifs et nerveux; le marquis la regarda se mettre en selle d'un œil critique.

La jeune fille ne redoutait pas cet examen; elle se jugeait même l'égale des autres compagnes de promenade du marquis.

- Je ne veux pas vous voir monter des chevaux de labour, avait déclaré Gilly quand Fortuna était encore toute petite.

Elle s'était donc rendue chez le pasteur d'un village voisin qui avait acheté, pour sa fille morte peu après, un bel alezan arabe. Il avait consenti à enseigner l'équitation à Fortuna.

Elle montait de façon parfaite et se jouait des obstacles.

- Milord, vous lancerai-je un défi? Je sais que vous êtes joueur. Parions que j'arriverai avant vous au bout de cette avenue!

Et sans attendre la réponse du marquis, elle donna un léger coup de cravache à sa jument, laquelle bondit dans un grand bruit de sabots.

La vitesse de la course comblait Fortuna d'une ivresse délicieuse; elle avait envie de crier de joie. Elle devinait que le marquis montait magnifiquement, mais elle ne pensait pas le voir si tôt venir à sa

hauteur, puis la dépasser.

Ils galopèrent à folle allure jusqu'au bout de l'avenue, où se dressait un mur tout neuf. La jeune fille commença de ralentir sa monture; le marquis l'avait battue!

Celui-ci mit son cheval au pas et se retourna en souriant :

- Maintenant, payez-moi!

Fortuna riait, les joues roses, les cheveux ébouriffés sous son voile :

- Nous n'avions pas fixé d'enjeu!

- Je puis donc vous demander ce qui me plaira.

- Comment vous paierai-je? Vous savez que je ne possède rien.

- Il est curieux d'entendre ces mots sur de si jolies lèvres, dit le marquis avec un sourire ambigu. (Il devina qu'elle ne l'avait pas compris, et ajouta :) Puisque vous n'avez pas d'argent, vous me paierez en baisers.

Fortuna rougit; elle se rappelait la danseuse de l'Opéra pressant sa bouche trop rouge sur celle du marquis.

- Je ne pense pas qu'un baiser puisse se donner à la légère, sans tendresse véritable... Je ne saurais embrasser un homme ou être embrassée par lui, si je ne l'aime pas...

- Qu'est-ce que l'amour? demanda brusquement le marquis. Vous êtes si jeune! Dans un an ou deux, vous serez plus libérale de vos faveurs!

- Non. Je ne changerai jamais.

- Dans ce cas, vous serez très différente des autres femmes!

Au prix d'un effort, la jeune fille reprit gaiement :

- Pour le moment, je suis votre débitrice. Je n'ai pas un penny en poche!

- Y a-t-il plus grand malheur pour un joueur?

- Je trouverai le moyen de vous rembourser, milord. Cela valait quand même la peine de parier, n'est-ce pas?

- Vous montez remarquablement bien.
- Vous pensiez que je me vantais, quand je vous ai défié. Avouez donc!
- Je n'imaginais pas que Gilly ait pu vous procurer une monture digne de vous.
- Quelqu'un de très gentil l'a fait!
- Vous m'aviez pourtant dit que vous n'aviez pas de soupirants, dit le marquis d'un ton sec.
- J'ai appris l'équitation sur un cheval magnifique, appartenant à la fille d'un pasteur voisin.

Tout en donnant l'explication qui lui paraissait s'imposer, Fortuna se demandait pourquoi il était si prompt à lui donner tort, à la trouver en faute. Elle pensa qu'il réagissait ainsi parce qu'il avait rencontré les formes les plus odieuses de la tromperie.

- Où allons-nous maintenant? demanda-t-elle.
- Nous sommes à la limite de mes terres, comme vous le voyez. Revenons par les bois.

C'est tout ce que je peux vous offrir.

Fortuna poussa un soupir. L'amertume et la rancœur avalent repris possession du cœur de Sylvanus et elle se sentait impuissante à le reconforter.

Ils chevauchaient côte à côte sous les arbres i lorsqu'ils entendirent le son d'une trompe de chasse et virent s'approcher deux piqueurs en veste rouge et bombe de velours, entourés d'une douzaine de ; chiens courants.

- Sont-ils à vous? demanda la jeune fille.
- C'est tout ce qui reste de la meute de mon père, répondit sèchement le marquis. Il avait sélectionné i une race avec laquelle il suivait des chasses mémorables.

Les piqueurs saluèrent :

- Nous sommes heureux de vous voir de retour, Votre Seigneurie, osa dire l'un d'eux.

- Je vois moins de chiens que d'habitude; où sont les autres?
- Deborah et Juliette ont eu des petits, milord.
- Encore? Inutile de garder les chiots.
- Bien, milord. Le colonel Fitzgibbons, que nous avons rencontré, vous propose d'aller chasser avec lui, cet automne. Cela lui ferait plaisir.
- Je chasserai chez moi, ou pas du tout.
- Bien, milord.

L'homme semblait déçu. Il souffla dans sa trompe, salua son maître et s'éloigna avec les chiens. Son compagnon le suivit.

Le marquis mit son cheval au trot. Il était peu enclin à parler. Ils atteignaient maintenant un bois de pins.

Il régnait là une atmosphère de mystère. Des pigeons invisibles roucoulaient, des lapins détalait, un chevreuil se glissa furtivement entre les troncs.

- Quand j'étais petite fille, murmura Fortuna, je croyais que les dragons et les monstres avaient leur repaire dans les bois de pins.
- Vous en trouverez plutôt dans les rues de Londres, ou au Palais de la Fortune.
- Il faisait allusion à sir Roger Crowley. Pourquoi cherchait-il à lui causer de la peine en lui rappelant un homme qu'elle désirait oublier?
- Dans les contes de fées, la demoiselle en détresse est toujours sauvée de justesse par un prince, dit Fortuna.
- Quel ennui si le prince est trop occupé...

- Et surtout quelle humiliation pour lui s'il est dans l'embarras et que la demoiselle vole à son secours!

- Sauriez-vous ainsi venir à mon aide? demanda le marquis.

Pour une fois, il n'avait pas son air sarcastique.

- Je ferais tout mon possible. Et que recevrais-je en récompense?

- Comme vous êtes intéressée! La moitié de mon royaume, évidemment.

- J'accepte! cria Fortuna en tendant la main.

Elle était ravissante, se détachant sur le fond d'arbres sombres, son regard interrogeant le marquis avec une coquetterie involontaire. Thane se rendit compte qu'elle essayait de le distraire, de chasser les idées noires qui l'assaillaient chaque fois qu'il revenait au château.

Il eut honte de lui. Prenant la main tendue de Fortuna, il la porta à ses lèvres.

- Mon sort dépend de vous, douce demoiselle!

Pendant quelques moments ils allèrent ainsi, au pas, sans se lâcher la main.

« Ce bois est un lieu enchanté... », pensa la jeune fille.

A la lisière des arbres, des jacinthes par milliers formaient un tapis d'azur. Un immense panorama s'étendait devant les promeneurs, des champs verts et or, des bosquets, une rivière aux méandres capricieux.

Le marquis arrêta son cheval :

- Tout ceci appartenait à ma famille. Mes ancêtres ont combattu pour défendre ce domaine contre l'ennemi, un ennemi qui venait sans se cacher, armes à la main, un ennemi que l'on pouvait combattre et vaincre.

- Je comprends que ce soit très dur pour vous, mais ne laissez pas le duc remporter une seconde victoire!

- Que voulez-vous dire?

- Ne permettez pas au duc d'Accrington de vous détruire. Je sais qu'il a pris vos terres et vos immeubles de Londres, mais des biens matériels ne sont rien pour un homme auprès de son esprit, de son âme.

- Je vois ce que vous voulez dire. Il est trop tard, Fortuna! Je suis maintenant le Jeune Démon. Il m'a rendu semblable à lui!

- Non, ce n'est pas vrai!

Elle éperonna son cheval et s'enfuit, comme si elle ne pouvait soudain plus supporter la vue de ces terres qu'il ne possédait plus.

Le marquis la suivit lentement, sans tenter de la rattraper. Comme elle contournait le bois, Fortuna poussa une exclamation :

- Des Bohémiens!

A l'abri du vent se dressait un campement.

- Regardez! dit-elle à Sylvanus qui l'avait rejointe. Quelles jolies roulottes! Je me souviens en avoir visité souvent, avec Gilly : elle aimait demander aux femmes des recettes, des remèdes. Peut-être ces gens sont-ils du même clan?

Elle guida son cheval vers le camp. Des enfants étaient rassemblés autour d'un feu où chauffait une marmite. Des femmes étendaient du linge mouillé sur l'herbe.

Fortuna s'arrêta près de l'une d'elles :

- N'êtes-vous pas du clan Buckland?

La Bohémienne poussa un cri et, dans un joyeux tourbillon d'exclamations et de rires, une petite foule entoura bientôt la jument de Fortuna.

- Ce sont bien les mêmes! dit-elle au marquis. Je me souviens de Léonora qui avait donné à Gilly d'excellents conseils. Plusieurs de ses filles sont ici.

- Demandez-leur si elles se souviennent des Grimwood.

Fortuna resta figée une seconde. Son sourire s'éteignit. Le marquis crut quelle allait refuser de poser cette question mais, d'une voix neutre, elle s'adressa aux femmes dans leur langue.

Elle recueillit plusieurs réponses.

- Leur mère, Léonora, vit toujours. Elle repose dans l'une des roulottes. Elle a bien connu les Grimwood.

Le marquis descendit de cheval :

- Montrez-moi le chemin.

Des gamins se précipitèrent pour tenir sa monture et celle de Fortuna.

Tous deux furent menés jusqu'à une caravane dont les parois étaient peintes et décorées, et qui était rangée un peu à l'écart des autres.

Une femme pénétra dans la roulotte, parla quelques moments avec la malade, puis leur fit signe d'entrer.

L'intérieur était d'une propreté méticuleuse. Accrochés aux murs, des ustensiles de cuivre brillaient comme des miroirs. Les fenêtres étaient voilées de rideaux de guipure; sur le lit était allongée une femme très âgée.

Elle avait le teint sombre et les yeux noirs de sa race. Des anneaux d'or scintillaient à ses oreilles et la main frêle qu'elle tendit à Fortuna était chargée de lourdes bagues.

- Léonora, vous souvenez-vous de moi?

La femme indiqua aux visiteurs deux chaises pailées. Le marquis, trop grand pour se tenir droit dans la roulotte, fut aise de s'asseoir.

- Vous êtes la petite demoiselle de miss Gillingham, dit Léonora dans un anglais plus compréhensible que le parler de son clan.

- Voici le marquis de Thane, dit Fortuna. Vous campez sur son domaine.

- Merci, milord.

- Avez-vous appris la mort de miss Gillingham?

- Non, mais je l'ai devinée dès que vous êtes entrée.

- Elle parlait toujours de vous avec beaucoup de reconnaissance. Vos remèdes l'ont aidée à guérir bien des gens.

- Je voudrais vous poser une question, intervint le marquis. Vous rappelez-vous la famille Grimwood?

- Oui, dit la vieille femme. Nous passions chaque été par leur ferme. C'étaient des amis pour nous.

- Étiez-vous là quand miss Fortuna est née? demanda le marquis.

- Je me souviens de cette nuit où Mme Grimwood donna naissance à son sixième enfant.

- Et trois jours plus tard la ferme était vide. Savez-vous où ils sont partis?

- Par-delà les mers. L'homme est venu nous dire qu'il s'en allait; il nous a payés pour nos travaux, très honnêtement.

- Vous a-t-il fait part de sa destination? Ayez la bonté de chercher dans votre mémoire; c'est très important pour nous.

Léonora, pendant un long moment, resta silencieuse. Elle reprit enfin d'une voix lente :

- Une île... Vers l'ouest. Une petite île entre deux grandes îles.

- Une petite île entre deux grandes? répéta le marquis.

- Et le symbole de cette île est le chat...

Fortuna regardait avec intensité la vieille femme, comme pour pénétrer ses pensées.

- Un chat sans queue..., ajouta-t-elle.

- Serait-ce l'île de Man? dit vivement le marquis.

- C'est cela! répondit Léonora.

- Merci. Merci beaucoup de votre aide!

Thane mit la main à la poche et en sortit une guinée d'or. Il voulait l'offrir à la Bohémienne mais Fortuna posa vivement ses doigts sur les siens. Il comprit que c'eût été une maladresse.

- Léonora, le marquis et moi vous remercions et vous souhaitons meilleure santé.

- Bientôt, je quitterai pour toujours cette roulotte.

- Puissiez-vous trouver la paix!

- Je n'ai jamais oublié la bonté de miss Gillingham.

- Je sais. Peut-être, un jour, pourrai-je aider votre clan à mon tour.

- Plus tard, vous occuperez une situation si haute que vous pourrez faire beaucoup de bien...

La vieille femme ferma les yeux et se tut.

Fortuna se leva sans mot dire et quitta la roulotte. Le marquis la suivit.

- Entre amis, chuchota la jeune fille, on ne se donne pas d'argent, mais vous pouvez offrir une piécette aux enfants qui ont gardé nos chevaux.

Elle dit adieu à tous et se remit en selle.

Le retour au château se fit en silence. Le marquis réfléchissait à ce qu'il venait d'apprendre.

En montant les degrés du perron, il se tourna vers Fortuna :

- Reposez-vous jusqu'au dîner. J'ai invité quelques amis à passer la soirée avec nous.

- Une réception? Oh!... J'espérais que nous serions seuls.

- Je désire que ces gens vous voient.

Elle avait l'air déçue.

- Vous ne souhaitez pas qu'ils restent tard, reprit le marquis, et moi non plus. Nous pourrions très bien les faire partir vers onze heures.

- Et comment cela, sans paraître impolis?

- Après -le dîner, quand vous vous retirerez au salon, ces messieurs resteront avec moi à table. Un peu avant 11 heures, vous remettrez à Bateson un billet pour moi. Écrivez n'importe quoi, c'est sans importance. Cela me permettra de renvoyer tout le monde.

- Quelle bonne idée! s'écria Fortuna enchantée.

Le marquis ne fit pas écho à sa joie; son expression fermée laissait deviner qu'il avait ses raisons pour organiser cette petite mise en scène... Ce n'était sûrement pas parce qu'il désirait se trouver seul avec elle.

Fortuna monta dans sa chambre, enleva son amazone et revêtit une robe d'intérieur; elle admira, une fois encore, la jolie vue qu'on découvrait de sa fenêtre.

« Il pourrait être heureux ici, songea-t-elle, à condition qu'il oublie sa

rancune, sa haine contre le duc... Il a perdu ces terres que nous avons vues tout à l'heure, mais il possède encore tant de choses! Comment lui faire comprendre cela? Comment l'aider? »

Elle se sentait désarmée, sans pouvoir sur lui. Elle n'arrivait pas à comprendre cette amertume qui, comme un poison, détruisait la vie du marquis. Pourtant, il était si beau avec son visage aux traits fermes, au front large, aux yeux sombres. Son expression dure et cynique s'effaçait parfois par la magie d'un sourire.

A ces moments-là, la douceur de son regard était irrésistible; mais quand sa voix devenait dure, la jeune fille avait peur de lui.

« Mon Dieu, secourez-le! »

Elle devait trouver le moyen de le guérir, comme Gilly avait guéri tant de malades.

Miss Gillingham disait souvent : « Les maux de l'âme sont beaucoup plus difficiles à soigner que ceux du corps. »

Saurait-elle lui rendre la paix et le bonheur?

Un bruit d'ailes la fit tressaillir; une colombe blanche s'était posée sur l'appui de la fenêtre.

Elle n'avait pas l'air apeurée. Elle penchait la tête d'un côté, puis de l'autre.

« Est-ce un signe favorable? » se demanda Fortuna.

La colombe ouvrit ses ailes et s'envola dans la clarté du soleil.

- Je trouverai un moyen! s'écria la jeune fille.

Elle sentait le courage lui revenir.

Des femmes de chambre apportèrent une baignoire de métal et la remplirent d'une eau parfumée.

Après le bain, elles séchèrent Fortuna avec des serviettes qui sentaient la lavande, puis elles la revêtirent d'une robe vert Nil décorée de fins volants de dentelle.

Fortuna descendit au salon. Le marquis s'y trouvait déjà. Il portait un habit du soir vert foncé qui lui allait à la perfection.

- Ne sommes-nous pas comme deux créatures des forêts? s'écria la jeune fille. Nous avons des vêtements de la même couleur.
- C'est le hasard. Je n'ai pas choisi votre robe. Dirai-je qu'elle vous va délicieusement?
- Quelle flatterie! Arrêtez, ou je vais devenir une abominable vaniteuse!
- Est-ce vraiment à craindre?
- Non: je connais trop mes défauts! D'ailleurs, vous ne manquez jamais de me les rappeler!

Le marquis souriait :

- Vous avez donc décidé de voir en moi un ogre?
- N'est-ce pas un genre de personnage que l'on rencontre dans un vieux château?

Cependant les ogres des contes, et cela me rassure, sont très galants avec les femmes.

Il éclata de rire :

- Quelle éducation Gilly vous a-t-elle donnée, pour faire de vous une coquine aussi impertinente?

Sa voix était soudain si gaie que Fortuna sentit son cœur bondir.

« Je dois réussir à l'amuser, songea-t-elle, à lui faire oublier ses idées noires. »

- Voulez-vous un verre de vin, Fortuna? Non, j'oubliais, vous n'aimez pas cela.
- J'en prendrai avec vous. Les messieurs n'aiment pas boire seuls.
- Comment le savez-vous? Encore une de vos lectures?
- Non : une constatation personnelle. Les gens préfèrent partager leurs plaisirs.
- Moi, je préfère être seul, dit le marquis avec obstination.

- Je ne vous crois pas. Auriez-vous eu autant de plaisir à monter à cheval cet après-midi, si je n'avais pas été là? Et je pense que cela vous a plu de me montrer la chapelle et les salons et... (Elle fit une pause avant de reprendre :) Allez-vous dire que vous n'étiez pas heureux dans le bois de pins?

Le marquis détourna les yeux.

- Vous avez toujours raison, n'est-ce pas? dit-il d'une voix tranchante.

Un valet apporta un plateau sur lequel se trouvaient un verre de vin et un autre rempli d'un liquide que le marquis examina d'un air sourcilleux :

- Qu'est-ce donc?

- Du jus de pêche pour miss Fortuna, milord. M. Bateson a pensé que Mademoiselle le boirait plus volontiers que du vin.

- Comme c'est aimable de sa part! Merci beaucoup.

- Encore une marque d'attention de mes serviteurs.

- Ils aimaient tellement Gilly! Ils veulent que je me sente bien ici.

- Et moi? Suis-je comme eux?

Fortuna leva les yeux vers son hôte. Son expression sarcastique avait disparu.

- Êtes-vous content que je sois ici? demanda-t-elle.

Le visage du marquis était impénétrable et pourtant, une émotion contenue semblait l'habiter:

- Fortuna...

Il prononça son nom comme s'il était sur le point de déclarer quelque chose de solennel.

A cet instant, la porte s'ouvrit et le majordome annonça :

- Sir Hugo Barrington, milord.

Sir Hugo était un homme d'âge mûr, mais pourtant beau encore. L'épingle de diamants qui retenait les plis de sa neigeuse cravate jetait mille feux tandis qu'il s'avavançait.

- C'est un plaisir de vous revoir, Thane!

Il aperçut Fortuna qui se trouvait un peu en retrait, près de la cheminée :

- Madame la duchesse! Mon Dieu, je ne m'attendais pas...

Il s'arrêta net et ajusta son monocle :

- Oh! j'ai cru voir...

- Vous ne connaissez pas miss Fortuna Grimwood. Fortuna, voici un vieil ami à moi, sir Hugo Barrington, l'un des grands personnages du comté.

- Votre serviteur, miss Grimwood.

Barrington ne semblait pouvoir détacher son regard des cheveux clairs et des yeux lumineux de la jeune fille.

- Comme c'est étrange..., murmura-t-il.

Au même moment, le maître d'hôtel apparut et annonça :

- Le général Stirling! Lord Trevor!

Ces deux messieurs étaient, eux aussi, d'un certain âge; ils dévisagèrent Fortuna en cachant avec peine leur stupéfaction, tandis que le marquis faisait les présentations.

- Cela fait si longtemps que vous êtes venu, mon garçon, dit le général. Chaque fois que je passe près du château, je regarde si votre étendard n'y flotte pas.

- Il n'y restera pas longtemps. Ce n'est qu'une courte visite mais je ne voulais pas regagner Londres sans avoir revu de bons amis comme vous.

- M. Colin Fitzgibbons, milord!

Le marquis eut l'air étonné : un très jeune homme entra.

- Vous ne me connaissez pas, milord, dit-il non sans timidité. Mon père a eu un regrettable accès de goutte et m'a chargé de vous dire ses regrets.

- Monsieur Fitzgibbons, je suis ravi de vous rencontrer, mais triste d'apprendre que la santé de votre père n'est pas bonne. (Se tournant vers Fortuna, Thane ajouta :) Puis-je vous présenter M. Colin Fitzgibbons? Miss Fortuna Grimwood.

Le dîner fut annoncé et tout le monde se dirigea vers la salle à manger.

Le marquis plaça la jeune fille à une extrémité de la table, avec le général à sa droite et le jeune Fitzgibbons à sa gauche.

Un immense bouquet ornait le centre de la table, ainsi que plusieurs chandeliers d'argent.

De ce fait, Fortuna ne distinguait pas bien le marquis assis à l'extrémité opposée. Il semblait sincèrement heureux d'accueillir ses vieux amis, répondait à leurs plaisanteries et ne se formalisait pas de leurs allusions à sa vie de plaisirs.

- Quand serez-vous las des lumières et des séductions de la ville? demanda lord Trevor.

Mon épouse espère toujours vous voir amener à Thane une belle châtelaine.

Le marquis fronça les sourcils :

- Mon cher Georges, imaginez-vous que je choisirai le genre d'épouse chère à lady Trevor?

- Je ne puis vous blâmer, mon garçon, pour votre choix du moment, répliqua-t-il en jetant un regard en direction de Fortuna.

M. Fitzgibbons venait précisément d'engager la conversation avec elle :

- Aimez-vous la campagne, mademoiselle?

- J'y ai vécu toute ma vie!

- On ne le croirait pas, à vous voir!
- Une provinciale doit-elle témoigner de son goût de la nature en venant dîner avec des chaussures crottées et un panier d'œufs au bras?

Le jeune homme sourit :

- Pas la peine d'aller jusque-là! Les taches de rousseur suffisent!
- Que vous êtes cruel! dit Fortuna en riant. Que faites-vous ici, quand vous ne dites pas de méchancetés?
- Vous désirez vraiment le savoir?

- Bien sûr.

- J'adore dessiner des plans de maisons.

- Vous voulez devenir architecte?

Il acquiesça :

- Malheureusement, j'ai autant de chances de réaliser mes ambitions que de marcher sur la lune...

- Pourquoi donc?

- Parce que mon père veut faire de moi un politicien, ce qui ne me tente nullement.

- Quel genre de maisons dessinez-vous?

- Mon père a récemment fait restaurer notre château, répondit le jeune homme avec ardeur.

J'étais constamment aux côtés du maître d'œuvre. Il m'a beaucoup appris. Je crois que je serais assez doué pour ce métier.

Il soupira :

- Quand j'en ai parlé à mon père, il a refusé net. Il m'interdit d'entreprendre des études d'architecture. Alors, je m'exerce tout seul, et j'essaie d'imaginer comment il serait possible d'améliorer les demeures des paysans.

- Vous avez des idées?

- Beaucoup trop pour vous les dire toutes maintenant.
- Une seule?
- Eh bien, il m'a semblé... Oh, pardon, miss Grimwood! Je dois vous sembler horriblement ennuyeux!
- Au contraire. Cela m'intéresse. Continuez, je vous en prie.

Comme elle semblait sincère, il reprit :

- Beaucoup de maisons, surtout celles des vallées, me paraissent très humides. S'il était possible de construire le plancher, non pas au niveau du sol, mais légèrement surélevé, je crois que cet inconvénient disparaîtrait.
- C'est vrai! dit Fortuna. Je pense que vous avez raison. Nous sommes passés voici quelques jours dans le quartier de Lambeth qui en ce moment appartient au marquis, et à cause de la proximité du fleuve les façades portent des traces de moisissure.

Si intéressée qu'elle fût par le sujet, la jeune fille se rendit cependant compte qu'elle négligeait le général, son autre voisin,

Quand elle se tourna vers lui, elle découvrit avec soulagement qu'il discutait chevaux avec sir Hugo Barrington.

Aussi revint-elle avec plaisir à Fitzgibbons :

- Dites-m'en davantage, voulez-vous?

Ils discutèrent ainsi jusqu'à la fin du repas. Le moment était venu pour Fortuna de se retirer au salon. Comme elle se levait, sir Hugo proposa un toast :

- Ne boirons-nous pas à la santé de la plus jolie personne qu'il m'ait été donné de rencontrer depuis fort longtemps?
- Très volontiers! déclara lord Trevor. Miss Grimwood, à votre santé!

Le général et M. Fitzgibbons se joignirent à lui. Rougissant d'une manière adorable, Fortuna prit congé.

A sa grande surprise, le marquis vint l'accompagner jusqu'à la porte :

- Vous nous manquerez, dit-il en lui prenant la main et en la portant à

ses lèvres.

Les yeux de la jeune fille s'agrandirent d'étonnement. Jouait-il cette petite comédie pour impressionner ses amis?

Au lieu de se rendre au salon, Fortuna se dirigea vers la bibliothèque. Un beau feu y brûlait.

Les chiens du marquis somnolaient devant l'âtre.

Elle s'assit au milieu d'eux et aussitôt ils lui firent fête.

Quand ils se furent un peu calmés, elle réfléchit au repas qui venait de se terminer. Pourquoi les épouses des invités n'étaient-elles pas venues? Pourquoi sir Hugo l'avait-il confondue avec une autre personne?

Les deux autres hommes l'avaient dévisagée avec surprise; ils avaient surtout regardé ses cheveux avec des yeux étonnés. On sentait que des questions se pressaient sur leurs lèvres mais qu'ils étaient trop bien élevés pour les poser.

Seul M. Fitzgibbons s'était comporté de façon normale. Elle avait aimé l'écouter. Peut-être un jour réaliserait-il ses ambitions? Si le marquis retrouvait toutes ses terres, ne pourrait-il lui demander de rénover les fermes en mauvais état?

Plongée dans ses pensées, Fortuna ne sentait pas le temps passer. Une pendule sonna onze heures.

Vivement, elle alla prendre une plume et du papier. C'était la première fois qu'elle écrivait un mot à son-hôte.

« Venez vite. J'ai quelque chose de la plus grande importance à vous communiquer. »

Fortuna. »

Elle sonna pour qu'un valet vienne prendre le message.

Ce fut au bout d'une demi-heure que le marquis entra dans la pièce. Fortuna s'était assise de nouveau devant le feu, avec un chien endormi tout contre elle.

Il s'éveilla en entendant son maître. Les bêtes aboyèrent et agitèrent la queue.

- Comme il vous a fallu longtemps...

Fortuna leva les yeux vers le marquis pour découvrir que son visage était blanc de colère.

Elle reconnaissait le pli caractéristique sur son front et la façon qu'il avait de serrer les mâchoires.

Il traversa la pièce lentement et vint s'appuyer à la cheminée, en regardant la jeune fille de tout son haut.

- Faut-il vous apprendre, gronda-t-il, qu'une jeune personne qui se trouve sous la protection d'un gentilhomme doit refuser les cadeaux d'un autre ? (Sa voix se fit méprisante

:) Je vous croyais différente de ces femmes toujours avides et intéressées. Je me suis trompé.

Après un silence, il reprit :

- Manquez-vous de quelque chose? Pourquoi vous être précipitée sur ce jeune homme?

- De quoi parlez-vous? réussit à dire Fortuna. Qu'ai-je fait? Pourquoi êtes-vous fâché?

- Fâché... Un mot bien faible pour ce que je ressens! Dégoûté, plutôt! Humilié de voir qu'une femme sur qui je veille s'abaisse à mendier près de l'un de mes hôtes!

- Cela n'a aucun sens! Je ne vous comprends pas.

- M'expliquerez-vous ce que voulait dire M. Fitzgibbons quand il m'a confié en me quittant : « Remerciez miss Grimwood de ma part; je viendrai demain matin lui apporter ce que je lui ai promis. » De quoi s'agit-il? Est-ce un bijou? Pourquoi ces remerciements ?

L'expression d'effroi peinte sur le visage de Fortuna disparut :

- Enfin, je comprends tout! Il s'agit bien de bijoux! Non, il veut que je voie les plans qu'il a dessinés pour des demeures rurales ou citadines. Un peu surélevées, pour que l'humidité ne s'y infiltre pas.

- Des maisons?

- Oui, que vous pourriez faire construire sur le domaine, par exemple,

ou à Lambeth, pourquoi pas?

Le marquis prit un fauteuil.

- C'était donc là votre sujet de conversation, tout au long du dîner?

- Oui. M. Fitzgibbons est passionné d'architecture mais son père désire le lancer dans la politique. Je trouve ses idées excellentes. Il m'a promis de me communiquer quelques-uns de ses dessins. Je pensais que cela vous intéresserait.

- Dois-je vous croire?

- Toujours, car je dis toujours la vérité.

- Peut-être..., murmura-t-il lentement.

- Vous vous méfiez tout le temps! Quelles femmes avez-vous donc connues dans le passé?

- Le mensonge est souvent proche de la coquetterie.

- Vous ai-je menti une seule fois?

- Vous n'en avez pas eu l'occasion.

- Je ne crois pas être capable de mentir à ceux que j'aime.

- Et vous aimez beaucoup de gens!

- J'en connais si peu... Vous vous moquez de moi. Il est décidément impossible de vous tenir tête!

- Et pourtant, n'est-ce pas ce que vous essayez de faire ?

- Oui. J'ai toujours rêvé de pouvoir discuter avec un homme intelligent et cultivé, de soutenir des paradoxes pour faire jaillir des idées neuves...

- Vous ne réussirez pas en société, si vous jouez les bas-bleus. Cela fait fuir les hommes.

- De quelle société parlez-vous?

Elle comprit trop tard quelle aurait mieux fait de se taire. Le marquis s'était renversé au fond de son fauteuil et fixait les flammes, le regard dur, les sourcils froncés.

Pourtant, la soirée s'était déroulée selon son désir.

Il avait invité quatre personnages importants, et qu'il savait enclins à bavarder. Trois d'entre eux étaient venus. Ils devaient déjà être occupés à rapporter ce qu'ils avaient vu au château de Thane.

Ils avaient tout de suite été frappés par la ressemblance entre Fortuna et la duchesse d'Accrington. Celle-ci habitait à une quinzaine de kilomètres de là. Elle ne tarderait pas à être avertie.

D'autre part, les invités avaient été charmés par la jeune fille, par sa grâce et ses manières raffinées; ils en parleraient sûrement autour d'eux.

Pour en être tout à fait certain, le marquis avait fait écrire par Fortuna cette petite note.

Bateson l'avait apportée tandis que la bouteille de porto circulait pour la cinquième fois autour de la table.

- De la part de miss Grimwood, milord.

Thane avait déplié le papier, fort conscient des quatre paires d'yeux rivées sur lui.

- Merci, Bateson.

- Pas de mauvaises nouvelles, j'espère? s'enquit sir Hugo.

Le marquis avait eu un petit rire; glissant le message dans la poche de son gilet, il avait simplement répondu :

- Non, non! Les jolies femmes n'aiment pas attendre, voilà tout!

- Miss Grimwood nous invite à passer au salon ?

- Je dirais plutôt... (Il prit un air embarrassé :) que miss Grimwood s'est retirée dans ses appartements.

Inutile de vérifier les sourires entendus qui devaient être apparus sur les visages de ces messieurs : ils se levèrent en consultant leur montre et alléguèrent toutes sortes de bonnes excuses pour se retirer promptement.

Le marquis avait bien manœuvré; au matin, le comté bourdonnerait de la dernière histoire de Thane quittant la table sitôt que sa petite amie

l'en priaît.

Il avait voulu qu'on parlât, et maintenant il en était honteux, sous le regard clair de Fortuna.

Il sentit une petite main se poser sur son genou :

- Vous n'êtes plus en colère, milord?

- Non, et je vous dois des excuses.

- Vous pensiez vraiment que j'accepterais un cadeau d'un étranger? Vous m'avez donné de magnifiques robes, mais c'est différent : Gilly m'a envoyée vers vous. Vous n'êtes pas un étranger pour moi.

- Oui, c'est tout à fait différent.

Elle poussa un léger soupir de soulagement.

- Jetterez-vous un regard sur les plans de M. Fitzgibbons?

- Si cela vous fait plaisir, Fortuna. Que pensez-vous de ce jeune homme?

- Je l'ai trouvé très intéressant.

- Vous plaît-il?

- Oui, certainement. Pourquoi?

- Aimerez-vous épouser quelqu'un comme lui?

Fortuna détourna son regard vers les flammes :

- Je ne désire pas me marier.

- Cela vous arrivera un jour.

- Oui, si je suis amoureuse ! Et, pour être sincère, j'ajouterai que je demande plus encore : je voudrais épouser un homme qu'il me soit possible d'aider... En général, les hommes n'apprécient pas que leur femme se mêle de leurs affaires. Et pourtant, les épouses des politiciens reçoivent, celles des savants recopient leurs écrits; je voudrais être utile à mon mari et non pas me morfondre seule à la maison.

- Vous croyez que cela se passe ainsi dans tous les ménages?

- Oh, j'ai lu et j'ai écouté! Je désire tout partager avec celui que j'épouserai.

- Croyez-vous qu'il sera ravi de partager vos préoccupations? Les biberons, les robes, les potins?

- Je ne compte passer ma vie ni à parler chiffons ni à médire des autres! Je détesterais cela.

En revanche, j'aimerais beaucoup aider M. Fitzgibbons à réaliser ses projets.

- Je vois! dit le marquis d'un ton sec. Finalement, je ne m'étais pas trompé.

- Mais non! Vous ne voulez pas me comprendre! Vous essayez de me faire dire que j'éprouve un tendre sentiment pour un jeune homme que j'ai vu tout à l'heure pour la première fois et qui ne m'intéresse que dans la mesure où je puis peut-être l'aider dans son travail.

Elle se leva avec fougue :

- Cesserez-vous un jour de déformer mes paroles? Pourquoi être si désagréable? Pourquoi vouloir constamment me prendre en faute?

Elle s'exprimait avec force, les yeux brillants, les poings serrés; même ainsi, elle était jolie et fragile...

- Je m'aperçois que j'ai déclenché une tempête, dit le marquis en tendant la main. Fortuna, je vous demande pardon à nouveau.

La jeune fille posa les doigts dans les siens :

- J'ai mauvais caractère, je m'emporte!

- Mais vous étiez dans le vrai. Et moi, j'avais tort. Voyez-vous, je n'arrive pas à croire que vous puissiez être si différente des autres femmes, si exquise et pure!

- Parlez-vous sérieusement?

- Oui.

Le marquis eut l'irrésistible envie d'attirer Fortuna à lui et de la faire tomber entre ses bras.

Peut-être la jeune fille le devina-t-elle, car une rougeur lui monta aux joues et elle parut sur le point de vaciller.

La pendule sonna les douze coups de minuit.

- N'est-ce pas l'heure d'aller vous coucher? demanda le marquis à voix très basse.

- La femme de chambre m'attend. Je lui ai assuré que je n'aurais pas besoin d'elle, mais en vain.

- Parce qu'elle veut, comme Mme Denvers, vous enfermer à clef?

- Je ne pense pas... Elle m'a dit qu'elle m'apporterait un verre de lait chaud dès que je serais couchée, et il n'y a rien que je déteste autant! Mais comment le lui dire?

- Toujours mes gens attentionnés!

- Je n'ai pas tellement envie de monter. J'aime mieux rester ici avec vous, à parler.

- A parler d'amour?

- Oui. C'est là un sujet sur lequel vous en savez plus long que moi. Est-ce vraiment merveilleux d'être amoureux?

- Oh, cela fait longtemps que je n'ai ressenti cette émotion tant vantée!

- Longtemps?

- Des années!

- Ainsi donc, vous n'aimez pas cette danseuse de l'Opéra, celle qui se nomme Odette?

- Pas le moins du monde. Je ne l'ai pas revue depuis le dîner.

Fortuna sourit :

- Comme j'en suis contente! Mais je dois me retirer. Je suis fatiguée. Bonsoir, milord.

Elle fit une profonde révérence et, en se relevant, elle lui envoya un baiser du bout des doigts :

- Je paie ma dette!

Elle était partie.

Le soleil se répandait à flots dans la chambre de Fortuna quand elle se réveilla. Dans le jardin, les oiseaux chantaient.

« Quelle heure est-il? Ne dois-je pas me promener à cheval avec le marquis? » se demanda-t-elle.

Elle descendit rapidement prendre son petit déjeuner; son hôte s'était déjà restauré. Quand elle sortit sur le perron, elle l'aperçut monté sur son étalon noir. Il sourit en lui disant bonjour. Jamais la jeune fille n'avait vu de matinée plus radieuse. Une légère brise chassait les écharpes de brume qui montaient du lac.

Le marquis était de parfaite humeur.

Ils se promenèrent pendant plus d'une heure puis revinrent le long des pièces d'eau : ils aperçurent des canards sauvages, des familles de cygnes et des oies aux pattes roses, une espèce extrêmement rare d'après le marquis.

Le temps passa si vite que Fortuna fut très étonnée en rentrant au château d'y trouver M.

Fitzgibbons avec ses papiers.

Le marquis lui fit bon accueil. Tous trois se rendirent dans la bibliothèque et les plans furent étalés sur le grand bureau. La conversation devint vite très animée. Fortuna et le marquis posaient des questions auxquelles Colin Fitzgibbons répondait avec une précision passionnée.

Ils discutèrent longtemps.

- Il me semble que quelque chose devrait être fait pour l'amélioration des égouts dans les grandes villes, dit la jeune fille. Gilly pensait que leur déplorable fonctionnement était à l'origine de nombreuses maladies.

- Vous avez tout à fait raison! N'est-ce pas, milord?

- C'est à prendre en considération. Je sais que dans certains quartiers comme Lambeth, les maisons sont construites autour d'une fontaine, mais qu'il n'y a qu'un lieu d'aisances pour des dizaines d'habitants.

- Quelle horreur! cria Fortuna.

- Vous ne devriez pas vous occuper de tels problèmes, murmura le marquis.

- Croyez-vous que la santé, le bien-être des familles pauvres ne concernent pas les femmes?

- Nous aurions besoin d'elles en politique, dit Colin Fitzgibbons. Elles ont un esprit plus pratique...

- Merci! applaudit Fortuna. Mais je crains que votre voix isolée ne soit guère entendue!

Il était tard quand le jeune homme prit congé.. Thane le raccompagna jusqu'à son cabriolet.

Quand il revint dans la bibliothèque, il trouva Fortuna tout en haut de l'escalier d'acajou.

- Que cherchez-vous?

- J'ai découvert votre rayon de littérature latine. J'aimerais lire du Juvénal.

- Vous n'en ferez rien, tant que vous serez sous mon toit.

- Vous me l'interdisez?

- Absolument. Donnez-moi ce volume.

- Je vous trouve bien despote!

- Cette lecture ne convient pas à une jeune fille.

- Juvénal ne doit pas être pire que beaucoup d'autres auteurs de ma connaissance.

Il la saisit par la taille et la souleva; Fortuna poussa un petit cri :

- Faut-il que vous choisissiez mes livres comme mes robes?

Il continuait de la tenir dans ses bras :

- Ici, je fais ce que je veux!

- Vraiment?

- Vraiment!

Il y avait quelque chose dans le ton de sa voix qui la fit rougir et se troubler.

A ce moment, la porte s'ouvrit :

- Lady Charlotte Hadleigh, milord!

Le marquis libéra Fortuna de son étreinte et se tourna vers la visiteuse. Elle était éblouissante en robe de voyage rubis et bonnet de même couleur.

- Charlotte! Quelle visite inattendue!

- Je voulais vous surprendre.

Lady Charlotte lui tendit la main; il la porta poliment à ses lèvres.

- Renvoyez cette personne, Sylvanus! J'ai à vous parler.

Thane se raidit. Allait-il refuser d'obéir? Fortuna sans dire un mot ouvrit la porte-fenêtre qui donnait sur la terrasse et s'éclipsa.

Lady Charlotte la Suivit des yeux un moment puis dévisagea le marquis avec fureur :

- Êtes-vous devenu fou, Sylvanus?

- Je ne l'ai pas constaté, jusqu'à présent.

- Comment avez-vous pu commettre la sottise d'amener cette fille ici?

Le marquis ne répondit pas. Elle poursuivit :

- Je me rends chez la duchesse d'Accrington. Quand j'ai appris que vous vous trouviez à Thane, j'ai eu envie de passer vous voir. J'ignorais alors que vous aviez fait le voyage avec la coquine que vous entretenez à Londres.

Elle se mit à parcourir la bibliothèque d'un pas nerveux :

- Jamais, à ma connaissance, vous n'aviez franchi le seuil de votre château avec une personne de ce genre! A Londres, on ferme les yeux mais pas à la campagne, Sylvanus! Et vous le savez. Que ne va-t-on raconter sur vous!

- Oui. Que va-t-on dire?

- Que vous ne possédez plus un atome de respect humain et de décence! Vous pouvez avoir des maîtresses, mais pas sous le toit des Thane!

- Je ne suis pas marié, que je sache.

- Oh, je vous en prie! Je vous ai dit que j'avais l'intention de vous épouser. Je ne désire pas m'installer dans une demeure offensée par la présence de créatures que je devrais ignorer.

- Ignorez-les.

- Sylvanus, cherchez-vous à me mettre en colère? Je vous parle avec la voix de la sagesse.

Les gens du comté ont commencé à jaser.

- Probablement..., dit le marquis avec un sourire.

- Je ne vois pas pourquoi vous agissez de cette façon. Est-ce pour déplaire aux Accrington?

On m'a raconté que cette demoiselle ressemblerait à Sa Grâce. Je n'en crois rien. Ce pourrait être, tout au plus, une enfant illégitime qui compte sur cette prétendue ressemblance pour faire son chemin. Éloignez-la, Sylvanus!

- Et si je n'en avais pas envie!

Lady Charlotte cessa d'arpenter la pièce; elle vint vers le marquis, les bras tendus :

- Pourquoi nous quereller pour une broutille? Je t'aime, Sylvanus, et je veux devenir ta femme... (Elle se blottit contre lui.) Je n'attache pas d'importance à tes petites amies, tant que tu ne les amènes pas ici. Chasse-la. Ne la laisse pas nous séparer.

- Merci de songer à ma réputation, Charlotte, mais elle est déjà si mauvaise...

- Sottises! On pardonne tout aux riches et aux puissants.

- Vous prenez mes intérêts très à cœur!

- Les miens aussi. Donc, la chose est réglée. J'aimerais beaucoup que notre mariage ait lieu au mois de juin. Je serai très fière de toi!

- Je vous remercie.

- Je dois te quitter, sinon je serai en retard pour dîner avec la duchesse. Quand te reverrai-je? Dans deux jours, à Londres?

- Selon votre bon plaisir!

Le ton de sa voix était si chargé d'ironie qu'elle dévisagea Thane d'un air surpris. Sa voiture l'attendait au bas des marches, une élégante berline tirée par quatre chevaux blancs, avec ses armoiries sur les portières.

Elle s'accrocha au bras du marquis :

- Sylvanus, murmura-t-elle, renvoie cette créature! Tu ne dois pas accueillir ici de maîtresses... si tant est qu'elle soit vraiment ta maîtresse!

- Que voulez-vous dire?

- Oh, lord Worcester s'est toqué de cette enfant; il raconte à tout venant qu'elle est trop pure et innocente pour n'être pas vierge. Et pourtant, Sylvanus, n'es-tu pas un séducteur impénitent?

Elle descendit l'escalier d'un pas vif et s'engouffra dans la voiture. Un valet de pied ferma la portière et lady Charlotte s'en alla, laissant le marquis de Thane immobile sur le perron, les sourcils froncés, l'air furieux. Il revint lentement dans la bibliothèque, faisant si peu de bruit que Fortuna ne l'entendit pas entrer.

La jeune fille se tenait dans l'embrasure de la porte-fenêtre. Sa silhouette se détachait sur les frondaisons des arbres. Les rayons du soleil tombaient sur ses épaules et sur sa gorge.

Le marquis resta figé un moment puis se dirigea vers elle avec détermination.

Comme il posait la main sur la nuque de Fortuna, celle-ci murmura :

- J'étais en train d'admirer votre domaine, et je pensais qu'il devait beaucoup de sa beauté à votre mère.

La main du marquis retomba.

- Vous me croirez peut-être un peu folle, poursuivit-elle, mais il me semble qu'elle est toujours là, près de vous et souhaitant votre bonheur.

Il y eut un silence, puis le marquis alla tirer le cordon de la sonnette :

- Nous partons pour Londres!

- Pour Londres?

- Oui, j'ai bien dit pour Londres! Allez mettre un manteau. Vos bagages suivront.

- Pourquoi si vite? Nous étions bien ici...

- Bien? Dans cet endroit perdu? Fortuna, j'ai besoin de distractions; il me faut la présence de mes amis et aussi de mes amies. Ils savent m'amuser, eux!

Il traversa la pièce à grands pas. La porte claqua derrière lui.

Fortuna était pétrifiée. Des larmes brûlantes commencèrent à couler sur son visage; une peine affreuse lui serra le cœur; pour la première fois de sa vie, elle sut ce que c'est qu'aimer. Aimer sans espoir.

Quand l'aube se leva, Fortuna quitta son lit et ouvrit ses rideaux pour regarder Berkeley Square.

Une lueur pâle brillait sur les toits et sur les arbres aux feuilles nouvelles. Les bougies des lampadaires venaient d'être éteintes.

De la nuit, Fortuna avait été incapable de dormir.

Elle était restée allongée, en proie à une douleur d'autant plus insupportable qu'elle surgissait après les merveilleuses journées passées au château de Thane.

Comment n'avait-elle pas compris qu'elle était amoureuse du marquis, depuis le premier moment de leur première rencontre? Elle avait toujours pensé à lui, rêvé de lui; elle l'avait idéalisé, mais maintenant elle aimait l'homme réel, cynique, amer, souvent dur.

Elle se disait avec désespoir qu'elle n'avait rien à lui offrir, sinon un cœur dont il n'avait que faire. Elle revenait sans cesse à cet instant où, dans la bibliothèque, il l'avait blessée avec des mots cruels. Qu'avait-elle dit ou fait de mal? Cette journée s'était déroulée dans une atmosphère exquise : elle avait su le faire rire, elle l'avait senti très proche...

Pourquoi ne l'avait-elle pas embrassé quand il lui avait demandé un baiser pour gage?

Pourquoi avait-elle dit sottement qu'elle voulait attendre l'homme qu'elle aimerait, alors qu'elle était déjà amoureuse de lui?

Maintenant, tout ce qu'elle désirait, c'étaient les bras de Sylvanus autour d'elle et ses lèvres sur les siennes.

Elle se rappelait l'instant où il l'avait fait descendre de l'escabeau en lui disant :

- Ici, je fais ce que je veux!

Elle revivait cette émotion intense, la gorge serrée, le cœur battant.

C'était l'amour, et elle ne l'avait pas reconnu!

Qu'avait donc dit lady Charlotte au marquis? Il avait suffi de sa visite pour que l'homme heureux qui avait chevauché gaiement avec elle, qui avait tenu sa main dans le bois de pins devienne un étranger, un ennemi.

« Mon Dieu, que puis-je faire? »

Elle enfouit son visage dans ses mains...

Le marquis l'avait ramenée à Londres sans prononcer un mot. Il conduisait comme un fou, n'évitant les accidents que grâce à son extraordinaire adresse.

Si Fortuna n'avait été aussi malheureuse, elle aurait goûté une joie étrange à filer comme le vent au mépris du danger.

Ils étaient arrivés à Thane House en un temps record.

Les chevaux luisaient de sueur; Fortuna était rompue : elle avait fait le voyage cramponnée à son siège pour ne pas se trouver projetée dans le vide.

Négligeant les bonnes manières, le marquis était entré le premier dans le hall.

- Mon landau! avait-il ordonné au maître d'hôtel. Je pars dès que je me serai changé.

- Bien milord.

Sans un regard pour Fortuna, le marquis avait monté quatre à quatre les marches du grand escalier.

La jeune fille était restée au milieu du vestibule, abandonnée, éperdue.

- Dînez-vous dans votre chambre, miss? avait demandé le majordome.

- Je n'ai besoin de rien. Merci...

Elle avait réussi à retenir ses larmes en présence de Mme Denver et de la femme de chambre. Quand elle s'était retrouvée seule, elle s'était effondrée sur son lit; elle avait sangloté de toute son âme.

Le ciel de l'aube était clair déjà. La journée s'annonçait belle. Un bruit de roues sur le pavé se rapprocha. S'approchant de la fenêtre, la jeune fille vit qu'un landau s'arrêtait devant la maison. Le marquis en

descendit.

Les rayons du soleil levant vinrent éclairer sa cravate blanche et les revers de sa veste en satin. Il tenait son chapeau à la main et la brise agita ses cheveux.

« Comme je l'aime! se dit Fortuna. Je le distinguerais entre mille! C'est l'homme le plus séduisant que j'aie jamais vu, mais je l'aimerais tout autant s'il était infirme ou défiguré. Je ne puis m'en empêcher. Je lui appartiens, qu'il veuille ou non de moi. »

Le marquis était entré dans la maison tandis que la voiture se dirigeait vers les écuries. La jeune fille pensa qu'il ne devait guère être plus de cinq heures. Elle ne se demanda pas où le marquis avait passé la nuit : elle ne le savait que trop.

Était-ce Odette qui l'avait diverti, comme elle-même était incapable de le faire? Ou était-ce une autre jeune femme plus jolie encore, plus spirituelle ?

Elle se torturait en revivant ce moment où Odette avait posé ses lèvres sur celles du marquis.

Comme la danseuse était vive et gaie!

Elle, Fortuna, avait eu l'occasion d'embrasser le marquis, et elle ne l'avait pas saisie! A présent, le charme était sans doute rompu. Jamais plus elle ne pourrait s'asseoir aux pieds du marquis, devant la cheminée, pour parler de livres ou d'améliorations à apporter au quartier de Lambeth.

Il en avait assez d'elle et la satiété est pire que la haine.

La jeune fille frissonna; elle quitta la fenêtre et regagna son lit, mais elle souffrait tant qu'il lui fut impossible de se détendre. Elle se releva, s'assit un instant dans un fauteuil, revint à la fenêtre. Son malheur ne lui laissait point de repos.

Une femme de chambre lui apporta le petit déjeuner à neuf heures et quand Mme Denvers la rejoignit un peu plus tard, elle poussa de grands cris à la vue de sa pâleur :

- Que vous arrive-t-il, miss Fortuna? Seriez-vous malade?

La jeune fille secoua la tête :

- Non, je vais bien.

Devant l'air incrédule de la femme, elle ajouta :

- Une légère migraine, peut-être.

- Cela ne me surprend pas! Rentrer du château à une allure pareille, je l'ai appris, et ensuite refuser de dîner! Vous devez être moulue des pieds à la tête.

Fortuna eut envie de lui répondre que c'était seulement son cœur qui souffrait mais elle ne voulait pas révéler sa peine.

Se maîtrisant, elle demanda d'un ton léger :

- Quels sont les projets du marquis pour aujourd'hui?

Mme Denvers sembla étonnée :

- Milord a déjà quitté la maison. Ne vous avait-il pas prévenue qu'il s'absentait ce matin?

- Où s'est-il donc rendu?

- Sa Seigneurie en fait un secret mais son valet nous a révélé qu'il se tient à Wimbledon une compétition de boxe organisée par des gens de la haute société : ils parient sur les combattants; l'un d'eux est engagé par notre maître.

- J'espère que son boxeur gagnera!

- Les paris sont contre lui, à ce qu'on raconte. Mais je ne devrais pas vous parler de ces choses, miss.

Fortuna songea que si la chance souriait au marquis, il serait de bonne humeur à son retour.

Il la convierait à dîner, qui sait?

- Mme Yvette a envoyé un mot. Elle vous informe que deux robes commandées sont prêtes pour un essayage. Faut-il lui dire de venir, ou préférez-vous passer à son magasin?

- Je me rendrai chez elle.

Il valait mieux s'occuper au-dehors que de rester dans la maison vide...

- Vous ne pouvez vous y rendre seule, miss. Je vous accompagnerai.

- Merci. Prenons-nous une voiture découverte, par une si belle journée?

- Je m'en occupe. Et je vous envoie Mary pour vous aider à vous habiller.

Fortuna était prête avant que le landau fût devant le perron. Elle attendit la voiture dans la bibliothèque.

Elle revoyait le marquis installé dans son fauteuil favori, au coin de la cheminée. Quand ils étaient revenus du Palais de la Fortune, il lui avait pris le visage entre les mains, et ses yeux avaient été tout proches des siens. Elle avait frémi...

C'était l'amour qui avait provoqué ce trouble en elle. Elle avait alors attribué son émoi à la timidité, elle se trompait...

- Sylvanus, murmura-t-elle.

- La voiture est avancée, miss.

La voix du majordome la fit sursauter. Elle gagna le hall et y trouva Mme Denver en manteau noir et bonnet assorti.

Fortuna prit place sur la banquette et l'intendante s'assit en face d'elle. On avait rabattu la capote; les chevaux secouaient leur crinière pour chasser les mouches; il faisait un temps radieux.

- Quel plaisir de partir en promenade! remarqua Mme Denver. Je n'arrive pas souvent à me libérer.

- Vous tenez la maison si parfaitement!

- Je me suis souvent demandé ce que Sa Grâce ferait sans moi, dit-elle d'un accent dénué de forfanterie. Un gentilhomme ne peut s'embarrasser de soucis domestiques. Il s'attend à ce que tout fonctionne bien, jusqu'au jour où il se marie.

- Croyez-vous que le marquis se mariera?

- Bien sûr! Il lui faut un héritier. Sa situation est bien meilleure à présent.

- Vous faites la comparaison avec l'époque où il se trouvait injustement dépouillé de tous ses biens?

Mme Denvers acquiesça :

- J'ai pensé à ce moment-là qu'il fermerait la maison et qu'il renverrait tout le personnel. Il parlait de partir sur le continent, et pour toujours. Cependant Napoléon guerroyait encore par toute l'Europe et le temps n'était pas aux voyages. Pendant une année, il a fait marcher cette maison et le château avec une domesticité réduite. Il ne pouvait nous payer nos gages.

Elle pinça les lèvres en se rappelant ces mauvais jours.

- Depuis, nous avons reçu tout notre dû, jusqu'au dernier penny. Milord a commencé à gagner au jeu. Ceux qui avaient pris leur retraite sont revenus; j'ai pu engager des valets de pied, des femmes de chambre. Tout était à nouveau comme avant, sauf Sa Grâce...

- C'est qu'il avait trop souffert, dit Fortuna doucement.

- Oui. Nous avions peine à le reconnaître tant il avait changé. Toutefois, miss, si je peux me permettre de formuler un avis, je le trouve presque redevenu comme autrefois.

Le visage de la jeune fille s'éclaira :

- Vraiment? Vous le pensez?

- Je dis la vérité. Vous lui avez fait du bien. Il rit maintenant. Il semble avoir rajeuni.

- Merci, oh, merci!

- Si vous voulez mon opinion, miss Gillingham le prévoyait. Elle s'était entichée de son ancien élève, il n'y avait pas mieux au monde! Elle aurait souffert de le découvrir tel qu'il était avant votre arrivée. Maintenant les choses vont mieux et c'est grâce à vous, miss!

- Je voudrais vous croire... Mais je suis trop simple, trop ignorante. Les autres femmes sont mille fois plus attirantes!

- Non, miss Fortuna, ne vous comparez pas à elles. Il y a une grande différence entre elles et vous, et Sa Grâce commence à s'en apercevoir.

Fortuna sentait sur son visage la douce chaleur du soleil et il lui sembla que l'affreuse tristesse de la nuit se dissipait.

La voiture s'arrêta devant la coquette boutique de Mme Yvette, située

dans une rue calme d'un quartier de bon ton. La jeune fille descendit et tandis qu'elle se dirigeait vers la porte, un laquais en livrée lui barra presque le passage :

- Pardonnez-moi, miss Grimwood, mais un gentilhomme désire vous parler.

- Me parler?

Elle jeta un regard dans la rue et aperçut une voiture soigneusement close. Elle avançait très lentement, tirée par deux chevaux splendides. Le cocher portait la même livrée bleue que le valet de pied.

L'homme en question n'était-il pas sir Roger Crowley?

- Qui demande à me voir?

- Sa Grâce le duc d'Accrington. Il désire vous confier un renseignement d'une grande importance pour le marquis de Thane.

La jeune fille écouta ce propos avec étonnement, puis se dit que le duc, par quelque miracle, regrettait peut-être enfin son odieuse conduite.

- Sa Grâce ne vous retiendra qu'un instant, insista l'homme.

Fortuna se retourna vers Mme Denvers qui venait de descendre :

- Attendez-moi, voulez-vous?

Elle suivit le valet jusqu'à la voiture. La portière s'ouvrit. L'intérieur était sombre; on devinait une forme immobile.

Et tout à coup, elle se sentit soulevée, jetée brutalement dans le véhicule. Elle poussa un cri de terreur quand des mains puissantes la saisirent et la projetèrent sur le plancher.

Le cocher fouetta ses bêtes; quelqu'un tira les cheveux de Fortuna en arrière et l'on glissa le goulot d'une bouteille entre ses dents. Elle voulut se défendre, mais en vain.

Un liquide écœurant et visqueux lui coula dans la gorge et elle ne put que l'avalier.

Une affreuse vague de somnolence la submergea; ses membres devinrent lourds. Comme les ténèbres tombaient sur elle, Fortuna se dit que plus jamais elle ne reverrait le marquis...

Thane avait vu avec plaisir son champion infliger une sérieuse raclée à son adversaire; il avait empoché la belle somme que ses paris lui avaient rapportée; il reprit la route de Londres en d'excellentes dispositions.

Il se sentait fatigué car il n'avait dormi que deux heures la nuit précédente. Ses pensées revinrent à Fortuna...

Il s'était montré cruel envers la jeune fille, et sa conscience le tourmentait. Son mauvais génie l'avait poussé à la faire souffrir autant qu'il souffrait lui-même. La pauvre enfant n'avait pas eu un cri d'effroi, pas une plainte alors qu'il conduisait son phaéton à un train d'enfer. Seul un fou aurait pris tant de risques! Seul un ivrogne aurait osé... Le marquis eut honte de lui-même. Il résolut de présenter ses excuses à Fortuna.

Il se demanda ce qu'elle avait pu faire la veille au soir, après qu'il l'eut laissée seule au milieu du hall, comme une petite fille perdue. Il s'était rendu à son club pour y retrouver Alistair Merril.

Son ami n'étant pas là, il conduisit son phaéton jusqu'à la demeure du colonel; le domestique l'informa que son maître n'était pas encore revenu de chez la duchesse d'Accrington mais qu'il l'attendait incessamment. Aussi le marquis s'installa-t-il confortablement dans un fauteuil avec une bouteille de bon vin.

A 2 heures du matin, rentrant au logis, le colonel Merrill trouva le marquis profondément endormi, les pieds posés sur la table, et le bordeaux plus qu'à moitié bu.

Thane ouvrit les yeux avec la promptitude d'un ancien soldat :

- Tu arrives sacrément tard!
- J'allais te dire la même chose. Ce n'est pas tout à fait une heure pour faire des visites!
- D'où sors-tu?
- D'un dîner peu plaisant pendant lequel une de tes bonnes amies n'a cessé de dire du mal de toi.
- Charlotte Hadleigh?
- Exactement. Tu l'as mise en colère et elle ne tarissait pas sur ta vilenie. J'ai pris congé de ma tante et je pensais regagner Londres

rapidement, mais mon cheval a perdu un fer et j'ai dû réveiller un maréchal-ferrant. Tout cela a pris du temps. Je ne pensais pas que tu étais là, comme une mère poule qui attend le retour de son fils.

- Au diable les mères poules! J'ai des nouvelles pour toi, autrement intéressantes que les allégations d'une femme perfide.

- De quoi s'agit-il?

- Des Grimwood.

- Tu sais où ils sont? Je me suis torturé le cerveau tout au long du voyage pour tâcher d'imaginer où mon oncle avait pu les expédier!

- L'as-tu jamais entendu parler de l'île de Man?

- L'île de Man... Maintenant que tu me cites ce nom, je me souviens qu'à une certaine époque il avait gagné aux cartes un bon morceau de cette île. Je ne me rappelle pas le nom du perdant, mais plutôt les plaisanteries que nous avions faites alors sur ses lointaines possessions.

- C'est là qu'il a envoyé les Grimwood.

- Bien sûr! Une fameuse cachette. Comment as-tu découvert cela?

- Trop long à expliquer. Ce qu'il te reste à faire, mon ami, c'est de t'y rendre, d'arracher une confession écrite au fermier, puis de me rapporter ce document sans perdre une minute.

- Soit. J'ai quelques scrupules à te rappeler qu'il faut de l'argent pour louer un cheval de poste et pour payer son passage sur le bateau.

- J'ai mis deux cents livres en lettres de change sur ton bureau. Et une bourse pleine de guinées d'or. Si le voyage te revient plus cher, tu m'en feras part.

- Je regrette d'avoir à te demander cette somme. Naturellement, c'est un emprunt.

Le colonel avait insisté sur le mot.

- En ce moment, je suis plutôt à court, ajouta-t-il.

- Nous sommes dans le même cas, mon ami, toi et moi, sans oublier Fortuna.

- Comment obligeras-tu mon oncle à la reconnaître pour sa fille?
- Nous entrerons dans les détails quand tu seras revenu de l'île de Man, avec la confession des Grimwood.
- Tu sembles certain du succès...
- Il n'y a aucune raison de croire qu'ils sont morts tous les deux. Tâche d'avoir la signature d'un prêtre, en tant que témoin. Ce serait préférable, quoique cela ne fasse pas grande différence : le duc ne pourra pas nier l'évidence quand il se verra confronté et à ces aveux et à Fortuna.
- Mon oncle va entendre parler d'elle quand il regagnera son château!
- Que s'est-il passé?
- Je suis arrivé dans la matinée, donnant pour excuse que j'étais de passage dans la région et que je m'invitais à déjeuner. Ma tante a été très accueillante, comme toujours. Le duc était encore à Londres. Nous avons bavardé. C'est alors que j'ai abordé le sujet de Fortuna. J'ai insisté sur sa ressemblance extraordinaire avec les O'Keary. (Après un temps, il poursuivit :) A ce moment-là, un vieux bonhomme du nom de Barrington nous est tombé dessus. Il raconte à la duchesse qu'il a dîné chez toi la veille, et il se met à décrire les cheveux de Fortuna, ses yeux, son port de tête... Il ajoute que, pendant une seconde, il a cru voir la duchesse devant lui.
- Qu'a-t-elle répondu?
- Presque rien. Quand Barrington est parti, elle m'a interrogé : « Parlez-moi de cette jeune fille. A-t-elle reçu quelque éducation? » Je lui ai dit la vérité. Je lui ai appris que Fortuna avait vécu dans la compagnie de ton ancienne gouvernante. J'ai ajouté : «C'est, une exquise nature, Votre Grâce! Mais cela ne durera pas longtemps, avec la vie qu'elle mène! » La duchesse a paru très frappée. Elle m'a interrogé davantage. Après quelques hésitations, je lui ai avoué qu'elle vivait sous ta protection et sous ton toit : « On le surnomme le Jeune Démon, ai-je dit encore. Il me semble que résider chez lui et fréquenter des lieux de plaisir comme le Palais de la Fortune n'est pas l'idéal pour une jeune fille de dix-sept ans! »
- Bien, très bien. Comment a réagi la duchesse?
- Elle s'est dressée toute pâle et elle a quitté la pièce en murmurant : «

Non, non cela n'est pas tolérable! »

Le marquis se renfonça dans son fauteuil :

- Ainsi, le duc ne lui avait pas parlé de la première rencontre, au cercle.

- Non. La duchesse ignorait tout de Fortuna jusqu'à ce matin. Mais elle a été largement informée! Ta belle amie est arrivée en crachant des flammes!

- Je l'imagine facilement.

- Elle était si fort en colère qu'elle ne s'est pas embarrassée à choisir ses mots devant la duchesse. Elle criait que tu avais osé amener ta catin au château de Thane. Elle a raconté par le menu la soirée où tu avais invité le corps de ballet. (Le colonel eut un petit rire et poursuivit :) Elle en rajoutait tant et tant que ta réception est devenue une vraie orgie, dont tous les participants se trouvaient dévêtus bien avant la fin du dîner. Ensuite, elle s'est lancée dans le récit de son entrevue avec toi, au sujet de Fortuna, quelques heures auparavant.

- Pitié! J'en ai assez entendu! supplia le marquis en portant les mains à ses oreilles.

- Je t'épargnerai donc, mon cher Sylvanus. Mais la duchesse a eu droit à un rapport détaillé.

Elle écoutait lady Charlotte avec une expression difficile à définir. Elle était certainement choquée, écœurée même. Je ne puis t'en dire plus.

Le marquis se leva :

- Elle connaît maintenant l'existence de Fortuna, et c'est l'essentiel. Je te laisse. Dors un peu, Alistair, et demain mets-toi en route pour l'île de Man le plus rapidement possible. Je vais t'envoyer l'un de mes meilleurs chevaux pour la première étape.

- Je te remercie. Tu es plein de délicatesse.

- Délicatesse? cria le marquis. Il n'y en a pas un atome dans toute cette histoire! Veux-tu savoir la vérité? C'est une machination odieuse, répugnante, qui me donne la nausée, mais hélas! il me faut en passer par là.

Le colonel ne répondit pas, frappé par la véhémence de son ami.

Thane ouvrit la porte et se retourna :

- Bonne chance, Alistair!

Quand le marquis revint chez lui, l'aube pointait. Il se demanda si Fortuna dormait; il eut envie de s'en assurer.

Puis il se rappela que Mme Denvers fermait la porte de la jeune fille à clef; comment ses domestiques interprétaient-ils sa démarche? Comprendraient-ils qu'il voulait simplement faire amende honorable, s'excuser de sa brusquerie et de sa méchanceté?

Il était 4 heures passées quand l'équipage s'arrêta à Berkeley Square. Le marquis avait dû payer son champion et veiller à ce que ses blessures soient parfaitement soignées; ensuite ses amis l'avaient invité dans une auberge de campagne.

Tout cela avait pris du temps.

Il pénétra dans le vestibule et y découvrit un petit groupe qui visiblement l'attendait : il s'agissait de Mme Denvers, d'Abby le chef des cochers, d'une femme de chambre et d'un valet.

- Oh, milord! Grâce à Dieu, vous voici enfin! s'exclama Mme Denvers.

- Que se passe-t-il? demanda le marquis en ôtant ses gants.

- Il s'agit de miss Fortuna!

- Miss Fortuna? Où est-elle? Je désire lui parler.

- Impossible, milord!

Mme Denvers eut un petit sanglot et porta son mouchoir à ses yeux :

- Elle a été enlevée!

- Enlevée? Que voulez-vous dire? Abby, expliquez-moi...

- C'est la vérité, milord. Et sous notre nez. Je n'ai jamais vu chose pareille.

- Racontez!

Le marquis prit soudain conscience des nombreux laquais, debout de chaque côté de la porte, qui tendaient l'oreille.

- Suivez-moi dans le salon!

Il traversa la pièce et se retourna : Mme Denvers et Abby se tenaient sur le seuil, la femme de chambre et le valet étaient restés dans le hall.

- Vous me dites qu'on a enlevé miss Grimwood?

La surprise et la colère faisaient maintenant place à l'inquiétude.

Mme Denvers relata leur départ pour le magasin de Mme Yvette et comment Fortuna, en descendant de voiture, s'était fait interpeller.

- Un laquais en livrée, milord. Je n'entendais pas ses paroles; il avait l'air de demander quelque chose à miss Fortuna. Comme je descendais à mon tour, elle m'a dit d'attendre un moment et elle a suivi cet homme.

- Qui était son maître?

- Il portait une livrée d'un bleu uni que je n'ai pas reconnue, dit le cocher mais, en revanche, j'ai bien reconnu les deux chevaux attelés à la voiture! Ils ont été présentés à une vente l'an dernier. Une jolie paire, bien assortie. J'avais suggéré à Votre Seigneurie de les acheter, mais vous avez jugé que vous n'en aviez pas besoin.

- Qui s'est porté acquéreur?

- Sa Grâce le duc d'Accrington.

- Accrington! s'exclama le marquis. (Il se reprit :) C'est donc lui qui a enlevé miss Fortuna. Pourquoi ne vous êtes-vous pas portés à son secours?

- Voyez-vous, milord, dès que miss Fortuna a été projetée dans la voiture, celle-ci est partie à toute allure, nous a croisés, puis a remonté Bond Street. Le temps que je fasse tourner mes chevaux, elle avait disparu! J'ai suivi la rue sur toute sa longueur mais elle avait sans doute tourné dans une ruelle. J'ai fait ce que j'ai pu, milord!

- Je n'en doute pas, Abby.

- Nous devons la retrouver, milord, il le faut! s'écria Mme Denvers. Nous ne pouvons pas la laisser entre les mains de cet homme! Vous savez comment on l'appelle? Et à juste raison, il me semble!

- Le duc ne fera pas de mal à miss Fortuna, mais il nous sera difficile

de la retrouver car il l'a enlevée précisément pour la cacher.

Le marquis réfléchit un moment, puis ordonna :

- Qu'on fasse venir Jim!

- Jim, milord?

- Oui; c'est l'homme de la situation. Et vous, Abby, dressez l'oreille! Je veux savoir où le duc a emmené miss Fortuna; cela signifie que nous devons découvrir quelles directions ses diverses voitures ont prises aujourd'hui.

- Bien, milord. Je vous envoie Jim.

Le cocher se retira mais Mme Denvers ne le suivit pas :

- Miss Fortuna n'était pas bien du tout ce matin... Je jurerais qu'elle a passé la nuit à pleurer. Je voulais simplement vous l'apprendre, milord.

- Merci.

- Ah, si seulement je l'avais accompagnée! Si je ne l'avais pas laissée suivre seule cet homme! Elle m'avait dit de l'attendre, mais je n'aurais pas dû lui obéir...

- Ne vous faites pas de reproches, madame Denvers. Si le duc n'avait pas réussi cette fois-ci, il aurait recommencé tôt ou tard.

- Je ne me le pardonnerai jamais! dit Mme Denvers en secouant la tête.

Elle enfouit son visage dans ses mains et sortit du salon.

Il se passa quelque temps avant que Jim ne se glissât entre les lourdes portes entrebâillées.

C'était un petit palefrenier que le marquis avait remarqué aux courses de Newmarket pour son adresse à manier les chevaux les plus difficiles.

- Besoin de moi, milord?

- Tu dois être déjà au courant, Jim!

- Faut que j'aille du côté des écuries au Vieux Démon! Faire parler les gens? Savoir où on a emmené la mignonne?

- Tu devrais parler de miss Fortuna sur un autre ton!

- Oui, milord. Sûr, milord.

- Ne perds pas de temps! Découvre le lieu de destination de cette voiture. Il y a sûrement des serviteurs dans la confidence! Allez, pars!

Il ne prenait pas congé.

- Qu'attends-tu?

- Me faut des sous, milord. Les amis parleront mieux avec un petit coup dans le nez!

Le marquis lança un souverain à Jim, qui l'attrapa au vol.

- J'vous laisserai pas tomber, milord!

Le marquis était habitué à son langage familial. Personne n'avait réussi à le faire parler d'une manière plus châtiée.

Les heures s'écoulèrent avec une lenteur exaspérante. Ce qui désespérait Thane, c'était de rester inactif, car à l'évidence il ne pouvait mener l'enquête lui-même.

Comme il aurait aimé serrer ses deux mains autour du cou d'Accrington pour le forcer à dire la vérité !

Il se maudissait de ne pas avoir prévu la réaction de son adversaire; il ne faut jamais sous-estimer un ennemi.

Découvrir où était cachée Fortuna serait une entreprise difficile. Une seule assurance réconfortante : si elle avait été emmenée sur l'île de Man, Alistair Merrill pourrait aussitôt agir...

Mais le duc était trop rusé sans doute pour choisir ce lieu... Il penserait à quelque cache plus subtile, un lieu isolé en Ecosse, en Irlande, au Pays de Galles...

La loi ne pouvait rien pour le marquis; le duc d'Accrington avait autant de droits que lui sur Fortuna, sinon plus!

- Par l'enfer, comment la retrouver?

Il lança ces mots avec force et prit conscience qu'il y avait près de trois heures que Jim était parti. La porte s'ouvrit. Ce n'était que Chambers, le maître d'hôtel.

- Désirez-vous vous changer, milord? Le cuisinier demande à quelle heure dînera Votre Seigneurie.

Le marquis fut sur le point de répondre qu'il ne pourrait avaler une bouchée, mais il se retint. Peut-être aurait-il à chevaucher longuement, et ce, dès ce soir. Il serait fâcheux d'être fatigué, sans force. Il avait à peine dormi la nuit précédente; il convenait d'être raisonnable.

- Je monte me changer, Chambers; dites que je désire dîner dans une demi-heure.

- Bien, milord.

Le marquis gravit l'escalier. Ce faisant, il se rappela certaine petite silhouette solitaire, abandonnée au milieu du hall. Une pensée soudaine vint le frapper en plein cœur : le duc oserait-il assassiner Fortuna? Ce serait pour lui la fin de ses ennuis...

- Mon Dieu, sauvez-la! murmura-t-il.

- Cette inaction est atroce, insupportable! se répétait le marquis pour la centième fois arpentant sa bibliothèque. Ah! Si je pouvais agir!

Il voulait sauter en selle, bondir dans son phaéton, courir affronter le duc...

- Où est-elle?

Il avait du mal à admettre que le duc s'était montré le plus fort, en prenant l'initiative.

Le duc avait eu un trait de génie en faisant ainsi disparaître la jeune fille de manière si discrète. Le marquis ne pouvait porter plainte, prétendre publiquement qu'on avait usé de contrainte envers elle. Il n'avait sur Fortuna d'autre autorité que celle d'un « protecteur » : comment prouver qu'elle ne l'avait pas quitté de son plein gré pour quelqu'un de plus généreux?

Le duc était le gagnant... pour le moment!

- Que faire? Comment m'y prendre?

Thane souhaitait désespérément que le colonel Merrill fût auprès de lui, et non pas en route pour l'île de Man. Son ami aurait compris l'épouvantable situation, l'aurait écouté.

A personne d'autre, il ne pouvait parler de Fortuna; il ne pouvait pas même faire état de sa disparition. Seuls ses domestiques savaient et faisaient tout leur possible pour découvrir un indice. Toutefois le duc avait si bien brouillé les pistes, ou alors il inspirait une telle crainte à son personnel, que Jim n'avait pu rapporter qu'une seule information valable : le secrétaire particulier de Sa Grâce était parti pour un voyage mystérieux en compagnie d'un sommelier et d'un inconnu.

Le marquis connaissait le secrétaire privé d'Accrington, un homme fanatiquement dévoué à son maître; il n'y avait aucune chance de le faire parler. Quant à l'inconnu, ce devait être quelque homme de loi ou un individu embauché pour l'occasion.

Restait le sommelier.

Il y avait aussi le cocher, un vieux serviteur qui, toute sa vie, avait travaillé chez les Accrington. Interrogé sur lui, Abby avait répondu :

- Un bon cocher, milord, ne voit ni n'entend rien qui puisse porter préjudice à son maître.

Et le marquis dut reconnaître qu'il disait vrai : il avait toujours fait confiance à ses propres cochers, il les savait d'une discrétion absolue.

- Abby, je n'ai jamais douté de votre loyauté! Croyez-vous que Sa Grâce peut avoir la même foi en ceux qui la servent?

- J'en suis certain, milord!

L'homme mettait un point d'honneur à défendre les gens de sa profession.

- Bien..., soupira le marquis. Puisque Jim ne tire rien des garçons d'écurie et puisque le cocher est incorruptible, faisons porter nos efforts sur le sommelier. On m'a dit qu'il se nomme Jarvis.

- Oui, milord, et il n'est toujours pas revenu.

Tandis qu'Abby se retirait, le marquis se demanda une fois de plus si Fortuna n'était pas perdue pour lui à jamais.

« Pourquoi donc Accrington peut-il compter sur le dévouement de ses domestiques, alors qu'ils le détestent tout autant que le font ses fermiers? » pensa Sylvanus.

Le duc était coléreux, dur, injuste, et pourtant bien servi. C'était à n'y rien comprendre!

Quatre jours après l'enlèvement de Fortuna, le marquis regardait sans la voir la fontaine près de laquelle la jeune fille jouait si gracieusement avec le dalmatien; il se rappelait combien le colonel Merrill avait été frappé par sa beauté, quand la porte de la bibliothèque s'ouvrit toute grande.

Thane se retourna et découvrit Mme Denvers, immobile sur le seuil, la main sur la poignée.

Elle portait un manteau noir et un bonnet :

- Je sais où miss Fortuna est cachée, milord! cria-t-elle d'une voix épuisée, mais triomphante.

- Vous l'avez retrouvée? Où est-elle?

- Je vais tout vous dire, milord... Je suis revenue si vite que je n'arrive plus à respirer.

- Venez vous asseoir. Je vous donne un verre d'alcool.

- Non, milord, je vous en prie...

- J'insiste. Un peu de madère, si vous préférez.

Il se dirigea vers la console à liqueurs tandis que

Mme Denvers, haletante, s'appuyait au dossier d'un fauteuil, la main sur la poitrine.

- Asseyez-vous!

L'intendante obéit; elle s'assit à l'extrême bord d'un siège et but deux ou trois gorgées de madère.

- Miss Fortuna est en France, milord!

- En France? Où exactement?

Il prit un ton plus posé.

- Racontez-moi toute l'histoire.

- Quand j'ai su hier par Jim que Jarvis avait quitté Accrington House le jour de l'enlèvement, je me suis soudain rappelé qu'une jeune cousine de la belle-fille de ma sœur avait épousé un certain Jarvis, au service de Sa Grâce. Cela m'avait un peu ennuyée à l'époque. Du fait de la mésentente des deux maisonnées, j'aurais préféré qu'il n'y eût point de parenté, même à un degré lointain.

- Très lointain, en vérité.

- Depuis vos ennuis, milord, vos gens du château et de cette demeure ont gardé leurs distances!

- Je les en remercie.

- Donc, cet après-midi, je me suis rendue chez ma sœur.

Elle expliqua que cette sœur lui avait donné l'adresse de sa belle-fille, qui à son tour avait conduit Mme Denvers chez la jeune Mme Jarvis.

Le ménage logeait dans deux petites pièces au-dessus des écuries duciales.

- Vous n'aviez jamais rencontré cette jeune femme?
- Une seule fois, milord, quand elle était enfant. Je ne l'aurais pas reconnue, mais elle s'est souvenue de moi.
- A-t-elle deviné le but de votre visite?
- Pour vous dire les choses, milord, cette petite n'est pas très futée, sauf sur un point.
- Lequel?
- Elle aime l'argent, et son mari encore plus qu'elle!

Le marquis se pencha vers Mme Denver. Il commençait à voir où elle allait en venir.

- Nous avons parlé de choses et d'autres; je lui ai posé des questions sur son mari, sur sa situation chez le duc, sur ses chances d'avancement. « Il ne se plaît guère ici, m'a-t-elle répondu; il pourrait avoir beaucoup mieux; il parle l'allemand et le Français. »

L'intendante avait alors demandé quelles étaient ses perspectives d'avenir. Il désirait par-dessus tout devenir marchand de vins. D'après sa femme, il s'y connaissait parfaitement.

Toutefois, le chef sommelier de Sa Grâce n'avait que quarante ans et n'était pas prêt à céder la place.

- « Vous aimeriez servir dans un magasin? » lui ai-je demandé. Elle m'a répliqué qu'elle en avait assez de ce petit logement où elle s'ennuyait, et que dans une boutique, avec les allées et venues de la clientèle, ce serait plus plaisant.

Mme Denver reprit son souffle :

- A ce moment-là, nous avons entendu des pas dans l'escalier : c'était Ted Jarvis. Sa femme lui a sauté au cou en disant : « Dieu merci, te voilà de retour! » et il a murmuré quelque chose sur la mer qui était mauvaise. Puis il m'a vue et il a rougi comme gêné. Je me suis présentée et j'ai expliqué que j'étais simplement venue prendre de leurs nouvelles.

- Et ensuite? questionna le marquis.

- Ted Jarvis m'écoutait d'un air soupçonneux. «-M'as-tu rapporté un cadeau? a demandé Lucy Jarvis. - Je n'ai pas oublié; tu m'as assez embêté avec ça! » a-t-il répondu, et il a sorti un paquet de sa poche. Elle le lui a pris des mains et elle a déchiré le papier : c'était une coupelle en porcelaine sur laquelle on pouvait lire : CALAIS.

Elle se tut un moment, puis ajouta :

- Il y avait autre chose d'écrit, sûrement du français, milord!

- Bravo! cria le marquis.

- Mais alors Jarvis s'est rendu compte de l'imprudence de sa femme. Il lui a pris l'objet des mains. « Je voudrais vous parler, mon garçon », ai-je dit. Il a hésité. Lucy en a profité pour reprendre son cadeau et courir s'enfermer dans la cuisine. « J'ai une proposition intéressante à vous faire.» Au début, il ne voulait pas m'écouter. Il avait visiblement peur de perdre son emploi. « Par les temps qui courent, ai-je dit, ne vaut-il pas mieux être son propre maître? »

Et Mme Denver d'expliquer comment elle avait fait miroiter devant Ted Jarvis la perspective de se retrouver patron d'un coquet magasin de vins.

- Il m'a rétorqué qu'il n'y pouvait penser, qu'il fallait compter au moins mille livres comme première mise de fonds. Je lui ai mis le marché en main : « Mille livres si vous me dites où est cachée la demoiselle! Je sais que c'est du côté de Calais. Sa Seigneurie n'aura pas de mal à trouver des témoins de votre passage. Voulez-vous que l'or de mon maître aille à des Français plutôt qu'à vous?

- Vous avez trouvé les mots qu'il fallait, madame Denver. Où est miss Fortuna?

- Dans un couvent, situé un peu en dehors de Calais. Ted m'a écrit le nom du village.

Elle sortit de son réticule un papier plié et le tendit au marquis.

- Madame Denver, vous êtes un génie! Qui aurait su y faire comme vous?

- Milord, je n'ai fait que mon devoir, envers vous et cette chère miss Fortuna.

- Je pars sur-le-champ! Dites à Jarvis que l'argent lui sera versé dès

que j'aurai vérifié l'authenticité de ses renseignements. Conseillez-lui de ne pas demander son congé avant quinze jours.

- Bien, milord.

Elle se leva et alla poser son verre sur une table :

- J'espère que Votre Seigneurie me pardonnera d'être entrée dans cette pièce encore vêtue de mon manteau. Je ne pouvais pas attendre pour annoncer la bonne nouvelle!

- Et moi je n'attendrai pas pour partir à la recherche de miss Fortuna!

En disant ces mots, Thane courut vers l'escalier. Mme Denvers le regarda monter les marches quatre à quatre. Il avait maigri, ces derniers jours. Le cuisinier se plaignait de voir les plats lui revenir intacts.

« Peut-être, se dit l'excellente femme, les choses vont-elles changer ici?... »

Le yacht du marquis entra dans le port de Calais sans se faire trop remarquer. Quelques pêcheurs aidèrent à la manœuvre d'accostage. Un mendiant se hâta vers la passerelle quand le marquis descendit à quai. Il était suivi d'Abby, de deux jeunes cochers, et de trois valets.

Thane demanda en un français fort passable où se trouvait le plus proche relais de poste. Là, il loua une vaste voiture, tirée par quatre chevaux, et sortit de la ville.

Ses domestiques portaient leur plus belle livrée; juchés à l'extérieur, ils impressionnèrent vivement la population. Le couvent était situé à plus de six kilomètres des faubourgs de Calais et, le temps passant, le marquis commençait de croire qu'il s'était trompé de route.

Il vit soudain des murs très hauts, une grille, une statue de la Vierge. C'était l'entrée principale. Des toits d'ardoise se devinaient, au delà, entre les branches de grands arbres. Le couvent était entièrement ceint d'une muraille sur un quart de lieue au moins.

La voiture longea celle-ci deux fois de suite; puis le marquis donna l'ordre d'effectuer un troisième tour, très lentement, tandis que l'un des jeunes cochers se saisissait d'une trompe de chasse.

Le marquis avait emmené le garçon parce qu'il connaissait tous les airs

de chasse. Il lança quelques notes qui résonnèrent gaiement à tous les échos, puis il fit entendre la sonnerie qui retentit quand le renard est en vue.

Thane scrutait, vitre baissée, le mur de pierre rugueuse.

« Il doit mesurer plus de trois mètres de haut... », se disait-il.

La voiture tourna à un angle et continua de rouler. Soudain, à la crête de la muraille grise, le marquis vit apparaître une tête voilée de noir.

Abby avait dû l'apercevoir en même temps car il arrêta les chevaux. Thane ouvrit la portière et courut vers le mur.

Pendant une horrible seconde, il crut que ce n'était pas Fortuna. La jeune religieuse était très maigre, très pâle. Et puis, il reconnut ses yeux.

Sans dire un mot, sans poser de questions, elle réussit à enjamber le faite du mur. De la voix, le marquis la guida. Puis il ouvrit les bras :

- Tout va bien. Lâchez prise. Ne craignez rien, Fortuna!

Elle parut hésiter puis se laissa tomber; si légère qu'elle fût, elle le fit quand même chanceler. Son voile glissa et ses cheveux se répandirent sur ses épaules.

- Vous êtes venu! Vous m'avez retrouvée!

Thane la serrait contre sa poitrine, si ému qu'il ne pouvait parler.

On entendit derrière les arbres le son d'une cloche.

- Vite! cria Fortuna. Emmenez-moi! On va se mettre à ma recherche...

Le marquis, tenant toujours la jeune fille dans ses bras, atteignit la voiture et y monta. Un valet ferma la portière. Abby avait fait faire demi-tour aux chevaux : la voiture repartit en direction de Calais dans un nuage de poussière.

Fortuna cachait son visage contre l'épaule du marquis; elle pleurait.

- Des larmes? Je croyais que vous seriez contente de me revoir!

- J'étais sûre que vous m'aviez oubliée...

- Moi? Vous oublier?

Sa voix était presque brutale. Il ajouta plus doucement :

- Ma visite a été quelque peu retardée dans la mesure où vous ne m'aviez pas laissé votre adresse.

Elle eut un petit rire entre deux sanglots :

- Je pensais que vous en aviez assez de moi. Je vous ai causé tant d'ennuis!

- Qui a dit cela? Petite Fortuna, m'avez-vous pardonné mon accès de mauvaise humeur, le soir où nous sommes revenus du château?

- Vous étiez fâché contre moi et je ne savais pas pourquoi...

- J'étais fâché, non pas contre vous, mais contre moi-même!

Elle leva les yeux vers lui, comme pour y chercher la confirmation de ses paroles. Puis, avec un petit cri de joie, elle enfouit de nouveau son visage dans l'épaule du marquis.

- J'ai vraiment craint de rester prisonnière, et pour toujours!

Elle pleurait encore, mais c'étaient des larmes de soulagement et de bonheur. Pendant quelque temps, le marquis resta silencieux, la tenant doucement serrée contre lui.

Puis Fortuna releva la tête; des larmes brillaient sur ses cils et ses joues; mais ses lèvres souriaient :

- Je dois avouer que je n'ai pas de mouchoir!

Thane sortit le sien et essuya les pleurs de la jeune fille.

- Je vous trouve amaigrie. On ne vous nourrissait pas?

- J'ai été souffrante, dit-elle avec simplicité. Le narcotique avec lequel on m'a droguée m'a fait beaucoup de mal.

- Vous me raconterez tout. Nous arrivons à Calais. Quand nous serons parvenus au quai, vous mettrez ce manteau que j'ai apporté pour vous, et vous marcherez vite jusqu'au yacht, sans oublier de cacher vos cheveux avec le capuchon. Je ne désire pas être poursuivi pour enlèvement de religieuse. Voilà qui ajouterait un nouveau fleuron à

ma réputation!

Fortuna eut un rire mal assuré :

- Vous êtes là, près de moi. Je ne parviens pas à y croire. Je pensais à vous constamment.

Je vous appelais...

La voiture s'arrêta. On était au port. Le marquis prit le manteau et le posa sur les épaules de Fortuna :

- Tirez bien la capuche et hâtez-vous!

La voiture fut bientôt rendue au relais de poste; le marquis et ses gens montèrent à bord et le yacht cingla vers la haute mer.

Fortuna avait gagné une cabine; elle admirait les sièges capitonnés de velours, l'acajou du mobilier. Elle avait enlevé le lourd manteau. Lorsque le marquis entra, il resta un moment immobile à la regarder dans sa robe noire de novice qui faisait paraître plus pâle encore sa longue chevelure.

Comme une enfant inquiète, Fortuna courut vers lui et posa son visage contre sa poitrine :

- C'est vrai? Je suis sauvée? Nous rentrons en Angleterre?

- Vous êtes en sécurité, mais expliquez-moi comment vous avez pu être assez imprudente pour monter dans cette voiture inconnue. Saviez-vous qui désirait vous parler?

- Je n'ai pas réfléchi..., murmura la jeune fille. Le valet disait que le duc d'Accrington voulait me faire part d'un renseignement important pour vous.

- Pour moi?

- Évidemment, je n'aurais pas dû le croire! J'ai pensé que peut-être il avait décidé de vous rendre tout ce qui vous appartenait!

Le yacht tangua en atteignant la haute mer.

- Asseyons-nous, proposa le marquis, ou nous risquons de tomber.

Cette observation pratique rendit son calme à Fortuna. Elle vint s'asseoir dans l'un des fauteuils rivés au plancher, de part et d'autre

d'une petite table où un déjeuner fut servi un moment plus tard.

- Si vous n'avez pas d'appétit, Fortuna, moi je suis affamé!
- Eh bien, il me semble que j'ai faim aussi!
- On ne devait pas faire grande chère dans cette sainte maison!

Il considérait ses yeux cernés, ses joues creuses.

- Pendant trois jours, j'ai été trop malade pour manger. Ensuite, je n'avais envie de rien.
- Vous allez vite réparer les méfaits de ce jeûne. Et vous me raconterez vos aventures.

Fortuna lui parla du liquide visqueux qu'on l'avait contrainte d'absorber.

- Après, je ne me suis plus rendu compte de rien, sinon que quelqu'un m'obligea d'en boire une deuxième fois. Je me suis réveillée dans une toute petite pièce, une cellule. Je me sentais affreusement faible et une religieuse, assise à mon chevet, n'arrêtait pas de répéter en français : « La pauvre petite, la pauvre petite! » J'ai compris que je me trouvais de l'autre côté de la Manche.

- Les sœurs ont été bonnes pour vous?

- Pas toutes! Quand je me suis sentie un peu mieux, capable de marcher, on m'a emmenée chez la Supérieure. Elle m'a dit que mon tuteur m'avait conduite là pour que j'y prenne le voile.

- Vous avez protesté?

- Naturellement! « Si vous parlez de Sa Grâce le duc d'Accrington, ai-je dit, il n'a aucune autorité sur moi! » A quoi, elle m'a répondu : « Ceci nous regarde, mon enfant : votre vie est toute tracée; vous serez heureuse ici. »

Fortuna s'arrêta pour boire un peu de citronnade :

- J'ai répliqué que j'appartenais à la religion réformée; elle a souri en répondant que le duc était catholique romain : « Obéissez à la volonté de Dieu, mon enfant. » Elle avait une réponse pour contrer chacune des mes objections, le chapelain aussi. Tous ces gens semblaient d'une patience infinie, et persuadés qu'ils me convaindraient tôt ou tard.

Fortuna eut un sanglot :

- Je me prenais à croire qu'ils arriveraient à leurs fins, que vous m'aviez oubliée!

- Je suis venu.

- C'est tellement merveilleux! Je me promenais dans le jardin avec une autre novice. Je ne devais jamais rester seule. C'était la fille de commerçants de Boulogne, simple, gentille, avec une vocation véritable.

- J'ai pensé qu'on devait vous permettre une sortie aux environs de midi.

- Justement! Après le service de 11 heures, quand le temps le permettait, nous avions droit au jardin. C'est alors que j'ai entendu l'air de chasse.

- J'espérais que vous le reconnaîtriez.

- Bien sûr! Je me suis rappelé cette rencontre avec vos piqueurs, au château de Thane.

Quelle bonne idée vous avez eue! J'ai tout de suite pensé à notre chevauchée à travers bois.

Elle tendit la main vers le marquis, au-dessus de la table :

- Jamais je n'oublierai le bois de pins...

Le marquis posa sa main sur la sienne et serra les doigts de la jeune fille un moment, puis se rejeta en arrière avec brusquerie :

- Achevez votre histoire!

- J'avais compris que le seul moyen de m'échapper serait d'escalader le mur. La porte d'entrée était continuellement gardée. Alors, à plusieurs reprises j'ai longé la muraille sous prétexte de cueillir des fleurs sauvages, mais en réalité pour découvrir le moyen de fuir.

Finalement, il n'y avait qu'un endroit possible, grâce aux branches d'un if.

- Heureusement, vous savez monter aux arbres!

- Gilly m'en faisait souvent le reproche! J'aimais voir le monde de là-

haut. Je ne pensais pas que cet exercice me serait utile un jour!

- Je vous soupçonne fort d'avoir été une sorte de garçon manqué!

- Je n'ai rien d'une lady, vous le savez déjà. Mes lectures ne sont pas ce qu'elles devraient être, et aucune jeune fille du monde ne grimperait dans un if, surtout vêtue d'une robe de novice!

Le marquis eut un petit clin d'œil :

- Et qu'a fait votre malheureuse compagne?

- Elle poussait des cris, elle était affolée. Quand j'ai enjambé le mur, je l'ai vue qui courait vers le couvent pour appeler à l'aide.

- Si les sœurs vous avaient rattrapée, vous auriez été punie?

- Elles ont toute une gamme de punitions, qui va de la mise au pain sec jusqu'à la contrainte de passer une nuit entière allongée sur le sol de marbre de la chapelle. Cela ne me faisait pas peur. Et je savais que je recommencerais.

- Savez-vous qui vous devez remercier? Pas moi, mais Mme Denvers!

Il lui raconta la visite de l'intendante au couple Jarvis.

- Comme c'est astucieux! Je vais la remercier de tout mon cœur et lui faire un cadeau. Ne pourrions-nous pas lui choisir quelque chose de beau, dès que nous en aurons la possibilité?

- Je ne vous empêcherai pas de lui offrir un présent, mais son plus grand plaisir sera de vous revoir saine et sauve! Mon personnel était bouleversé par votre disparition.

- Vraiment?

- Mme Denvers était fébrile et les femmes de chambre avaient les yeux rouges chaque matin. Quant à Chambers, il était d'humeur si détestable que j'ai craint de voir tous mes laquais donner leur démission.

Fortuna éclata de rire :

- Je n'en crois pas un mot! Dites-moi ce que vous avez fait ces jours-ci. Avez-vous donné des fêtes?

- Pas tellement.

- Je vous imaginais jouant aux cartes, dînant avec vos amis et amies...

Elle baissa les yeux. Le marquis voulut répliquer, puis changea d'avis :

- Ne pensons plus à ce qui vient de se passer : songeons au futur. Nous sommes aujourd'hui le 2 juin; je voudrais qu'après-demain vous fassiez pour moi quelque chose de tout à fait particulier.

- Quoi donc?

- Jouer la comédie. Oh, ne craignez rien! Je ne vous emmènerai pas au Palais de la Fortune, ou dans quelque endroit de ce genre.

- Vous m'en voyez soulagée.

- Vous devrez simplement faire mine de vous évanouir.

- C'est important?

- Oui... dans mon intérêt et dans le vôtre.

- Comment donc?

- C'est mon secret. Mais c'est la dernière fois je le jure, que je vous mets à contribution.

Vous saurez tout, très bientôt. Me faites-vous confiance?

- Vous savez que j'ai confiance en vous, dit Fortuna. Je ferai tout ce que vous me demanderez, si je puis vous être utile.

- Vous suivrez mes instructions à la lettre, cette fois-ci. Le promettez-vous?

- Oui, je le promets.

Fortuna se demanda de quoi il s'agissait. Avant la soirée au Palais de la Fortune, le marquis avait paru nerveux et tendu. A présent, elle le sentait à nouveau crispé, inquiet. Elle n'osa plus poser de questions; elle résolut d'essayer de le distraire et de le faire rire.

Tard dans l'après-midi, le yacht arriva en vue des côtes anglaises. En apercevant la blancheur des falaises, Fortuna sut qu'elle était sauvée.

- Des chevaux frais nous attendent, annonça le marquis. Nous serons à Thane House ce soir.

Ils étaient tous les deux accoudés à la rambarde, les cheveux dans le vent. Fortuna se rapprocha de son compagnon :

- Pourquoi rentrer? Et si nous parcourions les mers jusqu'au bout du monde? A notre retour, vos problèmes seraient peut-être résolus?

- Aimez-vous tant la mer?

- J'ai l'impression d'y être libre de tout souci...

Elle songeait à la ténébreuse beauté de lady Charlotte, à la vivacité de la charmante Odette.

Le marquis ne saurait jamais quelles images étaient venues la torturer tandis qu'elle était sur sa petite couchette, dans sa cellule du couvent : elle l'imaginait riant avec elles, les embrassant, sans plus une pensée pour elle.

- Ne croyez-vous pas, reprit le marquis, que cette solitude à deux risquerait de devenir monotone?

- Pour vous, peut-être... Moi, je sais que j'aimerais cela par-dessus tout!

Elle avait murmuré ces mots. Et sans doute ne l'avait-il pas entendue, car il s'écarta pour donner des ordres au capitaine.

Le voyage de Douvres à Londres eut lieu dans une voiture confortable et bien suspendue.

Une couverture de fourrure enveloppait Fortuna, lui apportant sa douce chaleur quand le soleil fut couché.

Au début, elle soutint la conversation, puis elle s'assoupit. Elle avait très peu dormi les nuits précédentes. Malgré ses efforts, ses yeux se fermèrent et sa respiration s'apaisa.

Le marquis pouvait la voir à la lueur des lanternes. Comme elle n'avait pas trouvé d'épingles dans la cabine du bateau, elle avait tiré sa chevelure en arrière et l'avait nouée d'un ruban de velours.

Un cahot déséquilibra la jeune fille; elle tendit la main comme pour se raccrocher, tout en murmurant dans son sommeil :

- Retrouvez-moi! Oh, venez me chercher!

Et comme si, même dans ses rêves, elle le savait près d'elle, Fortuna se

tourna vers le marquis et se laissa aller contre lui.

Le marquis ne dormit pas; la bras passé autour des épaules de Fortuna, il regardait sans le voir le paysage enténébré qui défilait derrière la vitre.

- Regrettes-tu de quitter Eton? demanda la duchesse d'Accrington.

- Oh, pas du tout!

Son fils était catégorique.

- Tu te trouves trop âgé pour y rester? Tu auras dix-huit ans cet été. Tu te plairas beaucoup à Oxford.

Il y eut un petit silence, puis le jeune vicomte murmura d'un ton gêné :

- Je n'ai pas envie d'aller à l'Université.

- Pourquoi cela? Ton père désire que tu fasses tes études à Magdalen, là où il a fait les siennes, ainsi que ton grand-père.

Le vicomte regardait droit devant lui d'un air buté. Ses mains, qu'il frottait nerveusement l'une contre l'autre, étaient larges et puissantes, et ses ongles peu soignés.

La duchesse, une fois de plus, déplora le caractère maussade de cet enfant qui ne s'intéressait à rien.

- Que préférerais-tu faire?

Sa voix était douce et caressante.

- J'aimerais bien m'engager dans l'armée.

- Tu n'y penses pas! Ton père ne l'accepterait jamais! D'une part, ce sont les cadets, et non les aînés de nos familles, qui choisissent ce métier et, d'autre part, tu es notre seul fils.

La duchesse eut du mal à prononcer ces derniers mots. Sa voix ne sonnait-elle pas faux?

Tout au fond de son cœur, elle savait que ces mots étaient mensongers.

La voiture ducale roulait le long des quais de la Tamise. La circulation était dense.

C'était un grand jour pour le collège d'Eton : on allait célébrer l'anniversaire du roi George III par un défilé de bateaux sur la Tamise et un feu d'artifice au crépuscule.

On voyait de tout comme équipages, des landaus, des phaétons, des cabriolets, de modestes carrioles et de légers tilburys, au milieu desquels se glissaient des cavaliers. De nombreux collégiens s'étaient installés sur les rives pour applaudir leurs camarades voguant sur l'eau grise où se reflétait le sombre château de Windsor.

Maintenant, les spectateurs quittaient les berges du fleuve pour se rendre dans la vaste clairière d'où serait tiré le feu d'artifice. Le soleil se couchait; le crépuscule commençait à noyer le paysage.

La duchesse ne voyait pas les saluts respectueux de ses connaissances et amis. Elle revivait le passé, une certaine nuit du mois d'août 1801. La sage-femme chuchotait au bout de son lit

:

« - Pauvre dame! Elle n'a plus l'âge d'avoir des enfants!

« - Oui, répondait son aide. Huit filles, c'est assez pour une femme, qu'elle soit reine ou pauvre...

« - Elle a souffert pendant la délivrance. Elle dort, à présent.

« - Quand elle saura que c'est encore une... »

» La sage-femme soupira :

« - Pour elle, ça ne sera pas trop dur, mais pour le père... »

» Cette conversation parvenait par bribes aux oreilles de la duchesse. Elle en avait ressenti une affreuse déception, plus pénible encore que les souffrances de l'accouchement. Une autre fille!

» Elle ferma les yeux et se laissa glisser dans le néant.

» Quand elle revint à elle, le duc était à son chevet, souriant :

« - Mes félicitations, ma chère! Un fils enfin! »

» La sage-femme lui mit le bébé dans les bras, un solide garçon aux cheveux noirs qu'elle n'eut la force de tenir qu'un bref instant.

» Elle éprouvait une curieuse répulsion à l'égard de cet enfant; elle

n'avait pas envie de le serrer contre elle. Elle fut même soulagée qu'on l'éloignât d'elle.

» Depuis le début, elle savait la vérité. Elle avait bien essayé de se convaincre qu'elle avait rêvé : ces paroles faiblement perçues dans un demi-sommeil faisaient peut-être partie d'un cauchemar... »

Et maintenant, assise auprès du vicomte dans son élégante voiture, elle se remémorait la description faite par Alistair Merrill d'une jeune fille qui, disait-il, lui ressemblait de troublante façon. Et Hugo Barrington avait parlé de même.

Elle se força à jeter un coup d'œil vers les bateaux qui regagnaient les appointements.

- Comme c'est joli! murmura-t-elle. Connais-tu ces rameurs?

La réponse se fit attendre, comme d'habitude, et soudain la duchesse aperçut la jeune fille même à laquelle elle pensait.

Il n'était pas difficile de reconnaître le landau du marquis de Thane, ses armoiries aux portières et ses domestiques en livrée. Le marquis était nonchalamment assis à l'arrière, tout aussi élégant que la ravissante jeune fille qui l'accompagnait.

Vêtue de taffetas rose, elle se dressait à demi pour mieux voir les bateaux.

La voiture du marquis gagnait sur celle de la duchesse. Pendant un moment, elles roulèrent de front. La duchesse ne put s'empêcher de dévisager avidement l'inconnue : sous un bonnet orné de roses, deux grands yeux soulignés de cils très noirs croisèrent son regard.

Elle faillit pousser un cri : ces yeux, ce petit nez droit, ces joues à fossettes, elle les avait vus dans son miroir, bien des années auparavant, quand elle était venue d'Irlande éblouir Londres avec la beauté des O'Keary.

Son cocher fouetta les chevaux car il n'aimait pas à être dépassé. La voiture du marquis resta en arrière et la duchesse ne put observer Fortuna plus longtemps.

Non sans peine, elle prit sur elle pour ne pas se retourner...

- Nous y voilà! dit le vicomte.

- Où donc?

- Mais dans la clairière où va avoir lieu le feu d'artifice, mère!

- Oui, bien sûr.

La voix de la duchesse était lointaine. Elle se sentit frissonner quoique la nuit fût tiède.

Elle descendit de voiture sans que son fils esquissât le moindre mouvement pour l'aider.

Comme elle posait le pied sur l'herbe elle vit que la voiture du marquis de Thane s'était arrêtée à côté de la sienne. La jeune fille en rose tendait la main à son compagnon.

- Comme c'est amusant! Et je suis sûre que tous ces jeunes gens ont passé une merveilleuse journée. N'avez-vous pas envie de redevenir écolier?

La duchesse n'entendit pas la réponse car une fusée, lancée d'une petite île au milieu de la Tamise, prit le départ avec un bruit strident. Une pluie d'étoiles, rouges et or, tomba sur les spectateurs.

Suivit une seconde fusée. Puis des soleils. On alluma au sol d'autres pièces d'artifice : une cascade bleue et argent, une roue lumineuse qui tournait en lançant des jets multicolores.

Le marquis et Fortuna regardaient le spectacle tout près de la duchesse et de son fils.

Soudain une explosion retentit à faible distance.

Un épais nuage de fumée noire se répandit sur la foule des spectateurs. Il était difficile de voir ce qui se passait. Quand le nuage se dissipa, la duchesse poussa un cri : sur l'herbe, une petite silhouette rose gisait apparemment évanouie; le joli chapeau fleuri avait roulé dans l'herbe, libérant une masse de cheveux clairs.

Les gens parlaient tous à la fois :

- C'est une fusée, certainement!

- Ces feux d'artifice sont dangereux, je l'ai toujours dit!

- On peut se brûler gravement...

Sans se presser, le visage impassible, Thane se penchait pour relever la jeune fille.

- Elle a perdu connaissance, dit un homme d'un certain âge. Puis-je vous aider?

Le marquis ne répondit pas mais se fraya un chemin vers son landau, portant Fortuna dans ses bras. Les yeux clos, la jeune fille ne faisait pas un mouvement.

- Attendez, milord! S'il vous plaît...

Le marquis se retourna et aperçut la duchesse.

- Votre Grâce? dit-il d'un air surpris.

- Est-elle blessée? Je veux savoir...

- Votre Grâce est trop bonne. Je vous assure qu'il n'y a pas de quoi s'inquiéter.

- Mais si! Enfin, je veux dire... Il faut quérir immédiatement un médecin.

Le marquis regardait Fortuna d'un air indifférent :

- Elle n'a rien. Elle est plus solide qu'il n'y paraît. C'est une fille de la campagne, vous savez. Ses parents sont tout simplement des fermiers.

- Vous prendrez soin d'elle? insista la duchesse.

- Je dois vous avouer, Votre Grâce, que je déteste les femmes malades autant que les chevaux boiteux!

Le regard du marquis était dur. Il reprit son chemin vers sa voiture et déposa Fortuna sur le siège. Puis il se découvrit et fit un profond salut à la duchesse qui le regardait toujours, les mains jointes.

- Bonne nuit, Votre Grâce. Merci de vous être souciée de cet incident qui ne le méritait guère.

Avec une expression d'ennui, le marquis monta en voiture auprès de Fortuna, toujours immobile mais qui commençait d'ouvrir les yeux. Le cocher fouetta ses bêtes et partit.

Personne n'avait remarqué un garçon de petite taille, au visage barré

d'une cicatrice, portant sous le bras une boîte qui aurait fort bien pu contenir une pièce de feu d'artifice...

Le marquis prenait son petit déjeuner, le lendemain, quand le maître d'hôtel lui présenta une enveloppe sur un plateau.

- D'où cela vient-il, Chambers? demanda-t-il en attaquant des œufs au bacon.

- Un valet de Sa Grâce le duc d'Accrington vient d'apporter ce pli à l'instant, milord.

Une étincelle brilla dans le regard du marquis, mais il acheva son petit déjeuner avant de lire le message.

- L'homme attend votre réponse, annonça le majordome.

Le marquis ouvrit l'enveloppe. Son expression demeura impénétrable.

« Le duc d'Accrington présente ses compliments au marquis de Thane et serait heureux de le rencontrer le plus tôt possible au White's. »

Le marquis replia calmement le feuillet.

- Dites au messager que je serai à mon club dans une heure.

- Bien, milord.

Quiconque l'eût observé, tandis qu'il conduisait son phaéton, trois quarts d'heure plus tard, n'aurait pu deviner que le marquis se rendait au White's pour une autre raison que ses parties de cartes habituelles.

Arrivé devant le célèbre club, il passa les rênes à son valet, descendit tranquillement de voiture et monta le perron.

La seule dérogation à ses habitudes était l'heure matinale à laquelle il arrivait. Des domestiques nettoyaient les cheminées, faisaient briller les cuivres, agitaient leurs plumeaux.

- Sa Grâce vous attend dans la salle de jeu, milord.

Le marquis se dirigea vers le premier étage sans se presser. Le duc d'Accrington était seul, regardant les flammes d'un feu que l'on venait tout juste d'allumer. Il semblait plus maigre et plus ridé que d'habitude.

Thane s'approcha et attendit qu'il parlât.

Les deux hommes se mesurèrent du regard, puis le duc déclara d'une voix rauque :

- Vous avez gagné, Sylvanus. Que désirez-vous de moi?

Le marquis tira de sa poche deux grands feuillets. Il les posa sur la table la plus proche.

- Ce document porte mention que vous reconnaissez Fortuna Grimwood, née le 27 août 1801, comme votre enfant légitime, en lieu et place du garçon qui lui a été substitué.

Le duc regarda longuement le feuillet placé devant lui. Il gardait le silence. Thane fit un geste et un valet entra, portant une plume et un encrier. Le marquis plongea la plume dans l'encre et la tendit au duc; celui-ci apposa sa signature et Thane replia soigneusement le papier.

- Quel est cet autre document?

- Il concerne le colonel Alistair Merrill. Vous le désignez comme l'héritier du titre et du majorat.

Le duc étouffa un juron et signa de nouveau.

- Je vous conseille, dit le marquis, de faire partir discrètement ce jeune homme qui portait abusivement le titre de vicomte. Il ne doit pas rencontrer votre fille, lady Fortuna.

Comme le vieillard restait silencieux, il continua :

- Je suis allé m'entretenir avec le colonel du cinquième régiment de hussards. Un détachement de cette unité doit embarquer pour le Canada très prochainement. Le colonel accepte d'emmener le jeune Grimwood. (La voix de Thane était neutre.) Puis-je vous suggérer de faire une donation à ce garçon? Une somme lui permettant d'acheter quelques terres en Amérique?

- Vous pensez à tout, n'est-ce pas? remarqua le duc d'un ton amer.

- Vous ne voulez pas d'un scandale, j'imagine. Une fois le vicomte arrivé au Canada, il vous sera facile d'annoncer que votre héritier a eu un déplorable accident, au cours de la traversée d'un fleuve lointain. Il n'y aura pas lieu d'envisager un enterrement au château, s'il s'agit d'une noyade.

Le duc pinça les lèvres et tordit ses doigts maigres.

- Nous arrivons au point crucial, à présent. Que demandez-vous pour vous-même? Toutes les terres que j'ai prises à votre père, ou une partie d'entre elles seulement?

Le marquis repliait le deuxième document.

- Je ne désire rien.

Dans le profond silence qui suivit, on n'entendit plus que le crépitement du feu. Le marquis se préparait à prendre congé.

- Soyez maudit! hurla le vieil homme. Comment osez-vous me faire la charité? Croyez-vous que je vais accepter vos cadeaux? Je reconnais en vous tout le comportement de votre père : magnanime, généreux... et haïssable! J'ai supporté pendant des années d'entendre vanter et célébrer ses vertus, mais je n'aurai pas la même patience avec vous!

Le duc asséna un si violent coup de poing sur la légère table de jeu que l'encrier vacilla.

Thane le regardait avec stupeur. Le duc criait :

- Vous allez reprendre vos fichus domaines, en échange de ma fille! Je ne veux pas être votre débiteur!

- Je n'échangerai pas lady Fortuna contre de l'argent.

- Ah, encore le style sublime de votre père! Cela me rendait fou : j'avais envie de l'humilier, de le mettre dans son tort! Les gens ont cru que je lui ai joué ce vilain tour parce qu'autrefois il avait pris ma fiancée... J'en ai souffert à l'époque, mais cette bassesse montrait au moins qu'il avait ses faiblesses comme le commun des hommes, qu'il n'était pas parfait...

- Vous voulez dire que votre déloyauté vis-à-vis de mon père n'était pas provoquée par une volonté de vengeance?

- Je l'ai haï quand il a épousé votre mère mais je l'ai détesté plus encore par la suite.

Imaginez-vous ce que c'est que de vivre dans l'entourage d'un homme universellement aimé, admiré? « Comme le marquis de Thane est brillant, comme il est bon, charmant, généreux! » Dans le comté, j'avais un rang supérieur au sien, mais ce n'était pas moi que l'on

consultait; non, c'était à Thane qu'on s'adressait car il donnait les meilleurs avis, avec tant de dévouement... (Sa voix devenait presque hystérique :) Tout-ce que je pouvais faire de bien était rejeté dans l'ombre. J'ai même entendu quelqu'un dire de lui : « C'est l'être le plus aimé d'Angleterre! » J'ai longtemps pensé que le meilleur moyen de me débarrasser de lui, de son poids écrasant, était de le faire assassiner par un homme de main!

- Je ne soupçonnais rien de ce genre...

- Ni vous ni personne! Croyez-vous que je faisais parade de mes sentiments? J'étais méprisé, humilié. Mais enfin, j'ai eu ma revanche! J'espère que du ciel - car il y est sûrement en bonne place - votre père a pu voir comment j'ai su me venger quand il fut sur son lit de mort et comment j'ai dépouillé son héritier!

Il fit une pause et reprit plus calmement :

- Ma vengeance n'a pas été complète, je le reconnais : j'ai été vaincu par vous, finalement.

Le marquis eut un mince sourire.

- Puisque je suis le fils de mon père, vous comprendrez que je ne veuille rien accepter pour vous avoir rendu votre fille et rétabli Alistair Merrill à sa juste place d'héritier présomptif.

- Je vous le répète, Sylvanus, je ne veux pas de votre charité! Si vous n'acceptez pas la restitution de vos titres de propriété, je les offre au premier membre du club qui entrera dans cette pièce!

- Parlez-vous sincèrement?

- Je jure qu'il en sera ainsi! Quelle belle revanche! Je rirai bien tandis que vous verrez ces domaines que je vous propose passer entre les mains d'un étranger!

Le duc ricanait, mais Thane savait qu'il ne plaisantait pas. Il s'agissait du genre de défi que le duc adorait : il était parfaitement capable de donner à un inconnu ces terres qui lui avaient tant tenu à cœur.

Le marquis se décida :

- Je ne veux pas de mes biens en cadeau, Votre Grâce, mais plutôt comme enjeu de notre dernière partie. Je parie tout ce que j'ai contre les domaines de mon père qui sont encore en votre possession.

- Pardon?

- Je joue le château de Thane et toute ma fortune, sans oublier Thane House.

- Vous êtes fou!

- Non, je crois en ma chance.

- Elle ne vous a pas tellement favorisé, ces derniers mois!

- J'ai le sentiment que les choses vont changer.

Le duc baissa ses lourdes paupières. Quand il les releva, son expression lasse avait disparu : l'instinct du joueur s'était réveillé en lui.

- Nous procéderons selon mes règles, déclara calmement le marquis de Thane.

- Lesquelles?

- Je viens de vous dire que j'avais confiance en ma bonne étoile. La victoire ne dépendra pas de l'adresse au jeu mais de la chance pure. Veuillez couper ce paquet de cartes. Celui qui retournera le premier un as aura gagné.

- On devrait vous enfermer dans un asile! Si vous perdez, que deviendrez-vous?

- Je quitterai l'Angleterre.

Ce disant, le marquis prit une chaise et s'assit à la table de jeu. Le duc s'installa en face de lui et un domestique apporta du vin.

- Nous ne battons pas les cartes, dit Thane. Coupez, Votre Grâce.

Le duc s'exécuta et retourna la première carte : un dix de carreau.

Le marquis eut un deux, son adversaire un valet.

Puis Thane découvrit un neuf et Accrington une reine.

Un léger sourire se dessina sur le visage du vieil homme. C'était une expression de triomphe, celle du joueur ' qui sent l'avantage de son côté. Le marquis posa un huit.

Les cartes suivantes furent un neuf pour le duc et un cinq pour le marquis. Les deux hommes continuèrent, leurs gestes se faisaient plus lents au fur et à mesure que la pile diminuait.

Chaque fois que leur main touchait une nouvelle carte, on aurait cru qu'ils projetaient toute leur volonté pour que sa face cachée fût un as.

Le duc tira un roi; comme Thane saisissait la carte suivante il lui sembla entendre une voix claire qui disait :

- Je vous porterai chance. Oui, j'en suis certaine!

Les paroles étaient si distinctes qu'il pensa un moment découvrir Fortuna à ses côtés, par quelque sortilège. Il tourna le poignet, et ce mouvement fit apparaître un as de cœur...

Il resta un moment pétrifié, comme s'il ne pouvait croire à sa victoire.

Le duc réagit le premier. D'un geste péremptoire, il fit venir son secrétaire. L'homme apporta les titres de propriété qui avaient si souvent changé de main pendant ces dernières années.

Sans même un battement de paupières, le duc signa tous les titres, les uns après les autres; il y en avait quinze en tout, représentant des milliers d'hectares et aussi des quartiers entiers de Londres.

Quand la dernière feuille fut signée, le marquis se leva :

- Je conduirai lady Fortuna chez Votre Grâce à 2 heures.

Sans rien ajouter, il sortit de la pièce et descendit l'escalier. Comme il arrivait aux dernières marches, la porte de la rue s'ouvrit devant le colonel Merrill.

- J'arrive à l'instant, Sylvanus! On m'a dit chez toi que tu étais ici. J'ai la confession des Grimwood!

Le visage du marquis ne s'éclaira pas en voyant son ami et ce, malgré le succès de la mission dont il l'avait chargé. Thane tira simplement de sa poche le second document paraphé par le duc et le tendit au colonel :

- Tu arrives trop tard. Tout est réglé.

Il prit le chapeau et les gants que lui présentait un laquais, puis gagna le perron, laissant le nouvel héritier du titre ducal complètement médusé.

Quand Fortuna descendit, on lui apprit que le marquis était déjà en route pour son club. Elle prit donc un petit déjeuner solitaire et se rendit ensuite dans la bibliothèque.

Soudain, les chiens aboyèrent : leur maître était de retour. Fortuna posa le livre qu'elle parcourait distraitement et se leva; le marquis entra.

- Vous voici! cria-t-elle gaiement. J'espérais que vous ne seriez pas absent trop longtemps!

Elle devina tout à coup, à l'expression tendue de son hôte, que de graves événements s'étaient produits.

- Que s'est-il passé?

Le marquis traversa la pièce et se versa un verre d'alcool.

- Vous avez un souci? s'enquit Fortuna d'une voix étranglée.

Le marquis buvait et garda le silence un moment. Il cherchait les mots qu'il allait prononcer.

- J'ai l'honneur de vous apprendre, déclara-t-il enfin, que vous n'êtes plus miss Personne.

Vous possédez une famille : un père, une mère, de nombreuses sœurs.

Le marquis fixait son verre vide. Fortuna le devisageait.

- Cette dame... qui nous a parlé pendant le feu d'artifice et que vous appeliez Votre Grâce.

- ... est votre mère.

- Et mon père?

- Le duc-d'Accrington.

- Non! Non! Ce n'est pas possible! Je le hais pour tout ce qu'il vous a fait!

- Il n'en est pas moins votre père.

- Gilly avait raison... Il y a eu substitution à ma naissance. Et cela par la volonté du duc!

- Il voulait un héritier.
- Si Gilly n'avait pas veillé sur moi, je serais sûrement morte. Le duc se moquait bien de moi, et la duchesse aussi!
- Quand vous saurez toute la vérité, vous découvrirez que votre mère ignorait cette substitution, ou du moins qu'elle l'a découverte trop tard.
- Elle aurait pu faire des recherches, s'enquérir de moi! Mais non, elle a accepté, elle a aimé cet enfant des Grimwood comme son propre enfant. C'était lui, ce garçon assis près d'elle dans la voiture?

Le marquis inclina la tête.

- Dois-je donc porter leur nom? demanda la jeune fille.
- Oui. Vous retrouverez la place qui vous revient de droit. Le duc accepte de vous reconnaître pour sa fille légitime. Le jeune Grimwood partira pour le Canada, et le colonel Merrill redeviendra l'héritier présomptif.
- Je préfère demeurer comme je suis...
- Impossible. Je vous conduirai chez vos parents cet après-midi.
- Vous me laisserez à Accrington House? demanda Fortuna d'un air incrédule.
- Oui. Vous ferez connaissance de vos sœurs et vous tiendrez enfin votre véritable rang.
- Mais si je n'en ai pas envie?
- Vous n'avez pas le choix, Fortuna.
- Je ne veux pas devenir une lady! (Elle retenait ses larmes :)
Comment avez-vous fait pour que le duc me réclame? Oh, je devine!
Vous avez obtenu l'aveu des Grimwood et vous me rendez à ma famille en échange de vos terres?

- Non, dit le marquis d'une voix ferme. Je n'ai rien demandé en contrepartie, Fortuna!

- Ah! Quel bonheur! Dans ce cas, je ne suis pas contrainte de les rejoindre. S'il se fut agi d'une dette d'honneur, j'aurais dû m'exécuter; mais puisqu'il n'en est rien, je reste avec vous!

- Je vous répète que c'est impossible, absolument impossible. Vous avez enfin l'occasion de mener la vie pour laquelle vous êtes faite, pour laquelle vous êtes née.

- Mais je n'en veux pas, de cette vie! Ne comprenez-vous pas? Je n'irai pas vivre auprès de ces gens que je ne connais pas, qui ne m'aiment pas, qui m'ont abandonnée. Milord, laissez-moi rester ici... Je vous obéirai en tout, je ne vous importunerai pas...

Le marquis posa brutalement son verre sur la table :

- Je vous ai déjà dit, Fortuna, que je ne désire pas discuter plus longtemps de ce sujet.

Soyez prête à 2 heures moins le quart.

Il sortit de la bibliothèque en faisant claquer la porte derrière lui. Fortuna restait immobile, à écouter le bruit de ses pas dans le hall. Il quittait la maison. Il ne se laisserait pas convaincre.

Elle tomba à genoux à côté du fauteuil du marquis et appuya son visage sur l'accoudoir de velours.

Trois heures plus tard, le marquis, rentrant à Thane House, vit que son landau l'attendait au bas du perron.

Ses armoiries, ainsi que les lanternes et les accessoires d'argent, brillaient dans le soleil. Les cochers en livrée se tenaient immobiles sur leur siège, tandis que les splendides chevaux gris piaffaient d'impatience.

Thane avait décidé de conduire Fortuna chez le duc et la duchesse avec tout l'apparat dû à son nouveau rang.

Sans répondre aux saluts de ses serviteurs, il pénétra dans le vaste hall.

- Miss Fortuna est-elle prête?

Le majordome s'approcha de son maître et lui dit à voix basse :

- Elle n'est pas là, milord.

- Pas là? Mais il est bientôt 2 heures!

Et il jeta un coup d'œil à la grande pendule au bas des marches.

- Mme Denvers désire parler à Votre Seigneurie.

Le marquis haussa les épaules puis, l'air sombre, monta jusqu'au deuxième étage où l'attendait Mme Denvers. Elle crispait nerveusement ses mains jointes sur son tablier de soie noire.

- Qu'est-ce que j'apprends? tonna le marquis. J'ai dit à miss Fortuna de se tenir prête à 2

heures moins le quart. Veuillez la prévenir que je m'en vais à l'instant.

- Vous ne comprenez pas, milord... Elle est partie!

- Partie!

- Oui, milord, et je suis bien ennuyée!

- Non, c'est impossible..., murmura le marquis.

Son visage était devenu très pâle.

- Il y a quelque chose que je ne comprends pas, reprit l'intendante. Si vous aviez l'obligeance de me suivre...

Elle mena son maître jusque dans la chambre de Fortuna. La pièce rayonnait de soleil et de fleurs.

- Regardez, milord : voici la robe qu'elle portait ce matin. Elle l'a laissée là et je ne vois pas quels vêtements elle peut avoir mis. Toutes ses affaires sont à leur place.

Elle ouvrit la porte de l'armoire, et le courant d'air agita les robes suspendues sur leurs cintres.

- Vous ne voulez pas dire..., commença le marquis.

- Non, milord, elle n'a pas été enlevée, j'en suis certaine! Personne n'est entré dans la maison. C'est elle qui est partie.

Le marquis ne répondit rien; ses lèvres se serrèrent jusqu'à en perdre toute couleur.

- Je me demande vraiment de quelle façon elle s'est habillée, reprit Mme Denvers. Rien ne manque. J'ai regardé partout, je ne sais combien de fois! (Et tout à coup elle poussa une exclamation :) Mon Dieu! J'y suis!

Elle alla ouvrir le tiroir du bas d'une commode.

- Oui, plus rien! C'est bien cela!

- Pardon? demanda le marquis.

- La robe noire de religieuse! Je l'avais rangée ici avec le voile.

- Ne vous inquiétez pas, dit le marquis en se ressaisissant. Je vous la ramènerai. A quelle heure part la diligence pour Douvres?

- Il y en a une très tôt, milord, et une autre qui part de Piccadilly vers midi.

- Elle a certainement pris celle-là. Emballez les vêtements de miss Fortuna; j'ai oublié de vous le demander ce matin, j'aurais dû les envoyer chez le duc d'Accrington. Expédiez-les à mon château.

- Vous la retrouverez, milord. Vous ne la laisserez pas s'enfuir. C'est un crime contre nature, pour une jeune fille comme elle, de s'enfermer dans un couvent pour le reste de sa vie!

- Je vous jure que cela ne se produira pas. Je reviendrai avec lady Fortuna, et elle mènera l'existence que j'ai choisie pour elle.

Il descendit l'escalier :

- Chambers, renvoyez le landau à l'écurie et faites préparer mon phaéton, ordonna-t-il.

Avec les meilleurs chevaux. Et veuillez transmettre un message de ma part au duc d'Accrington.

- Que devrai-je dire, milord? demanda le maître d'hôtel.

- Vous informerez Sa Grâce qu'à la suite de circonstances imprévisibles, je ne puis tenir ma promesse. Dites-lui que je pars pour la campagne et que je lui rendrai visite ce soir. Est-ce clair?

- Oui, milord.

Le marquis attendit avec impatience dans la bibliothèque que sa voiture fût prête. Il alla s'accouder à la porte-fenêtre et regarda la fontaine. Quand on vint le prévenir que son phaéton l'attendait, il se précipita hors de la pièce, bondit sur le siège du cocher, prit les rênes et partit à une allure qui fit frémir le vieil Abby.

Fortuna était assise entre une paysanne et un médecin tout en os, à l'air revêche. Chaque heure lui paraissait un siècle et ce voyage n'en finissait pas.

Sa souffrance la rendait incapable de s'intéresser au paysage ou d'apprécier les rafraîchissements proposés aux voyageurs dans les auberges, pendant qu'on changeait les chevaux. Il lui semblait qu'elle était en train de mourir. Sa vie était derrière elle, et son avenir lui semblait un désert de solitude où elle espérait ne pas séjourner trop longtemps.

Elle n'avait plus aucun désir de vivre.

Elle n'avait pas pleuré dans la bibliothèque, après le départ du marquis, mais à présent elle ne pouvait plus retenir ses larmes. Elle baissa la tête pour que ses voisins ne s'aperçoivent pas de son désarroi.

Personne n'avait tenté de lui parler. Son habit de religieuse était comme une barrière entre elle et les autres. Nul ne troublait ses tristes pensées. Seul, un jeune commis-voyageur lui avait jeté deux ou trois coups d'œil admiratifs, montrant qu'il n'était pas insensible à sa beauté.

« Oh, mon Dieu! pria-t-elle. Faites que je devienne vite vieille et ridée! Que le temps passe et que je ne souffre plus! »

Le cocher avait changé de chevaux pour la troisième fois et la diligence roulait à bonne allure sur une route droite, quand elle ralentit brusquement. Dans un bruit de freins, elle s'immobilisa.

On entendait au-dehors des cris et des ordres lancés.

La portière s'ouvrit. Les passagers tournèrent la tête; ceux qui dormaient se réveillèrent en grognant.

- Pourquoi cet arrêt, cocher? demanda le médecin. Nous sommes assez en retard comme cela!

- On cherche une religieuse! cria le conducteur. S'il vous plaît, ma sœur, descendez.

Chacun se tourna vers Fortuna.

- C'est une erreur..., commença-t-elle.

- Il n'y a pas d'autre religieuse dans la diligence. Dépêchez-vous. Le gentleman vous attend.

Fortuna s'enfonça dans son siège.

- Allez, ma sœur! dit la fermière avec un coup de coude. Peut-être qu'un malade a besoin de vos prières.

- Je vous en prie, descendez! insistait le cocher. Nous avons pris du retard et il y a encore vingt-cinq kilomètres avant d'arriver à Douvres.

- Oui... Bien sûr...

Fortuna se sentait entourée d'hostilité. Elle se fraya un chemin entre les voyageurs; le conducteur lui saisit la main pour l'aider à descendre.

Dès qu'elle fut à terre, il claqua la portière, monta sur son siège avec agilité et fouetta les chevaux. La lourde voiture s'ébranla.

Fortuna resta immobile sur le bas-côté de la route.

Un peu plus loin, dans la direction de Douvres, un phaéton manœuvrait pour laisser le passage à la diligence. Le marquis avait bloqué le chemin pour forcer le postillon à s'arrêter.

Inquiète, mais en même temps heureuse de le revoir, Fortuna se mit à avancer sur la chaussée poussiéreuse.

Thane était accompagné de Jim qui adressa un grand sourire à la jeune fille en l'aidant à s'asseoir sur la banquette. L'équipage partit vers Londres...

Le marquis gardait les yeux fixés sur ses chevaux. Fortuna lui jeta un coup d'œil timide et devina, au froncement de ses sourcils et au pli de ses lèvres, qu'il contenait une colère folle.

Elle enfouit son visage dans ses mains.

Il était furieux contre elle, à juste titre. Elle l'avait défié; elle lui avait désobéi.

Plus tard, le marquis fit tourner l'attelage sur une route de moindre importance. La jeune fille devina où ils allaient.

Le château de Thane s'élevait à quelque distance de là. Pendant plusieurs lieues, ils roulèrent à travers des champs et des prés qui avaient autrefois appartenu au père du marquis. C'était un paysage qu'il connaissait bien, des terres qu'il avait essayé de regagner au jeu, pendant des années.

Parce que son déguisement la gênait, Fortuna enleva son voile noir. Elle croyait avoir solidement maintenu ses cheveux, mais les épingles glissèrent l'une après l'autre au vent de la course et sa chevelure se répandit en nuage d'or pâle sur ses épaules. Elle offrait la même image que lors de son retour de France, mais ce jour-là, le marquis avait un air triomphant parce qu'il l'avait délivrée de sa prison. Ils étaient si heureux, tous les deux, tandis qu'il la tenait serrée dans ses bras...

Se rappelait-il maintenant qu'elle avait dormi contre lui, sur la route de Londres?

Elle regarda encore le marquis. Jamais elle ne lui avait vu visage plus fermé, plus sombre.

Elle faillit éclater en sanglots.

La vue du château, magnifique dans le soleil couchant, ne lui fit pas la même impression que la fois précédente. Il lui paraissait écrasant. Jim l'aïda à descendre de voiture et elle suivit le marquis.

L'immense vestibule orné d'armes et de trophées lui sembla hostile.

- Quand vous serez vêtue correctement, Fortuna, vous viendrez me parler dans la bibliothèque.

La jeune fille commença de monter l'escalier en retenant ses larmes. Il lui parut qu'elle n'aurait jamais la force d'atteindre le palier.

En haut des marches, à son grand étonnement, elle découvrit Mme Denvers, un bon sourire sur les lèvres.

Fortuna courut vers elle et donna libre cours à son désespoir. L'intendante la serra maternellement contre sa poitrine.

- Là, là, miss Fortuna! je veux dire, milady! Tout va bien. Ne pleurez pas, mignonne. Il n'y a pas de raison.

- Le marquis est dans une telle colère! Mais il fallait que je m'en aille, il le fallait!

- Venez dans votre chambre, milady. Un bain chaud vous attend, et j'ai apporté vos vêtements de Londres.

- Je ne pensais pas vous trouver ici...

- Quand Sa Seigneurie m'a demandé d'expédier vos robes au château, j'ai trouvé que le mieux était de venir moi aussi. Vous pouviez avoir besoin de moi.

- Oh, je suis si contente que vous soyez là! s'écria la jeune fille à travers ses sanglots. Que dois-je faire maintenant? Je ne veux pas vivre chez le duc d'Accrington!

- Ne vous tracassez pas pour le moment. Regardez : voici du bouillon et quelques fruits et galettes. Vous n'avez pas déjeuné?

- A Thane House, Chambers m'a demandé si je voulais une collation dans ma chambre, mais la seule pensée de la nourriture me faisait horreur.

- Bien, bien. Prenez à présent quelque chose avant de descendre auprès de Sa Seigneurie.

- Je dois me changer au plus vite : le marquis m'attend!

- Laissez-le donc attendre : il se calmera..., dit tranquillement Mme Denvers. Et je ne voudrais pas qu'il vous voie comme vous êtes, en larmes et les cheveux défaits. Sans parler de votre robe! J'aurais dû la brûler quand vous êtes rentrée de France. Mais je n'arrive jamais à jeter quelque chose!

Fortuna ne put s'empêcher de sourire; elle se laissa dévêtir par Mme Denvers.

Le bain était parfumé au jasmin; tout en parlant, l'intendante la frictionnait, puis elle l'enveloppa dans une douce serviette. Pour lui faire plaisir, Fortuna prit un peu de bouillon et quelques fruits.

Elle ne ressentait aucune faim mais elle savait qu'elle devait reprendre des forces. Elle s'était presque évanouie en atteignant le palier.

Pendant que Mme Denvers l'habillait, elle ne pouvait penser à rien d'autre qu'au visage du marquis et à sa voix cinglante quand il lui avait dit qu'il l'attendrait dans la bibliothèque.

Le soleil avait presque disparu derrière les arbres du parc. Elle s'aperçut dans un miroir et vit qu'elle était vêtue d'une robe de soirée.

Elle n'avait pas encore porté cette toilette : dentelle blanche sur un fond de lamé argent, elle était d'une somptueuse simplicité; Fortuna semblait émerger de l'écume scintillante d'une cascade.

- Je dois descendre..., murmura-t-elle.

- Oui, vous êtes prête, milady. N'ayez pas peur. Nous avons appris que Sa Seigneurie a recouvré toutes ses possessions, oui, toutes! Quand la nouvelle sera connue dans le pays, il y aura des réjouissances aussi fastueuses que lorsque le défunt marquis amena au château sa jeune épousée!

- Il a recouvré ses biens? Est-ce vrai?

- Mais oui! Le neveu de M. Chambers est serveur au White's Club, il est venu nous annoncer la nouvelle juste avant que je parte en voiture pour me rendre ici. Le garçon aurait dû tenir sa langue, sans doute, mais nous sommes si heureux! Les mauvaises années sont finies!

- Ainsi, le marquis a tout repris au duc..., dit Fortuna pensivement.

Elle n'avait plus peur.

Elle quitta la chambre d'un pas ferme, descendit dans le hall et entra dans la bibliothèque.

Le marquis regardait le soleil se coucher sur le jardin. Il se retourna en entendant les pas de la jeune fille. Il la contempla sans rien dire. Son visage était à contre-jour.

- Pourquoi m'avez-vous menti? dit Fortuna.

- Quand vous ai-je menti?

- Vous m'avez affirmé que vous ne m'aviez pas cédée au duc contre votre héritage. Et je vous ai cru.

- Vous pouvez me croire. Écoutez -moi bien, Fortuna : je n'ai rien demandé au duc.

- Alors, comment se trouve-t-il que toutes vos terres vous soient revenues?

- Je les ai gagnées au jeu. C'était le seul moyen qui me restait. Sa Grâce ne voulait pas vous accueillir sans rien donner en échange; il m'a menacé d'offrir toutes les terres au premier venu.

- Qu'avez-vous choisi comme enjeu, à défaut de moi?

- J'ai mis en jeu mon château, ma demeure de Londres et tout ce que je possédais.

Fortuna eut un sursaut :

- N'était-ce pas terriblement risqué?

- Le duc pensait de même, dit le marquis avec un sourire.

- Et si vous aviez perdu?

- Aucune importance! Je serais parti pour l'étranger. C'est mon intention, de toute manière.

- Comment, c'est votre intention? Alors que vous avez enfin reconquis tout votre héritage?

Alors que vous allez enfin pouvoir vous occuper de vos paysans? Vous rappelez-vous vos projets de faire bâtir des fermes neuves?

Il ne répondit rien et retourna vers la fenêtre. Fortuna s'approcha de lui :

- Que s'est-il passé? Vous n'avez pas pu changer à ce point! Vous n'êtes plus intéressé par tout ce que vous avez eu tant de mal à reconquérir?

- Laissons là ce sujet et parlons de vous, Fortuna. Vous m'avez encore désobéi. Pourquoi êtes-vous partie?

Le marquis se pencha vers elle en posant cette question. Les derniers rayons du soleil caressaient ses cheveux et changeaient en or le tissu de sa robe. Elle semblait mystérieuse et différente!

- Vous savez très bien pourquoi!

- Que vous êtes obstinée! Ne comprenez-vous pas que tout a changé? Vous êtes la fille cadette d'un duc, et la haute société est prête à vous accueillir.

- Je n'aime pas la haute société.

- Vous ne la connaissez même pas! Je n'avais pas le choix des moyens pour vous rendre votre véritable identité, mais, maintenant, oubliez cela!

- Et je dois aussi vous oublier?

- Vous n'y aurez pas grand mal, quand votre mère vous aura lancée dans le tourbillon des bals et des réceptions. Vous trouverez vite un jeune homme honnête et sérieux qui vous offrira le mariage et le bonheur.

Fortuna lança un coup d'œil furieux au marquis :

- Croyez-vous que ce jeune homme honnête et sérieux demandera la main de la petite amie du marquis de Thane? Cela m'étonnerait beaucoup! Oh, non, si je trouve un homme, ce sera plutôt un sir Roger Crowley, qui ne s'embarrasse pas d'exigences!

Il saisit la jeune fille par les épaules et la secoua de toutes ses forces; il crispait les doigts sur sa chair fragile.

- Comment osez-vous parler de cette façon? Ne vous ai-je pas laissée pure et innocente?

Vous dites cela dans le seul dessein de me mettre en colère! Si Crowley ou un de ses pareils posait la main sur vous, je ne répondrais pas de sa vie!

Le marquis avait cessé de secouer Fortuna; il regardait, fasciné, ses yeux emplis de terreur, ses joues pâles, ses lèvres tremblantes.

- Oh, mon Dieu! gémit-il.

C'était un cri de souffrance intolérable. Il serra la jeune fille entre ses bras et posa ses lèvres sur les siennes.

Il la tenait si étroitement contre lui qu'elle pouvait à peine respirer. Un instant, ce baiser lui sembla brutal, mais un feu inconnu monta en elle...

La bouche du marquis se fit plus douce, plus tendre, si bien que les lèvres de Fortuna répondirent aux siennes. Le monde qui les enveloppait était vibrant de lumière et de musique.

Ils étaient seuls, un homme une femme, liés à tout jamais; ils ne formaient plus qu'un être.

Le marquis releva la tête et contempla le visage de Fortuna : ses yeux brillaient, comme étincelant d'une félicité intérieure, elle était d'une beauté à couper le souffle.

- Oh, ma chérie, ma bien-aimée! dit-il d'une voix haletante, pourquoi m'empêcher de faire la seule bonne action de ma vie, c'est-à-dire de vous rendre à vos parents?

- Je ne peux pas vous quitter; c'est impossible!

- Réfléchissez, Fortuna. Pendant ces cinq dernières années, j'ai vécu dans le vice et la dépravation. Mon sobriquet de Jeune Démon est mérité.

- Je ne saurais vivre sans vous.

- J'ai voulu me conduire en gentilhomme mais vous avez rendu ma tâche très dure. Et maintenant, je ne peux plus vous laisser partir. J'ai besoin de vous, Fortuna.

- Parce que vous m'aimez?

- Oui. Dès le premier moment où je vous ai vue. J'ai essayé de lutter

contre mes sentiments; j'ai fait tout ce qui était en mon pouvoir pour vous détester car je savais qui était votre père. Quand j'ai compris à quel point vous étiez bonne, sincère, innocente, j'ai su que j'étais indigne de vous. (Il reprit la jeune fille dans ses bras :) Vous rendez-vous compte que vous m'avez conduit au bord de la folie? J'ai vécu l'enfer : ne pas vous toucher, ne pas vous embrasser, ne pas vous faire mienne...

- Qu'est-ce qui vous en empêchait?

- L'amour que j'ai pour vous, répondit-il avec simplicité. Je ne voulais pas abîmer la plus belle chose qui fût au monde. Je ne parle pas seulement de votre personne, mais de votre âme. Vous êtes le rêve de tout homme sur cette terre.

En disant ces mots, il l'embrassa passionnément. Fortuna se demandait si l'on pouvait ressentir une joie pareille et n'en pas mourir.

Un peu plus tard, elle demanda :

- Je peux donc rester ici?

- Quand m'épouserez-vous?

- Oh, ce n'est pas la peine... Si vous n'en avez pas envie...

Le marquis réprima un juron :

- Vous m'épouserez! Je vous unirai à moi par toutes les promesses de la religion et de la loi, par tous les sacrements, les prières et les bénédictions! Je vous ai déjà perdue deux fois : vous serez à moi pour toujours!

- C'est ce que je désirais, dit-elle tendrement.

- Allons nous marier.

- Maintenant?

- Je vais vous confier un secret. Quand je suis parti pour la France à votre recherche, j'ai craint de rencontrer des obstacles insurmontables en vous arrachant à ce couvent. J'ai donc emporté une licence de mariage. Nous pouvons être unis cette nuit même.

- C'est trop merveilleux! Je n'aurais pas osé rêver d'un tel bonheur!

Le visage de Fortuna rayonnait.

- Je vais donc donner des ordres en conséquence.

Thane posa sa joue contre celle de Fortuna :

- Est-ce possible que ce jour soit celui de nos noces?

- Nous vivons un rêve...

- Ne nous réveillons jamais!

Il mena la jeune fille jusqu'au fauteuil placé près de la cheminée, tira la sonnette et ne put résister à son envie d'embrasser encore Fortuna.

La porte s'ouvrit. Le marquis s'écarta mais le majordome les avait vus et un sourire éclaira sa figure ridée.

- J'ai l'intention de me marier, Bateson. Veuillez quérir le chapelain; je possède une licence spéciale.

- Bien, milord. Me permettez-vous de vous offrir mes félicitations, ainsi que celles de tout le personnel?

- Merci, Bateson.

- Si Votre Seigneurie veut bien me pardonner, j'ai pris la liberté de prévenir le révérend père. En ce moment, les jardiniers décorent la chapelle. Ils auront fini dans un quart d'heure.

Mme Denvers a pensé à emporter le voile de famille et la tiare de diamants. (Bateson s'inclina très bas :) C'est un grand jour, milord!

Il sortit en laissant son maître bouche bée.

Fortuna éclata de rire :

- Je vous l'avais bien dit! Ils sont au courant de tout! Votre valet a dû apercevoir la licence.

Et quand j'ai fui Thane House, peut-être avez-vous témoigné de quelque chagrin?

- J'avais l'intention de vous rendre à vos parents.

- Je m'y serais refusée! Je ne peux pas vivre avec des gens pour

lesquels je n'éprouve aucune affection, des gens qui m'ont rejetée...

- Je devrais vous dire de ne pas m'épouser, de ne pas devenir mienne! Mais je ne peux pas vous contraindre : je vous aime trop!

Il tenait Fortuna par la taille, tout contre lui.

- Pendant des années, j'ai lutté pour reprendre mon héritage; et quand j'ai eu les actes de propriété entre les mains, j'ai compris qu'ils n'avaient plus aucune valeur pour moi si, du même coup, je vous perdais.

- C'est pour cela que vous vouliez vous exiler?

- Je n'aurais pu supporter de vivre en Angleterre sans vous voir.

- Et vous avez risqué tout votre avenir sur une carte... N'était-ce pas de la folie?

- Quand je vous ai ramenée de France, blottie dans mes bras, j'ai compris que ma vie sans vous serait complètement vide. Vous m'aviez montré que la haine peut détruire un homme.

Vous aviez raison de dire que le duc m'arrachait mon âme en même temps que mes biens.

- Mais c'est fini : vous avez gagné.

- J'ai gagné votre amour. Le reste n'a plus d'importance.

- Plus rien, jamais, ne nous séparera; nous avons tant de choses à faire ensemble! Tous ces plans que nous avons dressés pour le domaine, et aussi pour les pauvres gens de Lambeth et d'ailleurs! Vos journées seront trop courtes, milord. Vous ne saurez plus ce que c'est que l'ennui!

- Resteront mes nuits. Seront-elles trop courtes aussi?

- Comment le deviner?... J'ai peur de vous décevoir.

- Il ne faut pas avoir peur, dit-il avec une tendresse infinie. Tant que tu seras près de moi, je serais heureux. Et j'espère que tu le seras aussi.

- Je crains que vous ne me trouviez bien peu divertissante, comparée à vos ravissantes amies!

- N'en parle plus jamais! Elles appartiennent maintenant au passé. Un

passé dont j'ai honte. Comprends-moi, Fortuna, tu ne dois plus accorder une seule pensée à ces femmes.

Il parlait avec autorité.

- Quel tyran vous faites!

- Je suis un tyran. Mais je crois que nous commettons une faute envers la société en nous mariant dans l'intimité. Nous devrions avoir une magnifique cérémonie, en présence d'un archevêque, du Prince-Régent, de toute la haute société, en la cathédrale Saint-Paul. Dire que je te prive de tout cela!

Fortuna eut un petit rire :

- Et qui seraient mes demoiselles d'honneur? Le corps de ballet de l'Opéra?

Le marquis fronça les sourcils, mais ne put garder son sérieux :

- Tu fais exprès de me provoquer! Je devrai te soumettre à une rude discipline si je veux te voir devenir une marquise honorable... Pour le moment, je me contenterai d'un baiser.

Fortuna se soumit de bon cœur.

- Je désire cependant te demander une chose avant de m'atteler à cette tâche considérable de restaurer le domaine dans sa splendeur passée.

- Quoi donc?

- Ne pourrions-nous nous accorder une douce lune de miel?

Fortuna devint toute rose.

- Vois-tu, ma chérie, continua Thane, tu m'as beaucoup appris, mais à présent c'est à mon tour : je voudrais t'apprendre ce qu'est l'amour entre un homme et une femme qui se sont enfin trouvés.

Fortuna cacha son visage contre la poitrine du marquis; il lui releva le menton :

- Pourquoi ne pas partir sur mon yacht, jusqu'au bout du monde?

- Est-ce vraiment possible?

- Si nous le décidons. Avant que tu me fasses travailler comme un forçat, chérie, je désire t'avoir pour moi seul. Quelle est ta réponse?

Elle jeta les bras autour de son cou :

- Je vous aime... et tout ce que je souhaite, c'est d'être avec vous pour l'éternité!